This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

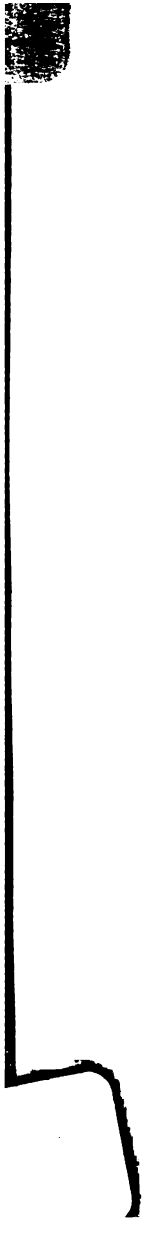
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

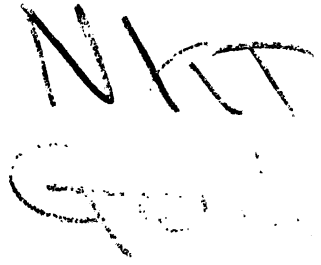
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582137 5





MADAME
DE
MAINTENON.

MADAME

DE

MAINTENON,

Pour servir de suite à l'Histoire

DE LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

PAR Mme. DE GENLIS.

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.
D'une Lettre de madame de Maintenon, tome 6, page 150, édition de 1757.

Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune.
BOILEAU.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, no. 9.

M. DCCC. VI.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MADAME CHINNERY.

Mon amie,

Je sais que depuis deux ans vous n'avez reçu aucune de mes lettres, du moins celle-ci vous parviendra. Vous y verrez que mes sentimens pour vous sont invariables comme l'estime et l'admiration qui les ont formés. J'ai toujours pensé que les romans moraux ne sont bons que pour les jeunes personnes mariées, *et non pour celles dont l'éducation n'est point encore achevée, et qui ne sont point dans le monde : aussi, jusqu'à ce moment, je n'avois fait,*

pour ces dernières, que les Petits Émigrés. *Aujourd'hui, je crois que je pourrois leur offrir encore* Madame de Maintenon, *et je serai certaine qu'elles pourront en effet retirer quelque fruit de cet Ouvrage, si vous en permettez la lecture à l'aimable Caroline; mais elle a sous les yeux un modèle de vertu aussi parfait et plus touchant pour elle. La meilleure de toutes les leçons sera toujours l'exemple d'une telle mère.*

Recevez, mon amie, avec l'indulgence de l'amitié, cet hommage du plus tendre attachement; et puissé-je n'être pas oubliée à Gillwell-House !.....

PRÉFACE.

Si dans un ouvrage de pure invention, on eût imaginé de peindre un amour uniquement fondé sur l'estime et la reconnoissance, entre deux personnes d'un âge mûr; si l'on eût supposé que l'héroïne, âgée de trente-neuf ans, eût inspiré une grande passion qui, dans l'espace de treize années, l'eût fait triompher, à cinquante-deux ans, de toutes ses rivales, et sans artifices, sans intrigues, n'ayant dû son bonheur et la plus haute fortune qu'à la perfection de son caractère et de sa conduite; si l'on eût inventé un tel plan, on n'auroit pu faire qu'un roman dénué de toute vraisemblance, et par conséquent dépourvu d'intérêt. Cependant quel dommage! car ce plan doit nécessairement produire l'ouvrage le plus profondément moral dans son ensemble, ses détails, son but et son dénouement! La foiblesse humaine a tant d'incrédulité sur la perfection et sur les succès de la vertu persévérante, qu'elle ne permettoit pas de créer un semblable

sujet. Il falloit le trouver dans l'histoire, et dans des temps assez près de nous, pour qu'il fût impossible de contester la vérité des faits. Ainsi l'auteur qui auroit eu l'idée d'offrir à la jeunesse un ouvrage si utile et si touchant, devoit chercher l'appui d'une grande autorité, et je l'ai trouvé dans les noms illustres et révérés de Louis XIV et de madame de Maintenon. Un *roman historique* est donc la forme *de roman* la plus favorable au développement des conceptions véritablement morales (1)?

Personne ne peut refuser son estime à la fondatrice de Saint-Cyr, à la femme qui, après avoir été trente ans l'épouse de Louis XIV, n'eut à la mort

(1) J'ai amassé les matériaux dont j'avois besoin, et fait le plan de *Madame de Maintenon*, il y a quatre ans; et même sans me consulter, on l'annonça dans les journaux, quand je donnai *la Duchesse de la Vallière*, ce qui n'a pas empêché un homme de lettres très-estimable par ses principes et par ses talens, de composer un roman sur le même sujet, avec le même titre, et qui a paru il y a six semaines. Je n'ai pas lu cet ouvrage, et quand je l'aurois lu, je ne me permettrois pas à présent de le juger.

de ce prince, pour toute possession, qu'une petite terre de 9,000 livres de rentes, qu'elle tenoit de lui, avant sa faveur, comme gouvernante de ses enfans! Cependant, en général, madame de Maintenon n'est point aimée. Une femme si pieuse n'a pas dû trouver de partisans parmi les athées et les déistes; et les philosophes, pendant soixante ans, ont eu sur l'opinion publique une si puissante influence! J'ai lu et relu tous les Mémoires du temps, et j'ai peint madame de Maintenon telle qu'ils la représentent, et telle que ses Lettres nous la montrent. Je ne me suis pas permis de lui attribuer une seule bonne action qu'elle n'ait pas faite, un seul sentiment généreux qu'elle n'ait pas éprouvé. Loin d'avoir envie d'orner un portrait qui, malgré son exacte ressemblance, paroîtra toujours, au commun des lecteurs, *plus beau que nature*, je n'aurois pas été fâchée de découvrir quelques petits défauts légers, qui eussent jeté quelque variété dans cette peinture uniforme du caractère le plus accompli que puisse avoir une femme. Mais

cette recherche infructueuse n'a pu qu'augmenter mon admiration; je l'ai toujours trouvée parfaite, parce qu'à toutes les époques de sa vie, elle a eu les mêmes principes et les mêmes sentimens.

Quand le règne des philosophes a commencé, le nom de madame de Maintenon étoit révéré comme il devoit l'être. Madame de Maintenon, bienfaitrice de toute la noblesse pauvre de France, étoit adorée dans les provinces. Les vieillards de la cour honoroient sa mémoire par un juste tribut d'éloges; on se rappeloit encore à Saint-Cyr, les instructions qu'on avoit reçues de sa bouche..... Mais bientôt elle fut attaquée dans des livres nouveaux; ces livres se multiplièrent, et devinrent la seule lecture de la nation. Au bout de trente ou quarante ans, madame de Maintenon, tournée en ridicule par les uns, calomniée par les autres, fut méconnue de tous.

Je vais répondre avec précision et rapidité aux reproches qu'on lui a faits dans ces livres philosophiques.

On a dit qu'elle avoit persécuté les protestans. Tous les Mémoires et

toutes ses Lettres prouvent précisément le contraire ; elle parla même un jour au roi si fortement en leur faveur, que le roi ne put s'empêcher de dire : *Votre discours, madame, me fait de la peine, ne seroit-ce point un reste d'attachement pour votre ancienne religion* (1) ?

Dans ses Lettres à son frère, qui commandoit en province, elle dit : « Je vous recommande les catholiques, » et je vous prie de n'être pas inhumain aux huguenots ». Dans une autre Lettre elle lui dit : « Ayez pitié » de gens plus malheureux que coupables..... Henri IV a professé la » même religion, et plusieurs grands » princes ; ne les inquiétez donc point. » Il faut attirer les hommes par la » douceur et la charité ; Jésus-Christ » nous en a donné l'exemple, et telle » est l'intention du roi..... Il faut convertir, et non pas persécuter ». Ses Lettres sont remplies de traits semblables.

On a prétendu que madame de

(1) Souvenirs de madame de Glapion, et la Baumelle.

Maintenon n'avoit rendu le roi dévot, que pour l'amener à l'épouser : accusation absurde, car la reine vivoit, et a vécu long-temps depuis l'époque où madame de Maintenon a profité de toute son influence sur l'esprit du roi, pour lui donner des sentimens religieux; lorsqu'elle y fut parvenue, elle le rapprocha de la reine, et rétablit entr'eux l'union la plus intime.

M. de Voltaire a dit d'elle : *Du même fonds de caractère dont elle étoit incapable de rendre service, elle l'étoit aussi de nuire.* Elle n'a, sans doute, jamais nui, même à ses plus grands ennemis, même à Louvois; mais que de services n'a-t-elle pas rendus à ses parens, à ses amis, aux gens de lettres; que de pensions, que de grâces obtenues par elle, et toujours pour les autres! La duchesse de Richelieu lui dut la première place de la cour, celle de dame d'honneur de la reine. Par la suite, le marquis de Richelieu, fils de la duchesse, devint coupable de rapt; le roi vouloit absolument le livrer à toute la rigueur des lois. Madame de Maintenon, implorant en vain sa grâce, eut enfin la

hardiesse de dire au roi : *Comment oserez-vous, sire, punir dans ce malheureux jeune homme, le crime que vous avez jadis commis vous-même à la face de toute la France? Par qui madame de Montespan fut-elle enlevée à son mari?* Le duc de Richelieu eut sa grâce. Est-ce là parler foiblement? il faut l'admirer d'avoir toujours eu ce courage pour servir ses amis dans toutes les occasions importantes, et de ne l'avoir pas follement prodigué pour satisfaire de petits intérêts de vanité.

Le marquis et la marquise de Montchevreuil, ses anciens amis, lui dûrent leurs places à la cour. Fénélon lui dut celle de précepteur des enfans de France. Elle fit la fortune du marquis de Dangeau, de Barillon, et d'une infinité d'autres personnes qui lui avoient montré de l'amitié avant son élévation. Elle obtint pour son frère (que le roi n'aimoit pas) un gouvernement, des pensions, et l'ordre du Saint-Esprit. Elle maria mademoiselle d'Aubigné au duc de Noailles, et les bienfaits du roi facilitèrent ce mariage. On reproche à madame de

Maintenon de n'avoir pas donné sa nièce, mademoiselle de Murçay (1), au duc de Boufflers qui la lui demanda. « Ma nièce, monsieur, répondit-elle, » n'est pas un assez grand parti pour » vous; je n'en sens que mieux ce » que vous voulez faire pour moi. Je » ne vous la donnerai point; mais, à » l'avenir, je vous regarderai comme » mon neveu (2) ».

Le duc de Boufflers n'insista point, ce qui prouve qu'il ne vouloit que faire sa cour, et alors madame de Maintenon eût abusé de sa situation en acceptant cette proposition. Elle fit donc alors l'action la plus noble et la plus généreuse. Elle resta l'amie intime du duc de Boufflers, et lui rendit les plus importans services.

Elle a fait pour sa famille tout ce qu'on pouvoit attendre de la meilleure parente. Mais en s'occupant constamment du bonheur de tout ce qui lui appartenoit, elle n'a voulu ni servir une ambition démesurée, ni

(1) Fille de son cousin-germain.

(2) L'abbé de Choisi dit avec raison, que *ces belles paroles sont dignes d'être gravées en lettres d'or.*

satisfaire une insatiable cupidité. Elle a, dit-on, abandonné dans leur disgrâce Fénélon et l'archevêque de Paris (le cardinal de Noailles) : comment une femme, et une sujette, auroit-elle pu conserver des liaisons intimes avec ceux contre lesquels son époux et son souverain étoit irrité ? Madame de Maintenon fit tout ce qu'elle pouvoit faire, elle parla ; elle montra même une telle affliction que le roi lui dit : *Eh bien ! madame, faudra-t-il pour cela vous voir mourir ?....* (1).

Le mari le plus imbécille a quelquefois une volonté à lui, et l'on suppose que Louis XIV se laissoit tellement mener par madame de Maintenon, qu'il ne pouvoit lui rien refuser : il avoit tant fait pour elle, qu'elle devoit avoir une extrême retenue dans ses demandes. D'ailleurs, Louis XIV étoit jaloux de son autorité, et madame de Maintenon devoit surtout sa faveur à la douceur de son caractère et à sa modération. Aussi, après la mort du roi, disoit-elle à mademoiselle d'Aumale : « Dans les

(1) Ses Lettres.

» premières années de ma faveur ;
» je me fâchois quelquefois quand
» le roi ne m'accordoit pas ce que je
» demandois pour mes parens et pour
» mes amis; après cela j'ai été 26 ans
» sans dire un seul mot qui marquât
» le moindre chagrin. Il ne s'aper-
» cevoit de ma peine qu'à l'altération
» de ma santé. Je pleurois seule. Il
» entroit dans ma chambre, il me
» voyoit un visage riant, je reprenois
» ma bonne humeur, il me croyoit
» très-heureuse. Je suis pourtant née
» très-franche ; mais je pensois que
» Dieu ne m'avoit point élevée pour
» gouverner l'état, et pour distri-
» buer des grâces ; j'étois là pour le
» sanctifier, et non pour le faire
» souffrir ».

Dans ce même temps, on lui lisoit tout haut les livres nouveaux ; dans une brochure du janséniste Villefort, on lui lut ce qui suit : « Madame de
» Maintenon étoit pleine de bonnes
» intentions, mais timide ; d'un ca-
» ractère droit, mais peu élevé, tou-
» jours décidée par l'intérêt person-
» nel du roi ».

Madame de Maintenon sourit :

N'est-ce pas là, dit-elle, *ce qu'une femme doit être* (1)?

On a reproché encore à madame de Maintenon une rigidité excessive, et de la bigoterie. On se la représente sous des traits austères qu'elle n'eut jamais. Pour perdre toutes ces préventions, qu'on relise ses Lettres, on y trouvera toujours le naturel le plus parfait, de la grâce, une gaîté pleine de charme, la plus aimable indulgence; combien n'en a-t-elle pas eu pour madame de Caylus, qui se conduisit souvent avec une extrême légéreté; et pour la duchesse de Bourgogne, son élève? Elle aima tous les arts, surtout la poésie et la musique. Jusqu'à la mort du roi, on jouoit chez elle la comédie, on y faisoit de la musique tous les soirs, et des mascarades pendant tout le carnaval; on y dansoit des ballets.

Jamais on n'eut plus de piété et moins de bigoterie. Un jour, à Saint-Cyr, un prêtre italien dit la messe en prononçant d'une manière ridicule. Après la messe, la maîtresse de classe

(1) La Baumelle.

dit à madame de Maintenon qu'elle alloit mettre toutes les pensionnaires en pénitence, parce qu'elles avoient ri de la prononciation de ce prêtre. *Eh bien!* répondit madame de Maintenon, *mettez-y moi donc aussi, car j'ai ri tout autant qu'elles* (1). On pourroit citer d'elle mille traits de ce genre (2).

Il est vrai que la raison domine dans ses lettres, mais avec quel charme! et quelle élévation d'âme, quelle bonté, quelle sensibilité, quelle connoissance du cœur humain elle y montre! jamais personne n'a su terminer une lettre avec plus d'élégance et d'agrément (chose si difficile)! Combien il y a de finesse, et souvent de profondeur dans ses pensées! avec quel bon goût et quelle

(1) Vie de madame de Maintenon, par Caraccioli.

(2) S'apercevant que ses élèves de Saint-Cyr devenoient métaphysiciennes, elle mit tous ses soins à bannir de Saint-Cyr les prétentions à l'esprit, elle y parvint: aussi la maîtresse de la grande classe lui dit un jour: *Soyez contente, madame, les rubans jaunes n'ont pas le sens commun.*

délicatesse elle sait louer ceux qu'elle aime! avec quelle légéreté elle sait conter des bagatelles! comme elle parle sensément sur les affaires les plus sérieuses! Ses Lettres à l'abbesse de Gomer-Fontaine sont des chefs-d'œuvre. Ce ne sont que des conseils sur la formation d'une maison religieuse, mais on y trouve des observations fines, et des maximes excellentes, qui peuvent s'appliquer à mille autres choses. L'espèce de mémoire, ou l'instruction qu'elle composa pour Chamillard, est admirable d'un bout à l'autre. Ses Dialogues pour Saint-Cyr sont charmans. Elle dit toujours ce qu'il faut dire; elle a toujours le ton qu'il faut avoir suivant les choses dont elle parle, ou les personnes auxquelles elle écrit; et comme institutrice, quels éloges ne mérite-t-elle pas! Qu'on relise ce qu'elle a conseillé sur l'éducation du duc de Bourgogne, et sur celle de Louis xv. Fénélon n'a jamais rien dit de plus solide. Et Saint-Cyr! le plan de cette éducation publique est si parfait, qu'on ne fera jamais rien de bon dans ce genre sans l'adopter.

Madame de Maintenon eut tant de pénétration, et un jugement si sûr, qu'elle ne se trompa jamais sur le caractère des gens qu'elle aima, mérite si rare dans une femme! Fénélon disgracié écrivoit en secret au duc de Bourgogne; après la mort de ce prince, Louis ouvrit sa cassette, et y trouva toutes les lettres de l'archevêque. Madame de Maintenon répondit d'avance de la pureté de cette correspondance, et surtout parce que ces lettres n'avoient été lues que par le prince. Elle pensoit avec raison que, non-seulement on n'y trouveroit rien qui pût blesser personnellement le roi, mais qu'elles ne contiendroient pas un seul mot, même indirect, contre les ennemis de l'archevêque (1). En

(1) Nous avons vu publier une correspondance d'un homme de lettres avec un prince étranger, mais d'un genre bien différent; celle de M. de la Harpe avec le grand duc de Russie. On ne trouve nullement le talent de M. de la Harpe dans cette frivole production; mais ce qui la rend véritablement odieuse, ce sont les impiétés et les méchancetés dont elle est remplie. C'est manquer de respect à un prince, que de l'entretenir de ses inimitiés et de ses que-

effet, ces lettres, dit madame de Maintenon, étoient admirables sous ce rapport et sous tous les autres. Louis XIV fit une action peu digne de lui, en les brûlant, malgré les instantes prières de madame de Maintenon.

Un homme qui n'aimoit pas à louer (le comte de Bussy), parle ainsi, dans une de ses Lettres, de madame de Maintenon :

« Jamais femme n'a été si univer-
» sellement aimée que madame de
» Maintenon, et il faut qu'elle ait
» autant de bonté que d'autres
» grandes qualités; car d'ordinaire

---

relles littéraires; car, indépendamment de tout principe, si l'on estimoit le caractère du prince, on voudroit montrer de la délicatesse et de la générosité, et l'on ne dévoileroit pas tant d'orgueil et de petitesse : je pense même que, dans un tel commerce, un homme de lettres devroit s'interdire de rendre un compte critique des ouvrages de ses ennemis. La correspondance de M. de la Harpe ne contient que le détail faux ou très-exagéré de ses succès, des satires, et par conséquent des mensonges et des anecdotes scandaleuses! quelle opinion avoit-il donc du grand duc de Russie?

» le mérite, sans celles-là, att
» plus d'envieux que d'amis, et te
» le monde a été ravi de ses pr
» périts. Il faut dire la vérité, qu
» que grande que puisse être sa fo
» tune, elle sera toujours au-desso
» de sa vertu ».

Écoutons un témoignage plus h
norable encore, celui de *Manceau*
intendant de madame de Maintenon
qui lui a survécu, et qui a laissé de
Mémoires intéressans. Voici commen
il s'exprime sur sa maîtresse qu
n'existoit plus : « Oh ! que de bonne
» œuvres j'aurois à raconter, si ma-
» dame de Maintenon ne les avoit
» ensevelies dans l'oubli, les unes en
» les faisant elle-même, les autres en
» m'ordonnant de les taire à jamais !
» Que d'enfans, que de veuves, que
» de familles soulagées par elle ! que
» de filles retirées du vice ! que d'offi-
» ciers dédommagés des refus des
» ministres ! Je n'aurois jamais fait,
» s'il m'étoit permis de dire tout ce
» que j'en sais. Mais, s'il plaît à
» Dieu, tout ce bien ne sera pas
» perdu pour l'édification publique ;
» l'histoire conservera une partie des

» vertus de cette inimitable dame :
» elle dira qu'elle ne fut près du roi
» que pour l'engager à secourir les
» misérables, qu'elle ne pensa jamais
» à elle-même, que la vénération de
» Louis-le-Grand augmenta tous
» les jours. Elle développera ce fonds
» de vertu que je ne puis qu'admirer.
» Elle ne taira point sa tendresse
» pour Saint-Cyr, et tout le bien
» qu'elle y a fait ».

Voilà donc, dit la Baumelle, une dame révérée par ses domestiques!...

Et cette femme fut assez aimable pour charmer et pour fixer le prince le plus spirituel, et du goût le plus sûr et le plus délicat! Combien on doit regretter que madame de Maintenon, dans sa retraite de Saint-Cyr, n'ait pas entrepris d'écrire son histoire! Mademoiselle d'Aumale le lui proposant : « Je voudrois bien, ré-
» pondit madame de Maintenon,
» glorifier Dieu par qui j'ai fait quel-
» que bien; mais je ne puis tout
» dire..... Pourroit-on croire que
» dans ma faveur je n'ai jamais
» songé à moi, que je donnois un
» conseil contre mon ami quand le

» bien de l'état le vouloit, que je » sollicitois une grâce pour mon en- » nemi quand c'étoit le mieux ? On » ne croiroit rien de tout cela. Ma » vie, remplie des effets de la Pro- » vidence, seroit agréable à ceux » qui aiment Dieu, mais elle seroit » fort ennuyeuse à ceux qui y cher- » cheroient des intrigues et des évé- » nemens multipliés (1) ».

Ces réflexions nous ont privé des Mémoires les plus intéressans et les plus instructifs. Madame de Maintenon ne pouvoit être dignement peinte que par elle-même.

Du moins cet Ouvrage, en le réunissant à la *Duchesse de la Vallière*, donnera une idée assez juste des personnages célèbres de ce temps, et de la cour de Louis XIV, et peut-être même (à beaucoup d'égards) de toutes les cours.

(1) Mémoires de la Baumelle.

MADAME

MADAME DE MAINTENON.

Louis-le-Grand pénétré de douleur, après avoir reçu les derniers adieux de la duchesse de la Vallière, rentra dans son palais, et, s'enfermant dans son appartement, n'admit personne à son coucher. Le lendemain, madame de Montespan apprit à son réveil que la duchesse étoit partie. Elle se hâte de se lever, et, se préparant à recevoir le roi, elle compose d'avance son visage et son maintien; elle

pense que la bienséance oblige Lou
à paroître attristé dans ce premi
moment, et qu'elle doit elle-mêm
avoir l'air de partager la foible com
passion qu'elle lui suppose. Mais el
est bien décidée à ne pas montrer u
attendrissement qui puisse honore
le sacrifice sublime de sa rivale. Ce
pendant elle ne dira point que cett
expiation d'une grande faute et c
dévouement religieux ne sont que le
résultats assez naturels du délaisse-
ment, du dépit et de la foiblesse d'un
esprit crédule et borné; elle n'arti-
culera point de paroles si peu conve-
nables: mais, dans des termes adoucis
et ménagés avec art, elle exprimera
parfaitement la même chose.

A midi, la marquise de Thianges,
sa sœur, entra chez elle; les deux
sœurs s'aimoient, quoiqu'elles eus-
sent des sentimens bien différens. La

marquise joignoit au tour d'esprit original des Mortemar, de la droiture, un fond de bonté et des mœurs irréprochables. Elle ne s'enorgueillissoit ni de sa beauté, ni de son esprit; elle n'étoit vaine que de sa naissance, parce qu'elle pensoit que la noblesse de l'âme est toujours proportionnée à celle du sang; préjugé qui ne fut assurément pas nuisible aux classes inférieures, tant que les nobles s'efforcèrent de prouver, par leurs procédés et par leurs actions, que cette opinion étoit juste et bien fondée. La marquise venoit donner et demander des détails sur la nouvelle du jour, la fuite de la duchesse : madame de Montespan, n'ayant pas vu le roi, ne savoit rien; elle apprit avec surprise que Louis s'étoit rendu la veille au soir, à l'hôtel de Biron, chez la duchesse; que ce dernier entretien

avoit été très-long ; et que l'on assuroit que le roi en étoit sorti baigné de larmes. Sur ce récit, madame de Montespan écrivit sur-le-champ un billet qu'elle envoya au roi, et dans lequel elle demandoit non-seulement à le voir, mais à passer la journée entière avec lui. Une demi-heure après, un valet-de-chambre, sans rapporter de lettre, vint dire à madame de Montespan que le roi avoit un violent mal de tête ; qu'il étoit *souffrant*, *accablé*, et ne verroit personne de la journée. La surprise et le dépit de madame de Montespan furent extrêmes ; le billet le plus froid l'eût bien moins choquée, qu'une telle réponse verbale, qui, passant par un tiers subalterne, pouvoit être répétée et répandue. Cependant, avec sa présence d'esprit ordinaire, elle sut y donner un tour moins fâcheux pour

elle ; sa chambre se remplit successivement de curieux, qui accouroient de tous les coins du château, les uns pour la féliciter en secret, les autres pour examiner son maintien et recueillir ses discours. Comme le bruit de l'extrême affliction du roi étoit généralement répandu, madame de Montespan prit un air serein (car alors il importoit beaucoup plus de montrer de la tranquillité que d'afficher de la compassion), et elle dit à tout le monde que le roi étoit *excédé* d'une triste et dernière entrevue qu'il n'avoit pu refuser. Elle ajouta qu'il avoit supporté tant de *scènes* de ce genre, qu'il n'étoit pas étonnant que sa patience fût à bout. L'arrivée de madame Scaron interrompit cette conversation. Elle venoit de Paris, pour passer quelques jours à Versailles avec le jeune duc du Maine,

qu'elle amenoit à sa mère. Cette dernière, qui avoit dans ce moment une excessive humeur, reçut sèchement madame Scaron, et marqua une sorte de mécontentement de la voir arriver si tard ; madame Scaron s'excusa, en disant qu'elle avoit été retardée par la foule qui remplissoit la rue où se trouvoit l'hôtel de Biron. Cette rue, poursuivit-elle, est pleine de tous les infortunés dont madame de la Vallière soulageoit en secret la misère ; ils sortoient de l'hôtel ; on venoit de leur lire le testament de la duchesse, qui leur assure à tous les dons qu'ils recevoient de sa main. La reconnoissance semble ajouter à leurs regrets ; le peuple ému les entoure, et s'unit à eux pour bénir celle qui, sacrifiant tout, ne veut emporter du monde qu'elle abandonne qu'un souvenir, celui des infortunés qui ont besoin de

son secours !..... Mais, madame, interrompit madame de Montespan avec un sourire amer et forcé, tandis que vous causiez ainsi avec des pauvres à la porte de l'hôtel de Biron, vous saviez que je vous attendois.... — Oui, madame; mais j'ai voulu que M. le duc du Maine pût contempler un spectacle si touchant. Il a vu tout l'empire de la bonté, il ne l'oubliera point.

Madame de Montespan, outrée de ce détail fait devant vingt personnes, ne montra pas la moindre colère; elle ne répondit que deux ou trois mots d'un air insouciant et d'un ton légèrement moqueur. Madame Scaron, qui la connoissoit parfaitement, étoit bien certaine de l'avoir profondément irritée; mais elle étoit accoutumée, depuis long-temps, à braver son humeur et sa colère. Ces deux

personnes, dont les caractères ressembloient si peu, ne pouvoient s'aimer, mais elles se plaisoient mutuellement; elles avoient l'une et l'autre, dans des genres différens un agrément infini dans l'esprit; elles savoient à cet égard s'apprécier, et c'est un lien d'amour-propre qui peut, dans un commerce intime, suppléer souvent à l'amitié. D'ailleurs, madame de Montespan, comme toutes les femmes ambitieuses et galantes, avoit besoin de parler de ses intrigues, de se vanter de ses succès, de sa faveur, et de consulter sur ses projets. Elle trouvoit dans madame Scaron une sûreté parfaite et d'excellens conseils. Sa confiance étoit refroidie quelquefois par l'austérité de la franchise et des principes de madame Scaron; les entretiens se terminoient souvent avec aigreur,

les brouilleries étoient fréquentes, mais on finissoit toujours par se raccommoder. Madame Scaron avoit même une sorte d'empire sur madame de Montespan ; elle n'en profitoit que pour servir ses amis. C'étoit elle qui, par les sollicitations les plus pressantes, avoit engagé madame de Montespan à demander vivement la place de dame d'honneur de la reine, pour madame de Richelieu ; service important que madame de Richelieu reconnut d'abord devoir entièrement à madame Scaron, et qu'elle méconnut par la suite avec autant de perfidie que d'ingratitude (1). Madame Scaron, alors âgée de trente-neuf ans, étoit peut-être, à cette époque, plus belle et plus attrayante qu'elle n'avoit jamais pu l'être ; le costume et l'élégante négligence de cet

(1) Historique.

âge convenoit mieux à son genre de figure, qu'une parure brillante et des fleurs ; l'air calme et la sérénité peuvent ressembler à la froideur dans les jeunes personnes, la noblesse du maintien ne prend qu'avec le temps une imposante dignité ; il sembloit que tous les charmes que la nature avoit prodigués à madame Scaron, fussent faits, non pour donner un vain éclat à la beauté, mais pour orner la maturité de l'âge, et pour embellir la sagesse. Elle avoit toute la supériorité de raison que doivent produire d'excellens principes, une grande élévation d'âme, l'esprit le plus étendu et le plus cultivé. Ayant passé les premières années de son mariage dans une société qui offroit un singulier mélange de bonne et de mauvaise compagnie, elle eut la possibilité, dès sa jeunesse, de comparer en-

semble le vice et la vertu ; son choix fut fait à dix-huit ans. Elle avoit pu réfléchir encore dans ce temps sur les prétentions des beaux-esprits et la pédanterie des savans, sur le ton burlesque et licencieux de Scaron et de ses amis, et sur celui des gens les plus distingués de la cour, attirés par elle dans cette même société. Elle acquit dès lors cet esprit observateur, ce tact si fin, ce goût délicat et pur, qui, par la suite, contribuèrent peut-être autant que son mérite à lui gagner le cœur de Louis XIV. Elle n'entra point dans la carrière de la vie, comme la plupart des femmes, sans dessein, sans plan, et sans prévoyance ; elle choisit la bonne route, elle y vit la sûreté, le repos, la considération ; ce fut à la fois par sentiment et par calcul qu'elle s'y engagea ; elle ne s'en écarta jamais. Profondément sensible,

capable de se dévouer sans réserve à ceux qu'elle aimoit, elle ne l'étoit pas de supporter tranquillement la contrainte, l'esclavage, et surtout l'ennui. Le bonheur n'étoit pour elle que dans la paix, l'indépendance, et dans le charme d'une société intime. Toujours calme et modérée, elle n'avoit cependant une véritable douceur qu'avec les gens qu'elle estimoit; une nuance piquante de contrariété montroit toujours son improbation, ou déceloit son mépris; la reconnoissance et l'amitié lui donnèrent souvent une étonnante flexibilité de caractère, l'ambition n'auroit jamais pu lui donner de la souplesse. Dans ce haut rang où la fortune l'éleva, elle ne fut point heureuse, parce qu'il se trouva toujours alors une opposition continuelle entre ses goûts, son caractère et sa situation.

Quand madame de Montespan se retrouva seule avec madame Scaron, elle montra, sans contrainte, toute l'humeur qui la dominoit, quoique l'amour-propre l'empêchât cependant d'en avouer la cause. Elle fit fermer sa porte afin de s'épargner l'embarras des questions, et le chagrin d'entendre louer madame de la Vallière. Le soir elle écrivit au roi, et ne reçut point de réponse; alors son inquiétude devint extrême. Dans cette agitation elle eut besoin de conseils, et surtout de se plaindre; madame Scaron fut appelée. Madame de Montespan croyoit qu'au fond madame Scaron, malgré l'austérité de ses principes, devoit partager ses craintes, parce qu'elle perdroit tout à sa disgrâce. Madame Scaron fut consultée avec le ton de la confiance; mais cette confidence étoit si peu intéressante!

On lui ouvroit un cœur rempli d'orgueil, d'ambition et de cupidité; on lui montroit, non les inquiétudes de l'amour, mais un dépit et des ressentimens puériles, et tous les regrets de la vanité. Madame Scaron écouta froidement, et répondit avec sécheresse : Eh bien! madame, s'il est vrai que le roi soit aussi profondément touché de la retraite de madame de la Vallière, pourquoi s'affliger de lui voir un sentiment si vertueux, pourquoi ce noble exemple n'auroit-il pas encore une heureuse influence sur votre conduite?... Quoi! madame, interrompit brusquement madame de Montespan, me proposez-vous de me faire carmélite?... — Non, madame; il ne m'appartient pas de conseiller la perfection; mais combien vous vous épargneriez d'inquiétudes et de peines en prenant de votre pro-

pre mouvement le courageux parti de vous retirer de la cour! — Ce conseil est étrange; c'est celui que me donneroient mes ennemis; heureusement que rien ne m'oblige à y déférer; tandis que vous, madame, si vous le receviez de moi, vous seriez forcée de le suivre. — Non, madame, il me faudroit encore l'ordre du roi. — Vous vous abusez beaucoup; le roi me laisse souveraine maîtresse de mes enfans. — En acceptant la place que j'occupe, j'ai déclaré que *je ne voulois me charger que des enfans du roi* (1); vous ne l'ignorez pas, madame. — Vous savez aussi que je suis leur mère. — Je ne le sais, madame, que tête-à-tête avec vous. — Je vais vous apprendre encore la décision formelle du roi sur ce point. Je me plaignois à lui, ces

(1) Historique.

jours passés, de la hauteur de votre caractère, et du peu de reconnoissance que je trouve en vous, le roi me répondit : *Eh bien! si elle vous déplaît, renvoyez-la* (1). Ce furent ses propres paroles; je vous les rapporte fidèlement; la manière dont vous me parlez me dispense du soin de les adoucir.

A ces mots, madame Scaron, profondément blessée, garda le silence un instant; ensuite se levant : Le roi recevra ma démission, dit-elle; mais je ne puis la donner qu'à lui seul. En disant ces paroles, elle sortit précipitamment; et quoique madame de Montespan la rappelât, elle ne s'arrêta point, et courut s'enfermer dans sa chambre. Elle y trouva la comtesse d'Heudicourt, l'une de ses plus anciennes amies, qui l'y attendoit. Ma-

(1) Historique.

dame d'Heudicourt, parente de la maréchale d'Albret, et autrefois mademoiselle de Pons, fille d'honneur de madame Henriette d'Angleterre, avoit jadis un instant fixé sur elle les regards de Louis XIV; la maréchale d'Albret alors l'emmena tout à coup de la cour, où elle ne reparut qu'après son mariage. Madame d'Heudicourt, à la fois naïve, naturelle, vive et piquante, avoit acquis le droit, par une conduite parfaite, de prendre un ton beaucoup moins mesuré que celui de toutes les autres femmes de ce temps; le roi s'amusoit de ses saillies et de sa gaîté. Comme il lui demandoit un jour, en plaisantant, si elle se ressouvenoit de sa fuite précipitée de la cour : Sire, répondit-elle, ce ne fut point *une fuite*, ce fut un enlèvement (1). Cette réponse ingé-

(1) Historique.

nue, qui ne devoit pas déplaire au roi, pouvoit trouver des censeurs; elle n'en eut point; malgré sa malignité, le monde approuve tout, quand ceux qu'il estime joignent la bonhomie à la franchise.

Madame d'Heudicourt, en voyant paroître madame Scaron, devina sur-le-champ, à l'altération de sa physionomie, qu'elle avoit à se plaindre de madame de Montespan, ce qui arrivoit souvent. Madame Scaron lui conta ce qui venoit de se passer; et elle ajouta qu'elle étoit décidée à demander une audience au roi, et à lui donner sa démission. Vous obtiendrez une audience, reprit la comtesse; et vous ne donnerez point votre démission. Le roi aura de la grâce; il voudra en avoir quand il aura pu vous entendre; vous serez charmée de lui, et vous resterez. — Eh! le roi ne me regarde

que comme une personne attachée à madame de Montespan ; n'a-t-il pas dit : *Si elle vous déplaît, renvoyez-la ?*... Parleroit-il autrement d'une femme de chambre ? Quelles espérances pour l'avenir, quelle fortune pourroit faire supporter une telle humiliation !...—Le roi ne vous connoît pas ; c'est une nourrice qui conduit chez lui ses enfans.—C'est ce qu'il a prescrit lui-même.... (1).—Dès qu'il vient chez madame de Montespan, vous vous pressez de sortir....—Voudriez-vous que je restasse en tiers entre lui et sa maîtresse ?.....—Mais les soirs, quand madame de Montespan reçoit du monde ? Vous avez des amis dans cette société, madame de Thianges, madame de Chalais (2), ma-

(1) Historique.

(2) Depuis princesse des Ursins.

dame de Richelieu, le duc de Villeroy, moi....—Comment, puis-je rester dans la société intime du roi, sans y être autorisée par lui? Depuis que la naissance de ses enfans n'est plus un mystère, et qu'on ne m'oblige plus à me cacher, depuis près de deux ans que je viens ici, je n'ai pu recueillir une parole obligeante du roi, ou seulement obtenir un regard. Dans cette foule de mots charmans pleins de grâce, de finesse et de bonté que l'on cite de lui, il n'en est pas un seul qui me soit adressé (1)!—On lui a fait de vous des éloges trop graves; on n'a vanté que votre savoir et vos vertus; on a cru très-inutile pour vous de louer vos agrémens; on a eu tort. — Il me croit prude et pédante; on me l'a dit (2)....—Il a tant de prévention de ce genre contre la société dans la-

(1) Historique. (2) Historique.

quelle vous avez le plus vécu! Madame de Montespan, qui n'aime pas madame de Richelieu, s'est tant moquée devant lui des soupers de l'hôtel de Richelieu, et des lectures qu'on y faisoit, et des impromptus de l'abbé Têtu....—Et de moi, sans doute.—Soyez-en sûre. Madame de Montespan pourroit seule ôter au roi l'espèce de prévention qu'il a contre vous; mais elle s'en gardera bien; elle désire que l'on rende justice à votre mérite, parce qu'elle a eu l'idée de vous attacher à ses enfans; et que d'ailleurs elle est assez bonne mère pour avoir le désir de vous conserver; en même temps comme elle veut que vous restiez dans sa seule dépendance, elle ne dira jamais au roi que vous êtes aussi simple, aussi naturelle que spirituelle; elle n'ignore pas que s'il savoit combien vous êtes aimable, il voudroit vous

connoître.—Enfin, je vais reprendre ma liberté! Quelle me sera chère, dût-elle ne m'être rendue qu'avec la pauvreté! j'ai tant souffert ici!... Quel supplice de vivre avec une femme hautaine, impérieuse, dont on n'est point aimée, qu'on méprise, et à laquelle on doit toutes les démonstrations, toutes les déférences du respect! Je ne regretterai que ses enfans.... j'ai le malheur de les aimer passionnément... le duc du Maine surtout, enfant charmant, dont la santé délicate m'a causé tant d'inquiétudes, m'a coûté tant de veilles!.... En disant ces paroles, madame Scaron ne put retenir ses larmes. En effet, elle avoit pour ces enfans la vive affection de la plus tendre mère; et l'idée de s'en séparer pour toujours, lui déchiroit le cœur; car elle étoit bien certaine qu'en les quittant brouillée avec madame de Mon-

tespan, on ne lui permettroit jamais de les revoir.

Cependant le roi, après beaucoup d'incertitudes, se décida à retourner chez madame de Montespan. Dans les premiers momens de sa douleur, son admiration pour madame de la Vallière ranima dans son cœur des sentimens religieux, que les passions n'avoient jamais entièrement éteints. D'ailleurs, en se rappelant la tendresse si vraie, si délicate et si désintéressée de madame de la Vallière, il ne voyoit plus dans madame de Montespan qu'une femme ambitieuse; mais il étoit bien jeune encore, et madame de Montespan, dans tout l'éclat de sa beauté, étoit la femme de la cour la plus séduisante par sa figure et par les grâces de son esprit. La tristesse et les remords du roi ne servirent qu'à le refroidir pour elle, qu'à lui rendre

beaucoup moins agréable un engagement criminel, et à lui faire sentir vivement dès lors que l'amour, ainsi que l'amitié, ne peut se passer de l'estime. Il tint conseil le lendemain du départ de la duchesse, et dans le reste de la journée il ne vit que la reine et ses enfans. Il passa une heure enfermé dans son cabinet avec mademoiselle de Blois et le duc de Vermandois, enfans de madame de la Vallière; mademoiselle de Blois, âgée alors de neuf ans, et qui fut depuis la plus charmante princesse de l'Europe, avoit toute la sensibilité de sa mère; le roi pleura avec elle; il lui dit qu'il vouloit désormais la voir tous les soirs. Ce prince, le meilleur des pères, montra toujours à tous ses enfans la plus vive affection; mais la fille de la duchesse de la Vallière fut dans tous les temps sa fille bien aimée.

Le jour suivant, le roi se rendit le matin chez madame de Montespan, elle étoit seule, elle le reçut avec grâce et sensibilité, lui cacha soigneusement les craintes qu'elle avoit eues, lui parla de madame de la Vallière avec le ton du plus tendre intérêt, et elle écouta d'un air attendri les éloges que le roi se plut à lui donner avec une sorte d'affectation, comme s'il eût trouvé quelque consolation à braver la rivale de la duchesse, et à exciter sa jalousie et son dépit. Je ne l'oublierai jamais, ajouta-t-il, rien ne peut consoler de la perte d'une telle amie. Ah! reprit madame de Montespan, je conçois sans peine de tels sentimens! quel sacrifice en effet!.... j'en étois moi-même hier si frappée, si bouleversée, que par réflexion je fus charmée que vous n'ayiez pas voulu me voir, j'étois hors d'état de vous

offrir les consolations dont vous aviez besoin. Ces paroles furent dites d'une manière simple et naturelle; madame de Montespan, dans cette matinée, se surpassa elle-même dans l'art profond qu'elle possédoit si bien de feindre et de dissimuler. Elle ne trompa point entièrement le roi, mais elle l'étonna, elle le déconcerta même un peu; il cessa de parler de la duchesse: alors madame de Montespan fit demander ses enfans, madame Scaron les amena, suivant sa coutume elle les laissa dans la chambre, et sortit aussitôt. Comme elle étoit décidée à parler au roi, elle fut s'établir dans un salon par lequel le roi devoit passer en s'en allant; une demi-heure après elle entendit le roi, elle se leva et s'avança vers lui avec une contenance modeste, respectueuse, mais dans laquelle on démêloit une noble et tran-

quille assurance. Elle sollicita la faveur d'une audience particulière, Louis lui répondit qu'il la recevroit le soir même à sept heures.

Madame Scaron attendit l'heure de cette entrevue décisive avec une vive impatience. Elle alloit enfin se trouver tête-à-tête avec son souverain, l'homme le plus clairvoyant de son royaume, et celui qui avoit le plus d'élévation dans l'âme, et le plus de délicatesse dans l'esprit. Ces idées ne l'effrayoient point; au contraire, elle sentoit que lorsqu'on n'a rien à se reprocher, et qu'on pense bien, on ne peut que gagner à l'examen attentif d'un maître parfaitement éclairé. Le roi l'entendroit à demi-mot, il devineroit ce qu'elle n'oseroit exprimer, il pouvoit tout comprendre sans qu'il fût nécessaire de tout expliquer; pour l'instruire et le mettre en état de la

juger, elle ne seroit pas forcée d'avoir de la pesanteur et d'être ennuyeuse; voilà tout ce qu'on gagne à se faire écouter d'un souverain qui possède un esprit supérieur. Il peut, comme un autre, prendre d'injustes préventions, mais il est facile de les lui ôter, on cède toujours sans efforts à la vérité, quand on a le mérite de la discerner et de la découvrir soi-même. Madame Scaron ne vouloit ni répéter le mot si dur dont elle étoit si blessée, ni même se plaindre du moins avec détail. Elle ne prépara point de phrases étudiées, elle se flatta qu'on l'interrogeroit, elle étoit sûre qu'alors elle répondroit bien, en se livrant à son caractère, et en suivant ses premiers mouvemens; enfin, en songeant qu'elle alloit fixer sur elle les regards et l'attention du plus grand roi de l'univers, elle osoit tout at-

tendre d'une heureuse inspiration.

Elle se rendit chez le roi à l'heure indiquée, elle n'attendit point; on la fit entrer dans le cabinet de ce prince, qui étoit assis seul à côté d'une petite table; Louis la reçut avec cette politesse pleine de grâce qu'il avoit avec toutes les femmes, et la fit asseoir sur un siége placé vis-à-vis de lui. Madame Scaron avoit cette espèce d'émotion qui fait craindre de parler, parce qu'elle altère la voix, en gênant la respiration; elle garda un instant le silence, et le roi lui dit : Eh bien, madame?.... Madame Scaron trouva dans cette interrogation un ton légèrement impératif, une sorte de sécheresse, un air de sévérité qui lui ôtèrent l'espèce d'attendrissement que lui avoit causé ce tête-à-tête avec le prince qu'elle admiroit depuis si longtemps; elle eut sur-le-champ l'idée

que cet entretien alloit se terminer en deux mots, d'une manière fâcheuse pour elle; et prenant aussitôt son parti avec courage, elle répondit d'un ton ferme : Sire, je viens supplier votre majesté de recevoir ma démission. A ces mots le mécontentement le plus sévère se peignit sur le visage de Louis. Il fut un instant sans répondre, ensuite prenant la parole : Mais, madame, dit-il, avez-vous bien réfléchi à cette démarche ?—Sire, la réflexion étoit inutile, je dois faire ce sacrifice. — Pourquoi ? — Parce que je ne supporterois pas l'abaissement d'entendre un autre que votre majesté me le prescrire.—C'est, madame, ce que vous n'avez jamais dû craindre.—J'ose croire que votre majesté concevra que je ne dois même pas souffrir une menace de ce genre.... — Non assurément..... mais soyez

tranquille, je me charge de prévenir tout ce qui pourroit justement vous blesser sur ce point : je sens, madame, que vous honorez mon choix, et que vous soutenez la dignité de mes enfans, quand vous défendez les droits de votre place; soyez certaine qu'à l'avenir ils ne seront plus contestés. A ces mots prononcés avec tout le charme de la bonté, madame Scaron qui ne s'attendoit à rien de semblable, fut si vivement touchée, qu'elle craignit d'avoir l'air de l'exagération, en exprimant ce qu'elle éprouvoit; il étoit dans son caractère d'aimer mille fois mieux paroître froide qu'emphatique. Elle baissa les yeux et ne répondit que par une inclination respectueuse. Louis la regardoit fixement, il étoit surpris de son extrême simplicité, il admiroit la noblesse de ses sentimens, il connut dès ce moment

qu'elle n'étoit point une femme ordinaire. Sa figure même, qu'il n'avoit jamais remarquée, le frappa, elle s'embellissoit en parlant, et Louis trouva qu'elle avoit les plus beaux yeux qu'il eût jamais vus. Après un silence assez long : Je désire, madame, dit le roi, que vous viviez bien avec madame de Montespan. Sire, répondit madame Scaron, ce sera désormais sans efforts et sans mérite ; il n'est plus en son pouvoir de m'offenser, ou de me causer de l'inquiétude. Cette réponse plut extrêmement à Louis, qui, avant de congédier madame Scaron, lui dit qu'il désiroit qu'à l'avenir elle lui amenât elle-même ses enfans, en ajoutant que le duc du Maine, entrant dans sa sixième année, n'étoit plus assez enfant pour être conduit par une nourrice.

Madame Scaron remporta de cet

entretien une vive reconnoissance, et une grande tranquillité d'esprit. Elle ne se vanta point des bontés du roi, elle n'en dit pas un mot à madame de Montespan, qui ne put remarquer en elle que beaucoup plus de patience et de douceur. Les succès et la prospérité adoucissent toutes les belles âmes : il est si naturel d'être indulgent quand on est heureux !

Ce fut le roi lui-même qui apprit à madame de Montespan qu'il avoit vu madame Scaron, qu'il étoit charmé d'elle, et qu'il vouloit qu'on eût désormais les égards dus à sa place et à son mérite. Madame de Montespan éprouva intérieurement le plus violent ressentiment contre celle qui venoit ainsi de se soustraire pour jamais à son empire. Elle ne montra point son dépit, sans savoir encore si elle gagneroit à le cacher ; mais son pre-

mier mouvement la portoit toujours à feindre, c'étoit en elle une habitude et un système, elle estimoit tant la dissimulation, qu'elle pensoit que, dans toutes les occasions de quelqu'intérêt, le plus sûr est de l'employer à tout hasard; c'est ce qu'elle appeloit entamer une affaire avec prudence, et en général elle les suivoit et les terminoit ainsi. Elle se plaignit doucement d'une démarche, dit-elle, qui blessoit l'amitié. Louis voulut la raccommoder lui-même avec madame Scaron, qui mit dans cette réconciliation toute la noble sincérité de son caractère. Madame de Montespan y déploya toute la fausseté du sien. Depuis ce jour, madame Scaron fut autorisée par Louis à passer les soirées chez madame de Montespan quand il venoit. Madame de Montespan avoit un talent particulier pour

déjouer dans la société ceux qu'elle n'aimoit pas; tantôt en les intimidant par une malveillance déclarée (qu'elle ne montroit jamais que par calcul), tantôt en paroissant les louer pour se jouer d'eux, par une moquerie perfide; ou bien, s'il étoit impossible de leur donner des ridicules, elle détournoit avec un art inimitable, l'attention qu'on avoit envie de leur prêter, et s'ils disoient un mot heureux, elle empêchoit, en causant une prompte distraction, qu'on eût le temps de le comprendre, ou du moins de l'applaudir. Tous ces grands moyens, tous ces profonds raffinemens de la méchanceté n'étoient d'aucun usage avec madame Scaron, avec une personne simple, calme, modeste et réservée, qui n'avoit jamais le moindre désir de briller, qui, avec un esprit supérieur, toujours naturel

et sans prétention, n'apportoit jamais dans la société que des grâces, de la douceur, de la bienveillance, et qui se retiroit satisfaite, non quand elle avoit bien parlé, mais quand la conversation des autres lui avoit paru intéressante ou agréable. Avec de telles dispositions, on est toujours aimable dans le monde, mais c'est un charme qui ne s'acquiert point, parce qu'il vient de l'âme et du caractère.

Vers le milieu de l'été, le duc du Maine et mademoiselle de Nantes tombèrent malades tous les deux en même temps. Le troisième jour, les médecins paroissant trouver que la maladie devenoit inquiétante, Louis voulut aller voir ses enfans; et sans s'être fait annoncer, il y fut à sept heures du soir. En entrant dans leur chambre, il vit madame Scaron tenant d'une main sur ses genoux le duc du

Maine, et de l'autre berçant mademoiselle de Nantes (1). Ce tableau le toucha vivement; il s'approcha, s'assit à côté de madame Scaron, et lui parla du ton le plus affectueux. Madame Scaron, qui avoit naturellement beaucoup de fraîcheur, étoit maigrie, pâle, abattue; la négligence de son habillement, et le désordre de ses cheveux montroient assez qu'elle avoit et veillé et souffert; Louis remarquant avec attendrissement combien elle étoit changée, le duc du Maine lui dit qu'elle avoit passé les trois dernières nuits (2). Je n'aurois pas dormi dans mon lit, reprit madame Scaron. Mon enfant, dit le roi en s'adressant au duc du Maine, combien vous devez l'aimer! Et moi, madame, ajouta-t-il, quelle reconnoissance je vous dois!...

(1) Historique. (2) Historique.

A ces mots, madame Scaron, pour toute réponse, serra le duc du Maine dans ses bras, en détournant doucement la tête pour cacher les larmes qui s'échappoient de ses yeux.... Le roi, profondément ému, sut apprécier et respecter cette espèce de pudeur d'une sensibilité d'autant plus touchante, qu'elle étoit toujours timide et silencieuse. Il parla de la maladie des enfans, rendit compte de l'entretien qu'il venoit d'avoir avec Daquin (1), et finit en conjurant madame Scaron de prendre le repos dont elle avoit tant de besoin. Louis parloit encore, lorsque la porte s'ouvrit, et madame de Montespan parut; elle venoit voir un moment ses enfans avant d'aller chez la reine; elle avoit une parure éblouissante; sa figure

(1) Son premier médecin.

brillante, animée, formoit un contraste choquant avec l'extrême abattement de madame Scaron; et dans cet instant, tout en elle déplut au roi, jusqu'à l'éclat de sa beauté. Madame, lui dit-il, en montrant madame Scaron, il y a trois jours qu'elle ne s'est couchée! A ces mots, madame de Montespan sourit avec l'expression la plus amère; et sur-le-champ reprenant un air sérieux : Heureusement, dit-elle, de tels soins ne sont nullement nécessaires, puisque Daquin assure que cette maladie n'a rien de dangereux. Du moins, reprit Louis, on doit le croire en vous voyant. En prononçant ces paroles, il se leva, embrassa ses enfans, renouvela encore à madame Scaron la prière de se ménager davantage, en ajoutant : Songez, madame, combien votre santé importe à mes enfans, et com-

bien elle m'est précieuse!.... Alors, sans attendre de réponse, il se hâta de sortir; madame de Montespan furieuse le suivit. A peine fut-elle hors de la chambre, que ne pouvant plus se contenir, elle éclata sans ménagement et sans mesure; elle ne pouvoit cesser de dissimuler que lorsqu'elle étoit emportée par la violence de son caractère; et elle perdoit toujours, dans ce cas, toute espèce de retenue, toute idée de bienséance. Elle accusa hautement madame Scaron d'affectation et d'hypocrisie. Madame, lui répondit froidement le roi, je conçois votre colère; puisque vous n'avez pas la reconnoissance d'une mère, vous devez avoir la jalousie d'une rivale. Ce mot terrible porta au comble la rage de madame de Montespan, et son ressentiment contre madame Scaron; elle ne songea plus qu'à lui nuire

dans l'esprit du roi, et à l'obliger, à force de contrariétés et de dégoûts, à prendre enfin le parti de se retirer.

Daquin, au coucher du roi, lui dit que ses enfans étoient mieux. Louis lui ordonna d'aller dire de sa part à madame Scaron qu'il vouloit absolument qu'elle se mît au lit. Daquin répondit qu'elle étoit accoutumée à veiller ainsi ses élèves, dès qu'ils étoient sérieusement malades; il ajouta que la nourrice du duc du Maine lui avoit conté que trois ans auparavant, dans une maladie grave du jeune prince, madame Scaron avoit passé près de lui cinq nuits de suite. Elle étoit alors loin de la cour, et cachée à Paris, dans une petite maison du faubourg Saint-Germain. Ce détail acheva de gagner le cœur paternel du roi. La maladie de ses enfans dura encore sept ou huit jours, pendant lesquels

il passa toutes les soirées chez eux avec madame Scaron, et madame de Montespan, presqu'entièrement occupé de la première ; car, dans cette chambre, auprès des lits des enfans malades, madame Scaron étoit si intéressante à ses yeux, qu'il ne voyoit qu'elle. Madame de Montespan, dominée par une indomptable humeur, jetoit dans ces soirées autant d'ennui et de contrainte que madame Scaron y mettoit d'agrément par le double charme de son esprit et de son caractère. Si dès lors madame Scaron eût voulu pousser à bout madame de Montespan, il n'eût tenu qu'à elle, avec un peu d'art, et sans sortir des bornes d'une apparente modération, de lui faire faire des scènes si extravagantes, qu'elles eussent infailliblement produit une rupture entre elle et le roi, déjà si refroidi par tant de

caprices, d'injustice et de hauteur. Mais madame Scaron ne pouvoit ni nuire, ni manquer de droiture; honorée de la bienveillance du roi, recevant de lui les marques de distinction les plus flatteuses, la générosité ne lui coûta rien. Elle voulut avoir une explication particulière avec madame de Montespan; elle lui parla avec tant de raison et de douceur, qu'elle parvint à lui faire comprendre que le roi pourroit, à la fin, se lasser de cette division et de ces tracasseries intérieures; et que, dans tous les cas, le meilleur parti à prendre, étoit de lui plaire et de l'amuser. Enfin, poursuivit-elle en souriant, dans l'absence du roi, querellons-nous si vous le voulez absolument; mais, en sa présence, soyons aimables, et ayons l'air de vivre de bon accord, puisqu'il le désire, et que nous l'avons promis.

Madame de Montespan, qui ne croyoit ni à la bonté, ni à la franchise, fut persuadée qu'une telle modération étoit prescrite par le roi; cette idée adoucit beaucoup les ressentimens causés par son orgueil. Elle reçut de bonne grâce ces avances de madame Scaron; elle trouva sa proposition piquante, elle l'accepta gaîment; on fit un nouveau traité, qui fut du moins plus sincère que les autres; on ne se promit point de s'aimer, on convint seulement de le laisser croire au roi. On fit mieux, on trouva bientôt qu'il y avoit de la duperie à se bouder tête-à-tête, on causa, on redevint aimables; mais madame de Montespan n'en conserva pas moins une inimitié secrète, que l'intérêt de ses enfans combattit quelquefois, et qu'il n'eut pas le pouvoir de vaincre: cependant elle étoit bien loin de

craindre que madame Scaron, dans sa quarantième année, pût jamais la supplanter. Elle avoit, à cet égard, toute la sécurité que peuvent donner la jeunesse, une beauté célèbre, et la vanité. Elle se persuadoit même qu'il étoit impossible que *la veuve Scaron* acquît jamais à la cour une grande considération; et elle pensoit qu'elle n'y seroit plus rien, aussitôt que le duc du Maine passeroit dans les mains des hommes. Mademoiselle de Nantes étoit encore au berceau; madame de Montespan se croyoit sûre de décider Louis à la faire élever à Paris, dans un couvent; ainsi, alors, madame Scaron disparoîtroit tout à fait de la cour.

Ces idées abusèrent long-temps madame de Montespan; une femme intrigante, ambitieuse et sans mœurs, ne craint ni le pouvoir de la recon-

noissance, ni l'ascendant de la raison et de la vertu.

Malgré cette sécurité et la réconciliation, les querelles entre la favorite et madame Scaron, se renouvelèrent sans cesse, et surtout en présence du roi; il est presqu'impossible que, dans de fréquens entretiens entre une personne vertueuse et une femme galante, la première puisse éviter toujours de choquer l'autre. Souvent madame de Montespan trouvoit injustement dans une phrase, dans un mot, l'intention d'une leçon ou d'une censure indirecte, et quelquefois elle ne se trompoit pas. Alors, elle repoussoit cette attaque imaginaire ou réelle, par une ironie amère, et par les plaisanteries les plus mordantes. L'air de gaîté, et les grâces d'une figure charmante, en ajoutant au sel des sarcasmes, en déguisoient l'ai-

greur et la méchanceté. Louis, accoutumé depuis long-temps à louer en elle ce genre d'esprit, s'en amusoit encore malgré lui. Madame de Montespan conservoit ce ton dans la dispute, tant qu'elle croyoit avoir de son côté l'avantage des reparties piquantes; mais quand son imagination ne lui fournissoit plus de saillies, la colère, presque toujours exprimée avec emportement, succédoit tout à coup à l'enjouement et à la moquerie fine et légère. Le roi se fâchoit, prenoit ouvertement le parti de madame Scaron, et terminoit la dispute en imposant un silence absolu.

Le duc du Maine reprit la santé; mais, dans la convalescence de cette maladie, il parut être plus boiteux que jamais. On parloit beaucoup alors d'un charlatan qui faisoit, en Flandre, des cures merveilleuses, et il fut

décidé que madame Scaron iroit avec le jeune prince, à Anvers, pour le consulter (1). Deux jours avant son départ, mademoiselle de Blois, sous la conduite de madame Colbert, sa gouvernante, quitta l'hôtel de Biron (dans lequel Louis ne vouloit plus rentrer), et elle fut installée dans son nouveau logement. Ce jour même on plaça dans son salon un superbe tableau, peint par Lebrun, dernier présent de sa mère. C'étoit le portrait de la duchesse qui, s'étant fait peindre en secret pour sa fille, avoit laissé ce tableau à Lebrun, avec ordre de le porter, après son départ, chez mademoiselle de Blois. Le roi, jadis, avoit offert à mademoiselle de la Vallière, en présence de toute la cour, de magnifiques bracelets qu'il venoit

(1) Historique.

de gagner à une loterie faite par la reine-mère ; ce premier hommage de l'amour, qui fut encore à cette époque celui de l'estime, eut un prix inestimable aux yeux de celle qui le reçut. Par la suite, elle vendit tous ses diamans pour secourir des infortunés ; mais elle conserva les bracelets, dont elle ne se détacha qu'après sa conversion, pour les donner à sa fille (1). Elle s'étoit fait peindre en Madeleine ; elle est représentée, dans ce tableau célèbre, saisissant le bracelet chéri qu'elle veut sacrifier ! elle ne le détache pas de son bras, elle l'arrache avec un douloureux effort, en élevant au ciel des yeux baignés de pleurs ! On voit que, pour rompre ce dernier lien, elle implore le secours nécessaire d'une force surna-

(1) Tous ces détails sont historiques.

turelle (1)! Le roi vint le soir chez mademoiselle de Blois ; il tressaille, en jetant les yeux sur ce chef-d'œuvre de la peinture qu'il n'avoit jamais vu! Il s'approche ; et, en contemplant cette Madeleine si touchante et si belle, il reconnoît le bracelet ; son attendrissement s'accroît, ses larmes coulent !... il voit que l'amour, ingénieux encore, alors même qu'il s'immole, avoit trouvé dans ce tableau le moyen d'exprimer ses regrets et sa dernière pensée, sans offenser la religion.

Le roi, qui passa le reste de la soirée chez madame de Montespan, y fut triste et rêveur ; cependant il s'occupa beaucoup du duc du Maine. Cet

(1) Tel est, en effet, le tableau peint par Lebrun, qui est aujourd'hui dans le palais des Tuileries.

enfant lui fit plusieurs réponses au-dessus de son âge; Louis ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise. Comment ne serois-je pas raisonnable? répondit le jeune prince; je suis élevé par la raison même. Le lendemain matin le roi envoya à madame Scaron une gratification de cent mille francs (1); la jolie réponse du jeune prince fut le prétexte de ce don, que le roi s'étoit promis de faire depuis la maladie de ses enfans; mais il avoit senti qu'on ne paie point avec de l'argent des soins maternels. Et c'est ainsi que sa délicatesse, en ajoutant un prix inestimable à sa magnificence, rendoit ses bienfaits doublement honorables. Si, en général, les grands seigneurs de cette cour eurent une politesse, une élégance de ma-

(1) Historique.

nières si distinguées et de si nobles sentimens, c'est que la faveur du souverain devoit épurer le goût, élever l'âme, et perfectionner la finesse de l'esprit.

Louis décida que le duc du Maine iroit en Flandre *incognito;* qu'il passeroit pour le fils de madame Scaron, qui, durant ce voyage, s'appelleroit la marquise de Surgère; enfin, il dit à madame Scaron qu'il désiroit qu'elle lui écrivît directement et souvent (1). Madame Scaron partit; elle passa près de trois mois à Anvers. Une autre à sa place, en écrivant au roi, se seroit donné bien de la peine pour composer de jolies lettres, et pour y mettre à la fois de l'esprit et de la sensibilité. Madame Scaron, toujours modeste, sage et réservée, se dit que le roi ne

(1) Historique.

lui avoit ordonné de lui écrire, que dans la seule intention d'avoir des nouvelles exactes et détaillées de son fils; et elle se borna à lui envoyer des bulletins, de son écriture, faits avec précision et clarté. Cette réserve et ce dénûment total de prétentions frappèrent le roi, et achevèrent de lui donner la plus haute estime pour le caractère de celle qui, avec une telle supériorité d'esprit, avoit si peu d'envie d'en montrer.

Madame Scaron, sur la fin de l'automne, ramena le duc du Maine en bonne santé, mais plus boiteux que jamais. Elle reçut encore du roi cent mille francs, et Louis doubla sa pension. Ce fut à cette époque qu'elle acheta la terre de Maintenon; et le roi voulut qu'elle en prît le nom. Ce changement de nom fit plus d'effet à la cour, que toutes les marques de

distinction que Louis accordoit depuis près d'un an à cette personne si simple, qui en avoit laissé ignorer la plus grande partie. On s'étonna; madame de Montespan, que le nom de *Scaron* avoit tant rassurée, commença à s'inquiéter vaguement; car l'âge et la vertu de madame de Maintenon écartoient tout soupçon d'amour; belle encore, et remplie de grâces, on concevoit bien qu'elle eût assez de charmes pour inspirer une grande passion. Mais le roi n'avoit jamais aimé que des femmes dans tout l'éclat de la première jeunesse; d'ailleurs, il étoit toujours amoureux de madame de Montespan; quelle étoit donc l'espèce d'attachement qu'il avoit pour madame de Maintenon? de l'estime. Plus les courtisans y pensoient, et moins ils se persuadoient qu'un tel sentiment pût jamais donner un véritable

crédit à celle qui en étoit l'objet. Cependant, comme il faut ne rien négliger, on lui montra plus d'empressement, on eut pour elle des égards plus marqués; on fit davantage la cour au duc du Maine. Le jeune prince étoit le prétexte des visites, la gouvernante en étoit le véritable objet. Bientôt on lui parla d'affaires, elle répondit qu'elle n'y entendoit rien; on lui donna des conseils, afin de l'instruire du parti qu'elle pouvoit tirer de sa position; elle assura qu'elle n'avoit nulle espèce d'ambition, et qu'elle ne vouloit que s'assurer une heureuse indépendance et le repos. Ceux qui la crurent trouvèrent qu'elle n'avoit qu'un esprit superficiel, et qu'elle *manquoit de vues*, les autres lui supposèrent de l'artifice et de profonds desseins; et, par la suite, ils ne manquèrent pas de s'écrier: *Nous*

la connoissions bien, nous l'avions prédit. Et voilà comme on juge dans le monde! Madame de Maintenon s'embarrassoit peu de ces discours; mais on l'importunoit, on l'ennuyoit, et c'étoit pour elle un malheur que rien ne pouvoit compenser. Elle pensoit avec effroi que mademoiselle de Nantes n'avoit que deux ans, il falloit subir encore douze ou treize ans d'esclavage; elle ne pouvoit supporter cette idée, qu'en se flattant que le roi lui permettroit d'achever cette éducation à Maintenon. Cependant elle avoit, dès lors, un véritable attachement pour le roi; non-seulement elle l'aimoit comme son bienfaiteur, mais elle le trouvoit l'homme de la cour le plus aimable, et les plus heureux momens de sa vie étoient ceux qu'elle passoit avec lui. Un souverain spirituel, et qui veut plaire, a dans la

société intime un avantage que nul autre ne peut avoir. Il n'a jamais intérêt à flatter ou à tromper (excepté en amour, car alors il a, comme les autres, le projet de séduire); mais sa bienveillance et son amitié ne sauroient inspirer de défiance, ses éloges, qui sont des triomphes, ne peuvent jamais être suspects, les témoignages de son amitié sont toujours persuasifs; en montrant qu'il aime, il le prouve. Indépendamment de toute vue d'ambition, il est donc possible, il seroit même naturel de s'attacher à lui plus promptement et avec plus de vivacité qu'à tout autre. Le temps cimente l'amitié, parce que, dans les situations ordinaires, il peut seul en prouver la sincérité. Un roi n'a pas besoin de cette épreuve, hésite-t-on à le croire sur sa parole?

Treize mois s'étoient écoulés depuis

la retraite de madame de la Vallière, et sœur Louise de la Miséricorde alloit prononcer les vœux irrévocables !.... A l'exception du roi et de madame de Montespan, toute la cour, occupée de cet événement, voulut voir la touchante cérémonie, la reine devoit donner le voile noir, Bossuet devoit prêcher !.... C'étoit le sujet de tous les entretiens, on ne parloit de l'illustre pénitente qu'avec attendrissement, avec admiration; elle n'existoit plus pour le monde, *le jour des louanges* étoit arrivé, elle n'avoit plus d'envieux, plus d'ennemis, mais elle avoit encore une rivale; madame de Montespan, dans ces justes éloges donnés à la vertu, trouvoit la satire la plus sanglante de sa persévérance dans le vice, et la profonde tristesse de Louis excitoit sa jalousie et blessoit son orgueil. Ma-

dame de Maintenon, qui avoit toujours aimé le caractère de la duchesse, voulut aller à sa profession, malgré la certitude de déplaire beaucoup à madame de Montespan. Le jour de la cérémonie, le vaste château de Versailles se trouva désert; tous les courtisans étoient allés chercher, non l'édification, mais un spectacle nouveau et quelques nouvelles sensations. Ils n'en revinrent ni moins frivoles, ni moins ambitieux; mais ils avoient applaudi la vertu, il y a bien là de quoi s'enorgueillir un peu, c'est un hommage qu'on ne lui rend pas toujours.

Le roi, pendant tout le temps qu'il supposa que la cérémonie devoit durer, resta renfermé avec mademoiselle de Blois. Il n'ignoroit pas que madame de Maintenon étoit allée aussi aux Carmélites, il désiroit savoir quel-

ques détails, et, ne voulant en demander qu'à elle, il fut le soir chez madame de Montespan; il la trouva seule avec madame de Maintenon, il questionna cette dernière : Sire, répondit-elle, madame de la Vallière étoit belle, modeste et touchante comme nous l'avons vue ici; elle avoit, de plus, toute la dignité de la vertu. Oui, reprit Louis en soupirant, on n'eut jamais une plus belle âme!..... — Ah! Sire, ne la plaignez pas, c'est ici qu'elle fut à plaindre! maintenant elle est heureuse!..... En vérité, Madame, dit madame de Montespan, vous m'inquiétez, vous parlez avec tant de goût des cloîtres, que je crains toujours que vous ne finissiez par vous enfermer dans un couvent. — Rassurez-vous, Madame, je n'ai point de scandale publie à expier..... — Je le vois, vous pensez,

Madame, que le roi devroit se faire chartreux, car il a donné tout autant de scandale que madame de la Vallière..... — Du moins, aux yeux du monde, un roi expie tout quand il ajoute à la gloire de sa nation, et qu'il rend ses sujets heureux..... — Et, par conséquent, *ses sujettes*; cette morale-ci me plaît beaucoup..... — Mon dieu! Madame, quelle entreprise de vouloir faire rire le roi aujourd'hui!.... — Et vous, Madame, vous voudriez bien, pour me piquer, l'attendrir et le faire pleurer.... — Et pourquoi voudrois-je vous piquer? — Par l'antipathie naturelle qui se trouve toujours entre la pruderie et la franchise.... — Vous vous accusez de pruderie? — Cela est vraisemblable..... — Mais pourtant, ce mot *franchise* ne peut, entre nous, désigner que moi. Ici, madame de Montespan

éclata; Louis prit la parole, n'appaisa pas, mais contint sa colère. Durant tout le reste de la soirée, madame de Montespan eut d'autant plus d'humeur, que madame de Maintenon, toujours calme, conserva toute sa liberté d'esprit, et fit, avec plus d'agrément que jamais, tous les frais de la conversation. Madame de Montespan, les jours suivans, se vengea, en contrariant madame de Maintenon dans tous les détails de l'éducation de ses enfans. La seule consolation de madame de Maintenon, étoit de s'échapper de temps en temps de Versailles, pour aller visiter une petite école de pauvres orphelines, qu'elle avoit secrètement établie à Noisy (1).

Le duc du Maine venoit d'atteindre sa septième année; on ne le remit

(1) Historique.

point encore entre les mains des hommes, parce que les médecins vouloient l'envoyer à Barrège, et madame de Maintenon devoit l'y conduire. En effet, au commencement de la belle saison, elle partit avec le jeune prince pour ce grand voyage (1). Louis sentit vivement son absence; il parut distinguer davantage les personnes qui la regrettoient, entr'autres madame d'Heudicourt. Un soir, chez la reine, tandis qu'on arrangeoit les parties de jeu, il s'approcha de madame d'Heudicourt, uniquement pour lui parler de madame de Maintenon; Louis la mena dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui demanda si madame de Maintenon (partie depuis cinq ou six jours) lui avoit écrit; madame d'Heudicourt répondit

(1) Historique.

qu'elle en avoit reçu, la veille, une lettre de trois pages. Elle ne me traite pas si bien, dit le roi, car elle ne m'écrit que des billets fort courts, qui ne contiennent que des détails relatifs à la santé du duc du Maine. Son respect et sa réserve, reprit la comtesse, privent votre majesté d'un grand plaisir, car personne n'écrit comme elle. A ces mots, le roi témoigna le désir de voir la lettre de madame d'Heudicourt, et cette lettre aussitôt lui fut remise. Le roi ne joua point, il fut s'enfermer dans son cabinet, et, là, il lut la lettre de madame de Maintenon à la comtesse d'Heudicourt. Elle mandoit qu'elle étoit souffrante et malade ; elle ajoutoit : *Ma santé dépend de celle de M. le duc du Maine, et il eut hier un accès de fièvre! tout ce qui n'afflige pas mon cœur, je le compte*

pourrien (1). Cette lettre exprimoit, d'un bout à l'autre, de la manière la plus naturelle, sa tendresse pour son élève, et son attachement pour le roi. Cette lettre fut lue avec attendrissement. Le lendemain, Louis parut désirer de la garder; non-seulement madame d'Heudicourt la lui laissa, mais elle offrit de confier un petit manuscrit qu'elle possédoit depuis long-temps, et qui contenoit l'histoire de *madame Scaron*, écrite par elle-même. Le roi accepta cette offre avec tant de vivacité, que le manuscrit lui fut remis le jour même; il n'en différa pas la lecture, il y trouva ce qui suit:

HISTOIRE DE MADAME SCARON,

Écrite par elle-même.

IL ne tiendroit qu'à moi de rendre pathétique un récit qui n'est qu'un

(1) Lettres de madame de Maintenon.

tissu de malheurs; mais je dois parler comme j'ai senti, et, grâce à mon caractère, presque toutes les infortunes de ma vie ont été pour moi plutôt d'utiles leçons, que de véritables souffrances. Je n'ai point éprouvé ces révolutions soudaines et terribles, qu'on ne peut supporter qu'avec tout l'effort d'un courage héroïque; je n'ai eu besoin que de patience et de résignation. Eh! dois-je me plaindre d'une destinée dont tous les événemens ont dû me forcer de pratiquer les vertus qui doivent caractériser les femmes dans toutes les situations de la vie? Depuis le berceau, je suis accoutumée à l'adversité; les revers n'ont pu qu'exercer et fortifier ma raison, et non lasser ma constance. Mon existence n'a pas été assez malheureuse pour me donner de la misanthropie; j'ai souffert assez pour n'être

pas trop attachée à la vie. Le malheur apprend surtout à réfléchir; j'ai tout vu sans illusion, parce que j'ai tout examiné sans enivrement. Je sais apprécier ces avantages frivoles et dangereux, que le monde appelle bonheur; on en juge sainement quand on n'y peut prétendre : mon opinion à cet égard est tellement affermie, que j'ose croire que la prospérité ne la changeroit pas.

Je naquis dans les prisons de la Conciergerie de Niort, en Poitou. Ma mère s'étoit enfermée volontairement avec mon père, pour le soigner; elle me nourrit de son lait, pour me garder auprès d'elle. Mon berceau, placé dans le séjour de la douleur, fut inondé de larmes (1)!.... des parens et des amis ne vinrent point féliciter

(1) Historique.

sur ma naissance les auteurs de mes jours ; je ne pouvois être à la tendresse maternelle qu'un surcroît de peines pour le présent, et qu'un sujet d'inquiétudes de plus pour l'avenir !

Peu de temps après que mon père eut recouvré sa liberté, nous partîmes pour la Martinique. Je n'avois que quatre ans. Je tombai malade dans la traversée : on me crut morte pendant quelques heures, on alloit me jeter à la mer ; déjà l'on préparoit la planche fatale sur laquelle on devoit m'attacher pour me plonger dans les flots ; déjà le canon étoit prêt à tirer, quand ma mère, désolée, voulut me donner un dernier embrassement ; elle me prit dans ses bras, et, mettant sa main sur mon cœur, elle sentit un léger battement !... Ce fut ainsi que je lui dus la vie une seconde fois. Nous fûmes ensuite long-temps

poursuivis par un corsaire anglais, et bientôt après assaillis par une violente tempête; enfin, nous échappâmes à tous ces dangers, et nous arrivâmes heureusement à la Martinique (1) Mon père forma dans cette île des établissemens qui prospérèrent d'abord. Il acquit une habitation et beaucoup de nègres. Un jour on me laissa seule sur le rivage de la mer, où je fus au moment de devenir la proie d'un serpent monstrueux (2). En me rappelant, depuis, ces particularités singulières de mon enfance, j'ai souvent pensé qu'elles sembloient présager une destinée peu commune, et qu'elles seroient très-frappantes dans la vie d'une personne célèbre; je sens bien qu'avec le sort obscur et vulgaire

(1) Historique.

(2) Tous ces détails sont historiques.

qui m'étoit réservé, elles ne peuvent intéresser que moi.

Ma mère revint en France pour quelques affaires; ensuite nous retournâmes en Amérique, j'avois onze ans à cette époque, nous y trouvâmes mon père entièrement ruiné par le jeu. Ma mère, au lieu de lui faire des reproches, ne songea qu'à relever son courage; il obtint un petit emploi militaire, qui nous fit subsister. Alors ma mère ne s'occupa plus que de l'éducation de mon frère et de la mienne; elle ne me fit lire que deux livres: l'*Évangile*, et les *Vies des Hommes illustres*, de Plutarque; elle m'obligeoit à méditer sur mes lectures, en me prescrivant de lui en rendre compte par écrit. Elle me faisoit entretenir une correspondance régulière avec madame de Villette, sœur de mon père. Le suffrage de ma mère m'en-

courageoit; je pris ainsi le goût d'écrire, que j'ai toujours conservé (1).

Mes entretiens avec ma mère contribuèrent aussi beaucoup à fortifier ma raison. Combien son exemple et le récit de sa vie entière donnoient de poids à ses leçons! Sans doute que, pour une mère, la plus douce récompense de la vertu est de pouvoir proposer pour modèle sa jeunesse à sa fille. Souvent aussi ma mère me contoit les exploits de Théodore-Agrippa d'Aubigné, mon grand-père, qui fut honoré de la faveur de la reine Jeanne d'Albret (2), et de l'amitié de Henri-le-Grand. Ces récits exaltoient tellement mon imagination, qu'un jour

(1) Tout ce qu'on vient de lire est historique.

(2) Quelques historiens ont prétendu que cette reine l'avoit épousé en secret.

j'interrompis ma mère en m'écriant: Et moi, ne serai-je rien ? Et que veux-tu être, dit ma mère ? Je voudrois être reine, répondis-je (1).

La mort de mon père mit le comble à nos malheurs ; nous le perdîmes au moment où il alloit obtenir une place lucrative. Il laissa beaucoup de dettes; ma mère, pour les payer, voulut passer en France, où elle avoit de grandes réclamations à faire. Elle promettoit de revenir; mais les créanciers ne consentirent à son départ, qu'à condition qu'elle me laisseroit en gage chez l'un d'eux (2) : il fallut y consentir. Elle partit; je restai seule dans une famille étrangère, dont la grossière dureté me fit subir les plus cruelles humiliations. On me reprochoit chaque jour ma nourriture, on

(1) Historique. (2) Historique.

me la refusoit souvent ; on me chargeoit des emplois les plus vils, et l'on ne me donnoit que des noms injurieux par lesquels on vouloit exprimer le mépris qu'inspiroit ma pauvreté (1). Je dois bénir ces traitemens inhumains ; ils m'ont fait sentir tout le prix de la bonté et de la générosité. J'étois dans ma treizième année ; quand le malheur n'abrutit pas un enfant bien né, il devient une expérience précoce, qui perfectionne rapidement l'esprit et le cœur. Je dévorois mes larmes, j'avois trop de fierté pour pleurer en présence de mes persécuteurs ; j'obéissois en silence, je ne répondois jamais un seul mot aux injures. Je me vengeois en affectant une grande tranquillité, je me consolois en priant Dieu. Le juge

(1) Historique.

du lieu eut pitié de ma situation, et me retira chez lui. Mais, quelque temps après, voyant que ma mère ne revenoit pas, il ne songea plus qu'à se débarrasser de moi. Il ne savoit à qui m'envoyer en France, ignorant le lieu qu'habitoit ma mère, dont nous n'avions plus de nouvelles, et il imagina de m'adresser à madame de Montalembert, parente de ma mère, avec laquelle il avoit quelques relations (1). Il me fit embarquer sur le premier vaisseau qui mit à la voile pour la France, et je fus confiée à la femme d'un vieux négociant, qui passoit sur le même bâtiment. La traversée fut heureuse; on me conduisit à Paris, chez madame de Montalembert, où l'on me fit une étrange réception. On ne m'attendoit point, on ne vou-

(1) Historique.

loit pas de moi", on se récria sur un envoi si bizarre (1). Ma timidité, mes manières, mon costume parurent d'un extrême ridicule ; on me montroit à tout ce qui venoit dans la maison, car chacun vouloit voir *la petite sauvage*, arrivée du fond de la Martinique ; on m'examinoit avec une curiosité qui se manifestoit de la manière la plus désobligeante ; on se moquoit de moi, en ma présence, avec aussi peu de ménagement, que si l'on eût pensé que je n'entendois pas le français, et je crois qu'en effet beaucoup de personnes imaginoient qu'une Américaine ne devoit pas le savoir. J'éprouvai qu'une moquerie insultante est beaucoup plus difficile à supporter que la brutalité la plus grossière. On pardonne plus facilement

(1) Historique.

la colère que le dédain. D'ailleurs, ce mépris si froid qu'on me montroit, ces railleries piquantes dont on m'accabloit, tomboient entièrement sur ma personne, et j'avois peine à réprimer des mouvemens de haine que, jusqu'alors, je n'avois jamais ressentis. Enfin, je revis ma mère qui me prit avec elle. Notre situation étoit affreuse ; ma mère plaidoit pour rentrer en possession de la baronnie de Surineau ; elle réclamoit aussi des sommes considérables, que Théodore-Agrippa d'Aubigné, mon aïeul, avoit avancées jadis à son maître, Henri-le-Grand, dans un temps où les rebelles seuls s'enrichissoient (1). J'étois pour ma mère une grande charge, et je lui causois un extrême embarras : car elle étoit obligée de

(1) Historique.

me laisser seule dans notre petit logement, toutes les matinées, pour aller suivre ses affaires. Madame de Neuillant, sa sœur, consentant enfin à se charger de moi, m'emmena à la campagne (1). Madame de Neuillant ne manquoit pas d'esprit; mais elle avoit de la bizarrerie dans les idées, et beaucoup de violence et de dureté dans le caractère. Elle étoit avare et glorieuse. L'éducation et l'usage du monde lui avoient appris qu'il faut secourir ses parens dans l'infortune; elle savoit parfaitement tout ce qu'il faut faire pour être estimé, quoique son cœur ne lui eût jamais rien enseigné à cet égard; elle désiroit sincèrement remplir ses devoirs : à la fois dévote et mondaine, elle tâchoit de suivre les maximes de l'Évangile

(1) Historique.

pour satisfaire la religion, en même temps elle vouloit paroître bonne et charitable pour obtenir les louanges du monde; sans religion, elle n'eût été qu'une hypocrite; avec un peu plus de piété, sa conduite auroit toujours été conforme à sa croyance, et, par conséquent, soutenue et parfaite. Mais, pour accorder ensemble ses scrupules, ses défauts et sa vanité, elle employoit souvent les artifices les plus singuliers; tantôt elle trouvoit des prétextes, ou d'ingénieuses raisons qui la dispensoient des sacrifices qu'elle ne vouloit pas faire; et tantôt elle inventoit des systèmes pour autoriser des actions d'une dureté révoltante.

Elle ne s'étoit chargée de moi que par respect humain, et je vis facilement, à l'extrême sécheresse de ses manières, que je n'obtiendrois jamais

sa tendresse. Cette idée me donna avec elle une timidité qu'elle appela de l'ingratitude et de la hauteur. Elle déclara publiquement que, pour me corriger de l'orgueil, elle étoit décidée à ne point me faire habiller comme elle en avoit eu d'abord le projet, disoit-elle. J'avois un indispensable besoin de vêtemens, et ma tante, en conséquence du plan d'éducation qu'elle formoit pour moi, me fit faire des chemises de la toile la plus grossière, et un habit de grosse bure, en me disant que, si j'avois eu un meilleur caractère, elle m'auroit fait présent des plus belles robes de soie. Afin de mieux donner à cette étrange avarice l'apparence d'un système, on m'annonça que tous les jours j'irois dans les champs garder les dindons avec la vieille Véronique. En effet, à six heures du matin, je

m'habillois en paysanne; et, alors, un grand chapeau de paille sur la tête, un petit panier à mon bras, contenant mon déjeûner, une gaule à la main, je partois avec la vieille servante. Cependant, madame de Neuillant, voulant mêler à ces rigueurs des soins d'un autre genre, me forçoit de mettre un loup sur mon visage (1), afin de me garantir de l'ardeur du soleil; elle me donnoit un livre, et me prescrivoit de ne toucher à mon déjeûner, que lorsque j'aurois appris cinq quatrains de Pibrac (2). Nous allions sur une grande pelouse, à un quart de lieue du château; Véronique étoit sourde et presqu'aveugle; elle s'asseyoit sous un orme, et je me promenois sur la pelouse en gardant les

(1) Espèce de masque.

(2) Tous ces détails sont historiques.

dindons et en apprenant mes vingt vers. Quand Véronique étoit de bonne humeur, elle me prêtoit sa quenouille et me permettoit de filer à côté d'elle.

Ces traitemens ne m'humilioient point. J'avois supporté avec peine, à la Martinique, la brutale insolence d'une famille étrangère, et je me soumettois avec respect aux volontés de ma tante; d'ailleurs, j'aimois la campagne et la promenade, ce rôle de bergère ne me déplaisoit pas, il m'auroit même paru agréable, si j'avois pu troquer mes dindons contre un beau troupeau de moutons.

Je ne rencontrai personne sur notre pelouse, pendant les cinq ou six premiers jours; mais, un matin, j'y trouvai un jeune pâtre qui gardoit des chèvres, et qui fut très-surpris en apercevant une bergère masquée.

Nous entrâmes en conversation, et je me hâtai de lui apprendre que j'étois la nièce de madame de Neuillant. Le soir, il vint au château, et me vit, à visage découvert, dans la basse-cour, où j'étois chargée de surveiller les servantes. Depuis ce jour, le jeune pâtre, se retrouvant tous les matins sur la pelouse, ne manquoit jamais de m'apporter de petits présens, tantôt des nids d'oiseaux et des fleurs, tantôt des fruits et de la crême délicieuse; je regardois toutes ces attentions comme des hommages rendus à la nièce de la dame du château, et je les recevois avec grand plaisir. Mais, au bout de deux mois, le pâtre, enhardi, osa me faire la déclaration d'amour la plus formelle (1). Mon indignation égala ma surprise; et, rentrée au château,

(1) Historique.

j'eus le courage de déclarer à ma tante avec beaucoup de fermeté que je ne voulois plus garder les dindons. Comme elle m'avoit toujours vue très-timide et très-soumise, cette révolte lui causa le plus grand étonnement; ce fut en vain qu'elle m'en demanda la raison. J'étois si choquée de l'audace du pâtre, que je trouvois même humiliant de la faire connoître. Ma tante, outrée de colère, me dit qu'elle ne souffriroit point cette désobéissance, et je protestai que je la soutiendrois. Je passai la nuit à écrire à ma mère. Je lui confiois tout, et je la conjurois de me retirer de cette maison (1). Le lendemain, ma tante, elle-même, vint me réveiller pour me faire aller sur la pelouse; je persistai résolûment dans mes refus. Elle crut

(1) Historique.

me pousser à bout, en me menaçant de m'y faire conduire de force par deux servantes. Je me suis promis, répondis-je, de n'y plus aller volontairement; si l'on m'y porte, cela m'est égal, je ne manquerai pas à mon serment. Cette réponse inattendue mit ma tante hors d'elle-même; elle appela les servantes, et leur ordonna de se saisir de moi et de me transporter sur la pelouse (car, pendant cette contestation, je m'étois levée). Les servantes m'aimoient, et refusèrent nettement d'obéir. Madame de Neuillant, ne se possédant plus, ouvrit ma fenêtre qui donnoit sur la cour, et, avec des cris épouvantables, elle appela son cocher et ses valets. Ils accoururent. Je déclarai que je ne souffrirois pas que des hommes m'enlevassent avec violence. Et que ferez-vous, s'écria madame de Neuil-

lant? Je sauterai par la fenêtre, répondis-je en me précipitant de ce côté. Mais je ne crois pas, ajoutai-je, que vous puissiez ordonner que des hommes mettent la main sur moi. Madame de Neuillant n'eut rien à répondre. Elle étouffoit de rage; elle sortit en emmenant les domestiques, elle m'enferma dans ma chambre. Trois heures après, elle revint; elle tenoit un panier; elle me demanda si je voulois lui obéir? En tout, répondis-je; une seule chose exceptée. A ces mots, elle posa le panier à terre, en disant : Voilà votre nourriture pour aujourd'hui. Elle sortit et me renferma. Je ne trouvai dans le panier qu'une bouteille d'eau et un gros morceau de pain noir; j'en fus charmée. J'étois très-fière de ma victoire; il me sembloit que la persécution en augmentoit la gloire. Au déclin du jour,

logeoit près de la rue Saint-Louis, au Marais. C'étoit un abbé plein d'esprit, d'infirmités et d'enjouement. On alloit chez lui, d'abord par curiosité, on y retournoit pour jouir de la société la plus douce et la plus aimable; aussi attachant par les qualités de son âme, qu'original par la tournure de son esprit et par son caractère: tel étoit l'abbé Scaron..... Madame de Neuillant me conduisit chez lui, nous y trouvâmes un grand cercle; en entrant dans ce salon, je me rappelai que j'avois une robe beaucoup trop courte, cette pensée me fit rougir; je sentis que j'avois l'air embarrassé, je rougis davantage, tous les yeux se fixèrent sur moi avec une extrême bienveillance. L'attendrissement se joignit à ma confusion, et je ne pus retenir mes pleurs (1); je

(1) Historique.

n'avois rien éprouvé de semblable jadis en entrant chez madame de Montalembert. Je n'ai jamais manqué de force, quand on a voulu m'humilier. Une femme d'une beauté surprenante, assise à côté de l'abbé Scaron, se lève en m'apercevant, s'avance vers moi avec précipitation, me prend dans ses bras, m'entraîne en retournant à sa place, et me fait asseoir sur ses genoux: c'étoit mademoiselle de l'Enclos. Que je la trouvai charmante, et que l'abbé Scaron me parut aimable! l'une et l'autre s'occupoient de moi avec tant de grâce et de bonté.... Je recevois pour la première fois de ma vie un accueil caressant; combien j'y fus sensible!....

Le lendemain, madame de Neuillant me fit présent d'une robe, ce qui ajouta au plaisir que j'éprouvai à retourner chez l'abbé Scaron pour

lui faire mes adieux; car ma mère alloit partir pour le Poitou. L'abbé Scaron me fit promettre de lui écrire; nous partîmes le lendemain pour Niort. Mon frère venoit d'être placé chez M. de Parabère en qualité de page (1). Ma mère fut si pénétrée de douleur d'avoir été contrainte par la misère d'abandonner les droits de ses enfans, qu'elle en eut une maladie mortelle qui la mit en peu de temps au tombeau (2). Après m'avoir donné sa dernière bénédiction, elle me dit : *Craignez tout des hommes, attendez tout de Dieu* (3). Elle expira dans mes bras..... L'état où je fus ne peut se dépeindre! Il est bien naturel que le plus grand malheur de ma vie m'ait fait éprouver la plus vive dou-

(1) Historique. (2) Historique.
(3) Historique.

leur que j'aye jamais ressentie !..... Dans quel affreux abandon je me trouvai, à quinze ans et demi, orpheline, sans guide, sans appui, sans amis, sans fortune, n'ayant d'autre ressource que le travail de mes mains !..... Les dernières paroles de ma mère, *attendez tout de Dieu*, me frappèrent tellement qu'elles me parurent prophétiques; quand je me rappelois les vertus de ma mère, la pureté de sa vie, la sainteté de sa mort, je pouvois croire qu'inspirée par Dieu même, dans ses derniers momens, elle m'avoit dévoilé mon avenir; j'attendis tout de la protection divine; je pleurai la plus respectable de toutes les mères, mais je ne murmurai point; je la regrettai avec amertume, sans m'inquiéter de mon sort; devenue l'enfant de la Providence, je pensai que je devois me

soumettre, espérer, travailler, placer en Dieu seul toute ma confiance, ne m'occuper qu'à lui plaire, étudier en silence sa loi juste et sainte, afin de la suivre avec fidélité. Je ne sortois que pour aller à l'église; je travaillois dès le point du jour jusqu'à la nuit, alors je lisois les saintes écritures : car j'avois besoin tous les soirs de chercher des consolations, et je n'en pouvois trouver que dans la religion. La nuit m'inspiroit toujours un redoublement de tristesse mêlé de terreur!.... Ma petite chambre me paroissoit si lugubre, et ma solitude si effrayante ! Tout m'y rappeloit un si cruel souvenir!.... Cet humble asyle avoit été préparé pour deux personnes! On y voyoit deux petites tables, deux siéges, une chaise de paille et un grand fauteuil..... et ce fauteuil posé près de moi étoit vide !

Pour rien au monde je n'aurois voulu l'occuper ou le vendre! Il étoit toujours à la même place, je ne pouvois le regarder sans frémir et sans attendrissement.... Son lit avoit disparu, je n'aurois pu en supporter la vue; mais son crucifix, attaché sur la muraille, marquoit la place où elle avoit rendu le dernier soupir! C'étoit là que, prosternée sur le carreau, je priois tous les soirs; c'étoit là que, pénétrée de douleur et remplie d'espérance, j'invoquois le protecteur suprême de l'orphelin!..... Oh! dans cette détresse, qu'il m'étoit doux d'appeler *mon père* le créateur de l'univers, le maître souverain des rois et de tous les hommes!..... Quand je m'écriois avec ferveur: *Mon père, secourez votre enfant!* je ne sentois plus mon dénûment et ma misère!.... Je passai ainsi quatre mois sans re-

cevoir la moindre nouvelle de mes parens, quoique j'eusse écrit à mes deux tantes (1). Je ne sais comment M. Scaron apprit mon malheur; au bout de trois mois, il m'écrivit avec le ton du plus tendre intérêt, et de ce moment je pris un attachement sincère pour le seul être qui m'eût donné une preuve de souvenir et d'amitié. Je lui répondis, ma lettre lui plut, un commerce très-vif s'établit entre nous (2), et ce fut une grande consolation pour moi. Deux mois après, madame de Neuillant m'envoya chercher, en me mandant sèchement et pourtant avec emphase, qu'elle me donneroit un asyle. Je dus ce bienfait à l'intérêt que M. Scaron parut prendre à ma situation. Je partis pour Paris avec la fièvre tierce

(1) Historique.

(2) Historique.

dont j'avois eu déjà deux accès (1). J'arrivai très-malade chez madame de Neuillant, elle me reçut avec une froideur qui ne me préparoit que trop à tous les chagrins que je devois éprouver par la suite. Je passai deux mois dans ma chambre, si abattue et si souffrante, que je gardai presque toujours le lit. Madame de Neuillant venoit me voir de temps en temps, et c'étoit uniquement pour me gronder; m'accusant de manquer de courage, et prétendant que ma délicatesse et ma paresse prolongeoient ma maladie. Enfin la fièvre me quitta, et pouvant à peine me soutenir, je descendis dans l'appartement de ma tante; j'y trouvai du monde, et elle me reçut avec l'air de la tendresse : chose qu'elle a toujours faite depuis

(1) Historique.

en présence de témoins, et dont elle se dédommageoit cruellement dans nos tête-à-tête. Elle me donna une robe de couleur, en m'annonçant qu'elle me meneroit faire des visites. Je lui représentai avec tout le respect possible que mon deuil n'étoit pas encore fini, et j'ajoutai que je désirois ne pas sortir avant qu'il le fût (1). Madame de Neuillant, très-souple dans la société, ne pouvoit supporter de la part des personnes qui dépendoient d'elle, la moindre opposition à ses volontés; elle éprouva un si violent mouvement de colère qu'elle me menaça *de me chasser.* Je n'ai jamais craint que ceux que j'ai aimés, et je n'opposai à cet emportement que la résignation si calme d'une parfaite indifférence. Je fis quelques

(1) Historique.

pas pour m'éloigner : Insolente ! s'écria-t-elle avec fureur, où allez-vous ? — Vous obéir, madame, et sortir de votre maison. — Et que deviendrez-vous ? — Dieu protége l'orphelin abandonné. — Il ne protége ni l'ingratitude, ni l'impertinence. — Qu'ai-je donc dit ? — Sans ma charité compatissante, que feriez-vous ? — Ce que j'ai fait à Niort pendant six mois. — Je vous ai retirée de la misère. — Vous me laissâtes le temps de m'y accoutumer, et j'y vivois en paix. — Je saurai punir votre arrogance. — Je veux honorer comme je le dois la mémoire de ma mère ; du reste, madame, je suis soumise à toutes vos volontés. — Allez dans votre chambre. Je ne me fis pas répéter deux fois cet ordre. On me rappela le lendemain dans le salon, et l'on me permit de finir mon deuil comme je le

désirois. Madame de Neuillant me dit qu'elle avoit eu d'abord le projet de payer mon entretien, mais qu'elle avoit réfléchi que de cette manière je pourrois perdre le goût et l'habitude du travail. Je la remerciai du soin qu'elle prenoit de perfectionner mon éducation, et comme je n'aimois pas la parure, ce travail des mains ne m'occupoit que deux ou trois heures par jour; j'avois encore le temps de lire, d'écrire et d'apprendre l'italien. J'étois dirigée dans mes études par un homme qui venoit souvent chez madame de Neuillant, et qui m'avoit pris en quelque sorte sous sa protection : c'étoit le chevalier de Méré, jadis homme à bonnes fortunes, devenu sage avec l'âge, et n'ayant plus de prétentions qu'à l'esprit (1). Il

(1) Historique.

avoit conservé de ses anciens succès un ton exagéré de galanterie, qui formoit un singulier contraste avec sa froideur naturellement glaciale; les éloges les plus outrés n'étoient dans sa bouche que des phrases d'usage, qu'il débitoit avec l'air d'une complète distraction; mais il avoit une manière tranchante et laconique de critiquer et de médire qui le faisoit craindre; on n'attachoit aucun prix à ses louanges, ou redoutoit beaucoup son improbation. Il avoit un grand usage du monde, de l'instruction et de l'esprit; mais formé dans sa jeunesse à l'école de Voiture, il manquoit de naturel, et il écrivoit avec une extrême affectation (1). En tout il jouissoit d'une grande considération, parce qu'il avoit fait de

(1) Historique.

meilleures études que la plupart des gens du monde, qu'il étoit à la fois flatteur et satirique, et que ne louant que les personnes qui le recherchoient ou qui le ménageoient, il ne prodiguoit jamais son suffrage. Madame de Neuillant, sur laquelle il avoit un très-grand ascendant, lui permit de me donner des leçons; il me fit lire les lettres de Voiture qu'il regardoit comme des chef-d'œuvres, et qui me parurent spirituelles et ridicules. Le chevalier de Méré, sans en avoir le projet, acheva de me donner le dégoût de l'affectation, en prenant la peine de m'écrire lui-même chaque jour (1). J'étois souvent obligée de relire plusieurs fois ses lettres pour en comprendre le sens : malgré cette espèce de pédanterie, il aimoit mes

(1) Historique.

réponses, quoiqu'elles n'eussent que le mérite d'être écrites avec simplicité ; ce qui me fit connoître que le naturel a tant de charmes, qu'il plaît même à ceux qui n'en ont point. M. de Méré me trouvant de la mémoire, voulut encore m'enseigner le latin (1). J'aime naturellement toutes les choses qui, bonnes en elles-mêmes, ont quelque singularité; cette espèce d'ambition est utile aux femmes, elle peut préserver de beaucoup d'écarts, puisque rien n'est moins commun dans le grand monde qu'une conduite sage et régulière. Je m'appliquai particulièrement à l'étude du latin, parce que peu de femmes savent cette langue.

Cependant, quand j'eus quitté le

(1) Elle savoit parfaitement le latin, l'italien et l'espagnol.

deuil, madame de Neuillant me mena chez M. Scaron; je fus charmée d'y retourner; j'y reçus l'accueil le plus aimable; on me trouva grandie, on loua ma figure, ce qui me surprit beaucoup; car ma tante qui faisoit entrer dans son système d'éducation tout ce qui lui donnoit le droit de me dire des choses désagréables, ne cessoit de me répéter que j'étois enlaidie, et que ma figure, quoiqu'assez régulière, étoit remplie de disgrâce. M. Scaron me montra tant d'amitié qu'il gagna toute ma confiance; je ne me plaisois que chez lui; on y trouvoit une société composée des personnes les plus aimables de la cour et de la ville : Ninon l'Enclos, qui joint à la beauté la plus parfaite le charme des talens et les grâces de l'esprit; la brillante marquise de la Sablière, la femme du monde qui a

inspiré le plus de jolis vers, puisqu'elle étoit à la fois la muse de son mari, celle de la Fare son amant, et de La Fontaine son ami (tous ses liens étoient poétiques : un madrigal de la Sablière décida son mariage, des stances de la Fare lui tournèrent la tête, une fable de La Fontaine gagna son amitié; on n'avoit pu qu'avec des vers charmans l'enchaîner, la séduire et l'attacher); madame de Coulange, dont le caractère est rempli d'indulgence et de douceur, et dont l'esprit ne produit jamais que des épigrammes; Coulange et Marigny, qui ont célébré leurs plaisirs et leurs amis par tant de jolies chansons; Montreuil et Charleval, poètes ingénieux, remplis de délicatesse et de grâces; Hénault, traducteur de Lucrèce; le savant Ménage; l'éloquent Pélisson, que l'amitié rendit sublime, et dont

le caractère et les talens honorèrent également les lettres; mademoiselle de Scudéry, qui réunit à l'imagination la plus romanesque, l'esprit le plus solide; le pastoral Des Ivetaux, qui, pour mieux chanter les pâtres et les bois, se faisoit berger lui-même durant toute la belle saison, et composoit ses églogues en conduisant ses troupeaux dans les champs; la comtesse de la Suze, légère dans sa conduite et plaintive dans ses poésies; madame de Sévigné qui, au contraire, réservée, prudente et sage dans toutes ses actions, est si vive et si naturelle dans ses lettres et dans la société; l'abbé Têtu, passionné pour les vers, célèbre par ses in-promptus, n'aimant que la société des femmes en conservant des mœurs irréprochables; désirant et recevant toutes les confidences, indulgent par

curiosité, ne donnant que de bons conseils, mais excusant tout, pourvu qu'on ne lui cachât rien; la belle duchesse de Lesdiguières; Vivonne (1), original par la vivacité de ses reparties; Matha, qui sait conter avec tant de naturel et de grâce, et dont on cite tant de bons mots; le comte de Grammont, son ami (2), si célèbre par les aventures de sa première jeunesse, son esprit et sa gaîté; Hamilton, qui montre dans la conversation tout le sérieux de sa nation, et dans ses écrits toute la légéreté française; Turenne, si grand par ses talens, ses exploits, ses vertus, si aimable par la douceur de son caractère et sa simplicité; le brave Coligny, qui acquit tant de gloire en

(1) Frère de madame de Montespan.
(2) Le chevalier de Grammont.

Hongrie ; Villarceaux, qui sut fixer long-temps Ninon : telle étoit la société de M. Scaron. On y faisoit souvent des lectures, mais toujours courtes et variées, sans apprêt et sans être annoncées : là, plus d'une fois dans la même soirée, Ninon et Villarceaux chantèrent et jouèrent du luth. M. Scaron consulta ses amis sur un chapitre du Roman comique; La Fontaine lut des fables ; la Sablière ; Charleval et Montreuil récitèrent des madrigaux ; Grammont et Matha contèrent des folies de leur jeunesse, Coulange et Marigny égayèrent le souper par leurs chansons (1).

M. Scaron qui connoissoit le carac-

(1) Ce tableau est fidèle ; Scaron voyoit, en outre, beaucoup d'artistes célèbres, Mignard, etc.

tère de madame de Neuillant, imagina bien que je n'étois pas heureuse, et bientôt en interrogeant le chevalier de Méré, il en eut la certitude. Un soir il ne se mit point à table, il me fit rester avec lui, et nous nous trouvâmes tête-à-tête. Alors il me questionna avec le plus tendre intérêt sur ma situation. J'étois vivement touchée de son amitié, je ne voulois ni mentir ni me plaindre, je ne répondis que par des pleurs (1). Il s'attendrit, et, après un moment de silence: Eh bien! mademoiselle, me dit-il, vous n'avez d'autre asyle que le couvent ou le mariage. Voulez-vous être religieuse? je paierai votre dot. Voulez-vous vous marier? je ne puis vous offrir qu'une fortune très-bornée, et un ami paralytique qui ne sera pour vous

(1) Historique.

qu'un père ; car je n'ai point d'autre manière de vous adopter. Tous vos devoirs d'épouse se borneront aux soins de garde-malade ; il faut bien compter sur la bonté de votre cœur, pour oser vous faire une semblable proposition (1). L'étonnement me rendit immobile, mais je n'éprouvai pas le moindre embarras ; en regardant celui qui me demandoit ma main, je ne pouvois en effet lui supposer qu'un sentiment paternel ; je lui répondis que j'accepterois avec joie le parti qui me donneroit les moyens de lui témoigner ma reconnoissance, afin que le bienfait fût utile à tous les deux, pourvu que madame de Neuillant y consentît (2).

Ce consentement fut promptement accordé (j'avois alors seize ans), mais

(1) Historique. (2) Historique.

quand les paroles furent données, madame de Neuillant se plaignant de moi à tous ses amis, prétendit que je me mariois malgré elle; en conséquence elle affecta avec moi la plus grande froideur; cette ruse d'avarice l'autorisa (du moins à ses yeux) à n'entrer dans aucuns des frais de noces; je n'eus point de trousseau, mais je fus très-bien mise le jour de mon mariage. Mademoiselle de Pons, mon amie (1), me prêta des habits, et voulut elle-même me coiffer et m'habiller (2). Le soir de ce même jour, M. Scaron eut la plus violente attaque de goutte; son mal allant toujours en empirant, il fut à la mort pendant cinq ou six heures (3). Je passai la nuit entière

(1) Depuis comtesse d'Heudicourt.

(2) Historique. (3) Historique.

au chevet de on lit, croyant à chaque instant que je ne quitterois les vêtemens d'une nouvelle mariée que pour prendre ceux de veuve. A neuf heures du matin, ses douleurs se calmèrent; à dix il me dicta une épître en vers remplie de folies, adressée à Charleval. Je ne me lassois point d'admirer cette étonnante gaîté, qui, loin d'être affoiblie par un état si déplorable, sembloit se ranimer par les souffrances même; mais je connus bientôt le secret de ce caractère si singulier en apparence. Je m'aperçus que M. Scaron se livroit à la plus profonde mélancolie lorsqu'il croyoit n'être pas observé. Plusieurs fois, cachée derrière un paravent, je l'entendis se plaindre et gémir de la manière la plus douloureuse, je vis qu'il se contraignoit prodigieusement devant les témoins. Je voulus lui épargner cet

effort pénible avec moi, je lui montrai la vive et tendre compassion qu'il m'inspiroit, et je le conjurai de ne point se gêner avec une amie qui partageoit toutes ses peines. Quoi! me dit-il en riant, vous me trouvez malheureux? Hélas! répondis-je, pourriez-vous ne pas l'être!..... Eh bien! reprit-il, vous vous trompez beaucoup. Ma gaîté est parfaitement naturelle; la douleur n'a de prise sur moi que lorsqu'elle est absolument intolérable, encore m'arrive-t-il souvent alors de la narguer et de faire des vers dans les plus violens accès de goutte sciatique. Soyez donc convaincue que je ne suis point à plaindre, et qu'il y a beaucoup de gens jouissant d'une parfaite santé qui sont infiniment moins heureux que moi.

Cette assurance ne me fit point

changer d'opinion, mais je feignis de croire ce qu'on vouloit me persuader.

Cet infortuné aimoit la société, il connoissoit assez le monde pour savoir que le malheur et la tristesse se repoussent toujours, que la singularité l'attire, et que l'amusement seul peut le fixer : sa gaîté si folle et si constante n'étoit qu'un rôle ; l'étonnement qu'elle causoit satisfaisoit son amour-propre, et lui sauvoit l'humiliation de ses cruelles infirmités. Tant qu'il se trouvoit dans un cercle brillant, il étoit soutenu par les applaudissemens, par l'idée de paroître à tous les yeux un être extraordinaire, et son esprit naturellement vif et burlesque lui fournissoit un fonds inépuisable de plaisanteries originales. Mais lorsqu'il n'avoit que ses domestiques pour spectateurs, il ne sentoit plus que la fatigue d'un rôle si dif-

ficile à jouer, quand les succès et les éloges ne lui donnoient pas la force nécessaire pour le soutenir. Cependant il falloit ne pas se démentir devant des domestiques dont le rapport devoit concourir à établir cette réputation de gaîté et de stoïcisme d'un genre si nouveau, à laquelle on attachoit tant d'importance et tant de gloire. Ainsi, M. Scaron, jusqu'à son mariage, fut le plus malheureux de tous les hommes dans son intérieur, c'est-à-dire, chaque jour pendant sept ou huit heures. Malgré ma grande jeunesse, je démêlai son caractère, et je connus parfaitement sa situation au bout de cinq ou six mois : alors je sentis que, par une étrange bizarrerie, je ne pourrois adoucir ses maux qu'en cachant soigneusement l'extrême compassion qu'ils m'inspiroient. Il vouloit de l'é-

tonnement et non de la pitié. Quand il étoit seul, je ne le quittois jamais; il m'aimoit, les éloges que je donnois à son courage, à sa gaîté, le flattoient autant et le touchoient davantage que ceux qu'il recevoit de ses amis; je renvoyois de sa chambre tous ses domestiques pour le servir moi-même (1), je lui dérobois les larmes que m'arrachoient souvent ses souffrances. J'avois le courage de rire toujours de ses plaisanteries, qui m'arrachoient l'âme dans de certains momens, quand je voyois la mort et la douleur peintes sur son visage!..... J'étois à la fois sa garde-malade et son secrétaire, j'écrivois sous sa dictée toutes ses lettres et ses ouvrages (car ses mains étoient paralysées ainsi que le reste de son corps), j'ai plus d'une

(1) Historique.

fois répugné à écrire les choses qu'il me dictoit ; à ma prière, il a souvent adouci des expressions cyniques, qu'une plume conduite par une main de seize ans refusoit de tracer. Cependant il falloit presque toujours obéir ; c'étoit la seule chose qui me coûtât (1). Il m'est doux de penser que par mes soins et par mes innocens artifices, j'ai prolongé de plusieurs années la vie de mon bienfaiteur. L'habitude prise si jeune et pendant si long-temps de comprimer ainsi et de dissimuler ma sensibilité, m'a préservée pour toujours de l'affectation contraire ; peut-être même ne suis-je pas assez démonstrative. Au reste, j'ai remarqué que toutes les personnes qui n'ont jamais éprouvé de passion, le sont peu ; souvent elles ont le cœur

(1) Historique.

beaucoup plus sensible que celles qui se sont livrées à un sentiment exclusif; mais il semble qu'on ne sache bien exprimer l'amitié qu'après avoir parlé le langage exagéré de l'amour. C'est pourquoi les jeunes personnes innocentes paroissent si froides, elles n'aiment qu'avec sécurité ; l'amitié la plus parfaite, la tendresse filiale ou maternelle n'inspirent point dans le cours ordinaire de la vie des discours ingénieux et touchans; on ne répète point l'assurance d'un attachement qu'on doit conserver toujours; on le prouve par ses actions. L'amour est éloquent, parce qu'il a besoin de protestations et de sermens; les autres sentimens peuvent s'en passer.

Parmi les femmes qui venoient chez M. Scaron, celles qui me témoignoient le plus d'amitié, étoient la marquise de la Sablière et mademoi-

selle de l'Enclos. Cette dernière surtout m'avoit entièrement gagné le cœur par ses manières affectueuses, ses grâces et l'agrément qu'elle répandoit dans la société. M. Scaron, qui, malgré la licence de sa conversation, avoit des principes, et qui désiroit que je conservasse les miens, me conta l'histoire de Ninon. Je fus étrangement surprisé ; je ne concevois pas qu'une personne qui me paroissoit être sensible et spirituelle, eût assez peu d'élévation d'âme et de raison pour se dégrader ainsi. Quoi! m'écriai-je, elle est condamnée à n'entendre jamais sans honte, ou du moins sans dépit, l'éloge de la vertu ou même de la décence! elle sait que jamais personne ne comptera son suffrage, et ne s'honorera de son amitié! quelle existence!..... Aussi, reprit M. Scaron, cette femme si vive

et si brillante, est-elle au fond très-malheureuse (1).

C'est la coquetterie portée au comble, et non le besoin d'aimer, mais le désir d'être adorée qui produit ce honteux déréglement; ainsi la vanité effrénée qui a corrompu les femmes sans mœurs, doit servir à leur juste châtiment, car elles ne peuvent se soustraire aux plus affreuses humiliations, et (si elles ont de l'esprit) aux réflexions les plus désespérantes. L'ignominie les environne, le mépris les poursuit; elles en voient le témoignage dans les soupçons et la jalousie de leurs amans, dans l'a-

(1) On sait que, touchant à la vieillesse, elle écrivoit à Saint-Evremond, que, si on lui offroit de recommencer sa carrière, sous la condition de mener le même genre de vie, *elle aimeroit mieux être pendue*.

mour même qu'elles inspirent, et jusque dans les louanges qu'on leur donne. Comment des femmes enivrées d'orgueil, avides d'encens, de louanges, de succès et de célébrité, supporteroient-elles avec indifférence un tel abaissement? de quel œil peuvent-elles envisager l'avenir? que deviennent-elles en voyant la beauté modeste et pure recevoir à la fois les hommages d'un amour sans espérance, et tous les tributs du respect et de l'estime?

Ninon l'Enclos, comme toutes les femmes qui ont renoncé depuis leur première jeunesse à toutes les vertus de leur sexe, n'a pas une seule qualité naturelle; tout ce qu'on a loué dans son caractère, n'est en elle que le résultat d'un calcul ou d'un système formés par sa vanité. Le cœur se dessèche toujours en se corrom-

pant; Ninon est aussi incapable de s'attacher véritablement à un ami que de se fixer pour un amant; elle a toute la fausseté qu'entraîne nécessairement le manége de la coquetterie, et dont on ne peut se passer dans des intrigues multipliées; mais elle a de l'esprit, et pour se distinguer dans la classe abjecte où ses penchans l'ont placée, elle s'est fait des principes dont elle s'écarte rarement. Par exemple, elle ne se brouille jamais avec ses amans; comme elle les choisit aimables et brillans, elle veut les conserver dans sa société, sous le titre d'amis; tant que son amant est passionnément amoureux, elle le garde, alors même qu'elle ne l'aime plus, parce que la rupture ne pourroit être que violente; elle le trompe, mais elle ne rompt point; ce n'est que lorsqu'il se refroidit qu'elle

propose de se borner à l'amitié (1). Elle est riche, et l'on assure qu'elle l'est de son patrimoine. Puisqu'elle est née avec de la fortune, on ne peut lui faire un mérite de ne s'être pas dégradée par la plus ignominieuse de toutes les bassesses; un de ses admirateurs a dit d'elle (2) : *qu'elle a toutes les vertus d'un honnête homme*. Comme elle n'a ni le courage ni la délicatesse de point d'honneur d'un honnête homme, on n'a prétendu louer que sa probité, mais cette qualité est commune aux deux sexes, *une honnête femme* n'est nullement dispensée de l'avoir, ainsi cet éloge qu'on a tant répété ne signifie rien.

D'après la confidence de M. Sca-

(1) Historique.

(2) Saint-Evremond.

ron, je revis Ninon avec beaucoup moins de plaisir, mais je l'examinai avec plus de curiosité. Je lui trouvai toujours en général beaucoup de décence ; cependant je remarquai, dans ses manières avec les hommes, un singulier mélange de coquetterie et de pruderie; elle vouloit attirer, elle craignoit d'être traitée légèrement en public; elle ne m'a jamais paru parfaitement aimable, parce qu'en présence des femmes, elle est toujours un peu gênée : toujours occupée à réprimer les hommes, elle voudroit qu'ils eussent avec elle, dans un cercle, le ton et les manières qu'ils ont avec les autres femmes, et c'est ce qu'elle n'obtiendra jamais. Je fus très-frappée de cette différence. En effet, il y a de la part des hommes je ne sais quoi de choquant à mes yeux dans la manière de l'aborder, de la

regarder, de lui parler, de lui sourire, de la louer, de se pencher vers elle pour lui dire un mot à l'oreille. On voit, dans toutes ces choses, une certaine ironie, ou une familiarité qu'on n'a point avec les autres femmes : quand elle s'en aperçoit, elle prend des airs de sévérité d'une telle affectation, qu'ils en sont quelquefois comiques. Souvent elle reçoit mal une plaisanterie très-innocente; un instant après, il lui en échappe une beaucoup plus vive. Elle ne dit jamais rien de contraire à la morale; mais, comme toutes les femmes galantes, elle aime à disserter sur les passions; elle ne parle jamais de l'amour, que pour en peindre les tourmens, et c'est afin d'avoir le droit d'en exagérer la puissance. Elle m'a souvent exhortée à ne pas m'engager dans les peines d'une passion, en ajoutant

toujours, en soupirant, qu'après avoir aimé, *tout autre bonheur paroît insipide*, seule manière à peu près honnête de donner une grande idée des charmes de l'amour. Mais je connoissois Ninon, et ces petites phrases, qu'elle ne me disoit qu'en particulier, ne me faisoient aucune impression dangereuse ; cependant j'avoue que je n'étois pas tout à fait insensible aux louanges qu'elle me prodiguoit, et au désir qu'elle montroit de me faire valoir. Je croyois voir qu'elle agissoit en ceci de bonne foi, je ne me trompois pas, mais j'étois bien éloignée de pénétrer son motif. Villarceaux, son amant, étoit presque toujours placé à côté d'elle ; et souvent j'entendois Ninon lui parler de moi avec les expressions les plus flatteuses pour moi. D'un autre côté, elle ne laissoit pas échapper une occa-

sion de me faire l'éloge de Villarceaux : elle me vantoit sans cesse son caractère, son âme, son esprit, elle m'en citoit des traits charmans. Ces discours ne m'étonnoient pas; je savois qu'elle l'aimoit, et depuis plus de cinq ans. C'étoit une étonnante constance pour Ninon; elle s'en étoit glorifiée long-temps; elle avoit pensé qu'un goût si prolongé expioit toutes les erreurs de sa légéreté. Mais enfin, après avoir recueilli tout l'honneur d'une grande passion, elle fut tout à coup touchée des soins du brave Coligny. Par malheur, Villarceaux étoit toujours amoureux d'elle; Ninon, fidèle à ses principes, ne vouloit point se brouiller avec lui; elle imagina que je pourrois la débarrasser de l'amant qu'elle vouloit quitter; mais Coligny, jaloux de Villarceaux, contrarioit souvent ses projets; loin

de louer Villarceaux, il n'étoit jamais de son avis; il disputoit sans aigreur, et presque toujours avec avantage, parce qu'il avoit beaucoup plus de naturel que Villarceaux, et qu'il étoit plus aimé dans la société, ce qui donne une confiance toujours favorable à l'esprit. J'aimois la franchise et le caractère de Coligny; Ninon s'aperçut que je triomphois quand il avoit raison; elle crut devoir s'expliquer avec Coligny. Comme elle ne le recevoit point chez elle, et qu'elle n'avoit point encore cédé à son amour, elle prit le parti de lui écrire. Deux jours après, Coligny, un soir, me dit tout bas, qu'il avoit quelque chose d'important à me communiquer. Je ne pouvois, à mon âge, recevoir en secret un homme aimable et jeune encore; je lui proposai d'admettre en tiers l'abbé Têtu; il y con-

sentit, et je lui donnai rendez-vous pour le lendemain matin. L'abbé Têtu fut charmé de se trouver à une conférence où l'on devoit lui confier un secret. Coligny lui fit promettre, ainsi qu'à moi, une parfaite discrétion; ensuite, m'adressant la parole : Je veux, me dit-il, vous dévoiler un petit complot, non dans l'intention de vous préserver d'un danger dont vos principes vous garantiroient, mais pour vous faire connoître une personne dont vous devez vous défier. Mademoiselle de l'Enclos veut vous donner un amant. — A moi? Et qui donc, demanda l'abbé? — Villarceaux, répondit Coligny. — Quoi! le sien? — Tenez, lisez la lettre qu'elle m'écrit. A ces mots, l'abbé prit le papier que lui présentoit Coligny, et il lut tout haut la lettre suivante :

« Vous ne me demandez, dites-
» vous, *qu'un peu d'espérance*, et
» moi, j'ignore l'art trompeur de
» m'engager à demi. Fidèle en amitié,
» franche en amour, je refuse sans
» ambiguité, ou je me donne sans
» réserve. *Tout ou rien*..... Ne per-
» mettre que l'espérance, c'est cacher
» son secret à moitié, et je hais tout
» ce qui ressemble à l'artifice. Non,
» Coligny, je ne veux point vous
» donner d'*espérance*..... Vous
» plaindrez-vous de cette cruauté?....
» Mais ce pauvre Villarceaux, tou-
» jours amoureux, toujours pas-
» sionné, je ne puis me résoudre à
» le désespérer! C'est bien innocem-
» ment que je l'ai fixé, je n'y préten-
» dois pas. Le mal est fait, je n'y
» vois qu'un remède, c'est de lui
» inspirer du goût pour une autre.
» Ne voyez-vous pas que j'y travaille?

» La belle Indienne (1) lui paroît
» aimable; il est touché de sa jeu-
» nesse, de ses grands yeux noirs,
» de sa fraîcheur; et puis cette raison
» prématurée, ce maintien sévère,
» cette froideur apparente, donne-
» roient du prix à une telle conquête.
» Villarceaux a de l'amour-propre;
» s'il pouvoit plaire, il auroit au
» moins une fantaisie: alors je repren-
» drois ma liberté, pour la perdre
» encore; mais sans qu'il fût possible
» de s'en plaindre..... Vous avez la
» mal-adresse de déranger tout mon
» plan. Secondez-moi, au lieu de cri-
» tiquer sans cesse Villarceaux, rap-
» prochez-vous de lui, faites-le
» valoir, louez son esprit et sa grâce:
» quand vous montrez de l'aigreur

(1) On appeloit ainsi madame Scaron dans sa jeunesse.

» contre lui, vous êtes si injuste!
» Pouvez-vous en être jaloux!....
» Du moins, ne lui nuisez pas auprès
» *de la jeune Indienne*. Agissons
» de concert, et bientôt Villarceaux
» ne sera plus que mon ami; devinez
» pourquoi je le désire (1) ».

La lecture de cette lettre me causa autant de colère que d'indignation. Quoi! s'écria l'abbé, elle joint à ses mœurs le désir de corrompre celles des autres! voilà cette femme dont on vante le caractère!... voilà l'honnêteté d'une courtisane!.... Je lui ai répondu, dit Coligny, que je savois aimer; mais que je n'entendois rien à l'intrigue, et que je ne pouvois ni

(1) En effet, Ninon, dégoûtée de Villarceaux, fit de vains efforts, de concert avec lui, pour séduire en sa faveur madame Scaron.

dissimuler mes sentimens, ni changer de conduite. Maintenant, madame, poursuivit-il, vous êtes avertie, j'ai rempli mon devoir; mais je vous supplie de me garder le secret : car, je vous avoue que je voudrois ne pas me brouiller avec mademoiselle de l'Enclos. Comme je ne l'ai jamais estimée, ceci change peu de chose à l'espèce de sentiment que j'ai pour elle; je puis encore conserver le désir de lui plaire un moment. J'assurai Coligny que je tiendrois ma parole, et que, par conséquent, je serois extérieurement avec elle comme à mon ordinaire. Cette dissimulation me coûta beaucoup; heureusement que, depuis que je connoissois ses mœurs, j'avois toujours doucement repoussé ses caresses, et reçu avec froideur ses éloges, et ses protestations d'amitié.

Je m'aperçus bientôt que Villarceaux, beaucoup moins occupé de Ninon, l'étoit infiniment de moi. Un jour, à dîner, placé près de moi, il me fit assez clairement une déclaration d'amour; je feignis de ne la pas comprendre. Sous prétexte de m'apporter des vers que j'avois désirés, il me demanda de le recevoir le surlendemain. Il savoit que M. Scaron ce jour-là seroit enfermé avec des gens d'affaires toute l'après-midi. Je me levai de table sans lui répondre. Interrogée par l'abbé Têtu qui m'avoit vu rougir plusieurs fois, je lui contai tout ce que Villarceaux venoit de me dire. Il faut lui jouer un tour charmant, me dit l'abbé. Ninon l'a brouillé avec sa femme dont il est adoré..... Donnez-lui ce rendez-vous, et qu'il trouve madame de Villarceaux dans votre cabinet. — Mais je ne la connois

point. — Moi je suis son ami, je me charge de tout. J'approuvai cette idée. Notre plan fut bientôt arrêté. Le soir je n'évitai point Villarceaux, il s'assit à côté de moi, nous étions un peu à l'écart, M. Scaron alloit faire une lecture. Mademoiselle de l'Enclos se plaça officieusement de manière à me cacher presqu'entièrement; ainsi il nous fut possible de nous entretenir tout bas sans être remarqués. Villarceaux me renouvelant la demande qu'il m'avoit déjà faite : Mais pourquoi, lui dis-je, voulez-vous me parler en particulier ? Cette question qui lui parut d'une innocence un peu niaise, le fit sourire. C'est, me répondit-il, pour vous exprimer sans contrainte des sentimens qui sont aussi purs que l'objet qui les fait naître. Vous connoissez mes principes, repris-je, soyez sûr que je ne m'en écarterai jamais....

Je les respecte, interrompit-il vivement, et je me soumettrai à toutes les lois que vous daignerez m'imposer. — Vous rappellerez-vous bien que je ne puis et ne veux être que votre amie? — Comptez sur un respect et sur une soumission sans bornes. — Terminons cet entretien qui pourroit donner quelques soupçons, si nous le prolongions. Restez à souper ici; je vous reparlerai avant de nous séparer. En disant ces mots, je me levai, et je me rapprochai de M. Scaron. Au bout d'une demi-heure, j'allai dans ma chambre, j'y restai jusqu'à neuf heures, et quoique M. Scaron m'eût envoyé chercher plusieurs fois, je ne revins qu'au moment où l'on alloit souper; je me plaignis d'un grand mal de tête. En rentrant dans le salon, j'aperçus Villarceaux et Ninon qui causoient tout bas dans l'embrasure

d'une fenêtre, ils avoient tous les deux l'air triomphant; je pensai bien que j'étois le sujet de cette conversation, et que Ninon faisoit d'excellentes plaisanteries sur mon imprudence et sur ma simplicité. Aussitôt qu'elle me vit, elle composa son maintien, et vint à moi me demander des nouvelles de ma migraine; je la reçus avec une extrême sécheresse qui ne la fâcha point, car elle la prit pour de la jalousie, et afin de ne point me gêner, elle prétendit qu'elle étoit obligée de retourner chez elle sur-le-champ. Elle nous quitta: Villarceaux resta. Je me plaçai à table entre la marquise de la Sablière et mademoiselle de Scudéry: il ne put me parler; mais en sortant de table, il me donna la main pour me reconduire dans le salon. Comme je m'arrêtai pour faire passer tout le monde devant moi,

nous nous trouvâmes un instant débarrassés des observateurs; alors tirant de ma poche un petit papier, et le lui présentant : Si vous voulez, lui dis-je, écrire, signer cet engagement et me l'envoyer demain matin, je vous accorderai après-demain au soir le rendez-vous que vous désirez. A ces mots, Villarceaux saisit précipitamment l'écrit que je lui présentois; je ne lui donnai pas le temps de me répondre, je me hâtai de le quitter en appelant mademoiselle de Scudéry, qui se retourna et vint à moi.

Le jour suivant, à mon réveil, je reçus de Villarceaux l'écrit copié de sa main que je lui avois remis la veille, et il l'avoit signé de son sang. Voici ce que contenoit le billet que j'avois composé de concert avec l'abbé Têtu et Coligny, que nous avions mis dans notre confidence.

« Je vous promets de rompre sans » retour l'indigne liaison dont je re- » connois enfin la honte et le danger. » Désabusé de mes erreurs, je veux » avec sincérité revenir pour jamais » à la vertu ; et je fais le serment de » vous consacrer ma vie ».

VILLARCEAUX.

Comme je finissois de m'habiller, l'abbé Têtu entra dans ma chambre; je lui montrai notre écrit si fidèlement copié par Villarceaux : Excellent! excellent! s'écria-t-il en riant aux éclats; et il a signé de son sang! c'est plus que nous ne demandions!..... Mais, poursuivit l'abbé, j'ai de mon côté une jolie lecture à vous faire; je sors de chez Coligny, qui venoit de recevoir une lettre que mademoiselle de l'Enclos lui écrivit hier au soir en sortant de chez vous. Il m'a confié ce

*

précieux écrit, écoutez. Alors l'abbé déployant la lettre de Ninon, lut ce qui suit :

« Je ne vous dirai point : *Rends-toi, brave Coligny, nous avons vaincu, et tu n'y étois pas* (1). » J'espère que vous ne vous affligerez pas d'une victoire qui me » rend toute ma liberté. *La jeune Indienne* a fait la plus jolie petite » capitulation du monde. Avec la » vertu la plus sévère, avec une in- » nocence parfaite, elle accorde, le » même jour de la déclaration d'a- » mour, le rendez-vous qu'on lui de- » mande. Je ne me suis jamais con- » duite plus franchement ; mais il » est vrai qu'en semblable occasion, » je parle peu de ma vertu, et *le*

(1) Allusion à la fameuse lettre de Henri IV à Crillon.

» *belle Indienne* a vanté la sienne
» avec autant de gravité que les
» héroïnes des romans de mademoi-
» selle de Scudéry. Villarceaux a
» promis très-sérieusement de res-
» pecter des principes si purs. Il est
» bien persuadé qu'elle ne pense pas
» un mot de toutes ces belles choses.
» Elle a trop d'esprit pour être aussi
» simple, et pour croire que la sa-
» gesse incorruptible puisse per-
» mettre d'accorder des rendez-vous,
» et avec cette naïve facilité. Villar-
» ceaux dit qu'il n'a jamais vu de
» prudes de trente ans aussi con-
» sommée et aussi froidement fausse.
» Qu'est-ce donc qu'une honnête
» femme? c'est un être qui joint à
» toute la fragilité humaine, beau-
» coup d'orgueil et d'artifice; c'est
» une femme qui ne veut rendre
» heureux son amant qu'en lui per-

» suadant qu'elle n'a jamais prévu sa » défaite ; elle trompe déjà avant de » céder, et même en se donnant. Du » moins les femmes foibles ne trom- » pent que lorsqu'elles n'aiment plus.

» Villarceaux se rendra après-de- » main, à sept heures du soir, dans » la rue Saint-Louis (1); il sera » mystérieusement introduit chez *la* » *vertueuse Indienne ;* je vous re- » cevrai ce même jour, à la même » heure..... Ne dois-je pas éprouver » le désir de me venger d'un infi- » dèle?..... Venez, vous me trou- » verez bien vindicative..... ».

L'abbé fut très-long-temps à lire cette lettre; il s'interrompoit à chaque ligne, en faisant des rires immodérés. Après nous être bien égayés aux dépens de Ninon et de Villarceaux, je

(1) Chez madame Scaron.

sortis avec l'abbé; il m'emmena, dans sa voiture, chez madame de Villarceaux, qui, prévenue par lui, nous attendoit avec impatience. Je trouvai une jolie femme de vingt-six ans, qui tenoit sur ses genoux la plus charmante petite fille de cinq ans que j'aye jamais vue. Madame de Villarceaux étoit assise vis-à-vis un grand portrait à l'huile, de son infidèle époux. Elle me reçut avec toute l'effusion d'une tendre reconnoissance. Nous nous gardâmes bien de lui confier l'exacte vérité; je lui répétai ce que l'abbé lui avoit déjà dit : que son mari brûloit de se rapprocher d'elle; qu'il vouloit que la première entrevue se fît chez moi. Il est juste, dit l'abbé, que madame Scaron soit témoin de votre réconciliation, car c'est elle seule qui a décidé M. le marquis de Villarceaux à réparer ses torts. Madame de Villar-

ceaux me remercia avec une sensibilité qui fit couler mes larmes; elle répétoit avec transport : Quoi ! je le reverrai demain, après un abandon total de trois mortelles années !..... Et lui envoyez-vous quelquefois son enfant ? demandai-je. Il y a plus de deux ans qu'il ne l'a vue, répondit madame de Villarceaux, parce que j'ai passé tout ce temps dans une terre de ma mère. Je revins ici vers la fin de l'automne; mais ma mère voulut garder ma fille, et elle ne me l'a ramenée que depuis peu de jours.

Je pris congé de madame de Villarceaux, après être convenue avec elle que je l'attendrois, le lendemain, à six heures du soir.

Tout s'exécuta comme nous l'avions projeté. Madame de Villarceaux arriva chez moi un peu avant l'heure indiquée. Je la fis entrer dans mon

cabinet, et là, je lui donnai l'écrit que Villarceaux avoit signé avec son sang, en lui disant que son mari me l'avoit envoyé pour le lui remettre de sa part. Madame de Villarceaux fondit en larmes, en lisant ce billet qu'elle croyoit lui être adressé. Elle me remercioit, m'embrassoit, et me disoit tout ce que la joie et la reconnoissance peuvent inspirer de plus touchant. Attendez-vous, lui dis-je, à trouver à M. de Villarceaux, dans le premier moment, l'air du monde le plus embarrassé; cette démarche satisfait son cœur, mais elle coûte à son amour-propre. D'ailleurs, votre présence et votre tendresse même seront pour lui de si cruels reproches..... Feignez de ne pas remarquer sa confusion; montrez-lui sur-le-champ la lettre que je viens de vous remettre; dites-lui que cet écrit expie tout, et qu'il vous

rend tout votre bonheur. Enfin, avant de vous livrer à toute votre sensibilité quand il paroîtra, laissez-lui le temps de se remettre de son trouble..... Comme je disois ces mots, j'entendis du bruit dans la chambre voisine : C'est lui, dis-je..... A ces mots, madame de Villarceaux se pencha sur mon épaule, elle étoit prête à s'évanouir. La porte s'ouvre, Villarceaux s'avance, fait quelques pas, et reste pétrifié en apercevant sa femme que je serrois dans mes bras..... La voilà, lui dis-je, cet ange de douceur et de bonté ; je me suis acquittée de toutes vos commissions pour elle; je lui ai dit que vous vouliez me procurer le bonheur de voir le spectacle touchant de votre réconciliation; je lui ai remis le billet que vous lui avez écrit signé de votre sang..... O mon ami! s'écria madame de Villarceaux

baignée de larmes, et en lui montrant ce billet ouvert qu'elle tenoit et qu'elle pressoit contre son cœur, cet écrit si cher m'a rendu la vie!.... En disant ces paroles, elle se leva, et, avec un mouvement passionné, elle fut se jeter dans les bras de son mari; il étoit pâle et tremblant..... Je sortis précipitamment du cabinet, les laissant tous deux tête-à-tête. Il auroit fallu être le plus inhumain de tous les hommes, pour désabuser madame de Villarceaux. L'amour-propre même s'opposoit à cette barbarie; il n'étoit possible de me désavouer, qu'en se couvrant d'un blâme ineffaçable et du plus grand ridicule..... Au bout de dix minutes, je rentrai dans le cabinet; je tenois dans mes bras la charmante enfant de Villarceaux: Tenez, lui dis-je en la posant sur ses genoux, connoissez tout votre bonheur!.....

Villarceaux, vivement ému, regarda cette enfant d'une beauté et d'une gentillesse ravissante, et qu'il n'avoit pas vue depuis près de trois ans. La petite, les yeux fixés sur lui, dit avec un charme inexprimable : *Monsieur, vous êtes mon papa?* A cette douce question, Villarceaux ne put retenir ses larmes. Oui, oui, dit-il, je suis ton père, et je ne te quitterai plus. Maman sera bien aise, reprit l'enfant. Et moi aussi, ajouta-t-elle avec une petite mine attendrie. Villarceaux l'embrassa avec transport. Pendant ce dialogue, je tenois la main de madame de Villarceaux, et nous pleurions toutes les deux à l'envi l'une de l'autre..... Villarceaux nous regarda; et, après un moment de silence, m'adressant la parole : Vous me dispenserez, madame, me dit-il, de vous exprimer tout ce qui se passe dans

mon âme. J'y vois, lui répondis-je, des sentimens qui vous honorent et qui me touchent infiniment..... Ah! mon ami! s'écria madame de Villarceaux, que ne lui devons-nous pas! remerciez-la donc.... Non, dit Villarceaux, chargez-vous seule de la reconnoissance, elle y sera plus sensible. Je ne vous en dispense point, repris-je, et même je vous en demande une preuve..... c'est de venir, demain, dîner tous les deux chez moi. Villarceaux ne répliqua rien, mais sa femme accepta avec joie. Alors, tous les deux se levèrent et me quittèrent. J'eus le plaisir extrême de voir Villarceaux sortir de mon cabinet, donnant le bras à sa femme, et tenant sa charmante enfant par la main. L'abbé Têtu vint me féliciter du succès de notre intrigue. Deux heures après, je reçus, de Villar-

ceaux, un billet conçu en ces termes:

« Vous m'avez trompé, joué, vous » m'avez converti de force. Je suis » piqué, je suis touché!..... Quand » je me rappelle avec quel charme » et quelle douceur vous pleuriez, » je sens que je ne puis vous haïr. » Que les femmes sont étonnantes » dans tous les genres!....Même en » faisant de bonnes actions, elles ont » de la ruse et de la malice! Enfin, » madame, vous avez fait de moi un » honnête homme; j'aimerai dou- » blement la vertu, puisque c'est » vous qui m'y ramenez. Ma femme » et ma fille vous adorent, je le con- » çois..... Et elles m'en seront plus » chères, nous irons demain vous » faire jouir de votre ouvrage. Il me » sera toujours difficile de vous » revoir sans rancune, mais quel » ressentiment ne seroit pas adouci

» par le plaisir de vous admirer » !

Ce billet me causa une véritable joie, et me donna pour Villarceaux une amitié que j'ai toujours conservée.

Il fallut bien prévenir M. Scaron; nous ne lui parlâmes point du petit complot formé par Ninon et des prétentions de Villarceaux; je me contentai de lui dire que j'avois raccommodé ce dernier avec sa femme. M. Scaron avoit d'excellens sentimens, mais il aimoit Ninon; il fut tenté de trouver que j'avois eu un procédé peu honnête avec elle; d'ailleurs il craignoit qu'elle ne vînt plus chez lui; je le rassurai, en lui apprenant que Villarceaux étoit remplacé par Coligny.

Ninon fut aussi surprise que piquée d'un dénouement qu'elle avoit si peu prévu. Elle ne se fâcha point, et elle eut toujours avec moi la même grâce obligeante et la même conduite.

Les femmes d'une mauvaise réputation ne se laissent jamais dominer par l'humeur avec celles dont l'amitié les honore; elles sont accoutumées à dissimuler le dépit et à supporter les dégoûts; la souplesse naît toujours de l'avilissement. Il faut qu'une femme déshonorée sache souffrir, sans étonnement et sans plaintes, les procédés les plus choquans et les plus étranges humiliations. Nous ne pouvons jamais nous affranchir de la nécessité d'avoir un suprême empire sur nous-mêmes: si nous ne sommes pas fortes contre le vice, nous sommes obligées de l'être contre la honte.

Une femme bien différente de mademoiselle de l'Enclos me fit faire aussi dans ce temps d'utiles réflexions; c'étoit la marquise de la Sablière : elle avoit tant de pudeur, tant de décence dans sa conduite et dans ses discours,

que presque tous ses amis pensoient que sa liaison avec la Fare n'étoit formée que par un amour platonique; un tel attachement, si coupable encore dans cette bienveillante supposition même, ne paroissoit être aux yeux du plus grand nombre qu'une intrigue ordinaire. Ainsi madame de la Sablière n'étoit sans doute pas placée dans la classe des femmes irréprochables, mais elle ne pouvoit l'être dans celle des femmes déshonorées; rien n'étoit prouvé contre elle, nul confident ne fut dans ce secret; la Fare étoit l'ami du marquis de la Sablière, qui vécut toujours bien avec sa femme. Cette dernière n'avoua jamais cette passion à ses amis les plus intimes, en même temps elle ne se vanta point d'être exempte d'une foiblesse; elle sut toujours respecter toutes les bienséances, sans qu'il fût

possible de l'accuser de fausseté. J'aimois en elle son aimable caractère, ses grâces, sa douceur et son esprit. Elle étoit inégale, mais toujours obligeante et bonne, tantôt rêveuse et mélancolique, tantôt vive et brillante. On sentoit qu'une cause secrète altéroit sa gaîté naturelle, ou contraignoit sa franchise. La Fare étoit cité dans le monde comme le modèle de la constance. Cette passion duroit depuis quinze ans, c'est-à-dire que la Fare depuis tout ce temps soupoit trois ou quatre fois la semaine avec madame de la Sablière, alloit régulièrement chez elle tous les jours à l'heure où elle recevoit du monde : mais d'ailleurs il n'en étoit ni moins galant avec les autres femmes, ni moins empressé à profiter de la faveur passagère de coquettes à la mode. Toute sa fidélité se bornoit à ne point former un autre

engagement un peu durable, tandis que madame de la Sablière éloignée de toute coquetterie, dédaignoit sans efforts tous les hommages; je voyois d'un côté la tendresse vive et soutenue, la sensibilité la plus touchante je ne voyois de l'autre que des égards et de l'assiduité. Et l'on m'assuroit que la Fare étoit le plus parfait ainsi que le plus fidèle des amans. Alors je plaignis doublement les femmes qui s'égarent!....

J'étois mariée depuis plus de trois ans; j'avois pour M. Scaron tout l'attachement qu'on peut avoir pour un bon père, et ce sentiment étoit pour moi une source inépuisable de peines. Au chagrin de le voir accablé de maux, se joignoit celui d'être chaque jour assaillie par une multitude de créanciers. J'aime mille fois mieux la misère absolue et la nécessité d'un

travail manuel, qu'une sorte d'aisance avec le tourment de s'entendre redemander sans cesse avec justice l'argent qu'on a dépensé. Les affaires de M. Scaron étoient dans le plus affreux désordre; j'avois établi dans sa maison une parfaite économie, mais le revenu ne pouvoit suffire à la dépense, et l'embarras que nous éprouvions m'affligeoit doublement par la peine qu'il lui causoit. Il affectoit de plaisanter dans ces momens de détresse; il faisoit des vers sur ses créanciers; cependant ses maux physiques redoubloient! Souvent il étoit obligé de recourir à ses amis; une chanson burlesque exprimoit alors ses besoins, mais la gaîté de la requête ne sauvoit pas à mes yeux l'humiliation de la demande (1).

(1) Historique.

Ce fut à peu près vers ce temps que la reine de Suède vint en France. Tout ce que j'entendois dire de la fameuse Christine m'inspiroit beaucoup de curiosité, et me donnoit un grand éloignement pour elle. Par une bizarrerie singulière, cette princesse mit toute sa gloire à paroître dédaigner tous les dons de la nature et de la fortune, quoiqu'elle fût au fond aussi vaine qu'ambitieuse. Elle descendit volontairement du trône, et elle intrigua secrètement le reste de sa vie pour y remonter; elle fut galante, et elle affecta de mépriser l'amour; elle afficha le dégoût de la grandeur et de l'étiquette, et elle prétendit à tous les hommages. Elle se para d'idées philosophiques sur l'égalité, et dans sa vie privée, elle fut impérieuse jusqu'au ridicule, et despote jusqu'à la cruauté. Elle ne

voulut être ni reine ni femme, et elle regretta toujours la puissance suprême; elle ne renonça qu'aux grâces du sexe qu'elle abjura, et elle en eut toute la légéreté, toutes les foiblesses. Les adulations des savans et la manie du bel-esprit produisirent tous ces travers monstrueux. Les seules flatteries des courtisans eussent été pour elle beaucoup moins dangereuses.

Elle ne reçut point de présentations de femmes; elle daigna faire une exception en ma faveur (1). Je vis une amazone jeune encore, dont le costume et les manières gâtoient la figure; elle me parla avec bonté, je la trouvai jolie et spirituelle; les princes qui nous traitent avec distinction ne nous paroissent jamais ridicules, une réception aimable peut

(1) Historique.

même faire oublier leurs défauts les plus révoltans ; mais j'appris deux jours après que la reine avoit reçu Ninon (1), et je perdis toute la partialité que m'avoit donnée l'amour-propre.

Peu de temps après, un événement inattendu nous ôta presque toutes nos ressources, on supprima quelques offices de police, ce qui fit perdre à M. Scaron une partie de son modique revenu (1). Je fus obligée de lui annoncer cette triste nouvelle; j'étois sûre qu'en flattant son caractère, je lui en adoucirois l'amertume; j'entrai le matin chez lui, en disant: Je parie que vous allez faire une chanson..... Comment? reprit-il. — Oui, je connois votre inépuisable gaîté; ce qui désoleroit un autre, ne

(1) Historique.

sera pour vous qu'un sujet de plaisanterie. Après ce préambule, je l'instruisis de notre malheur; puis, il me dit en riant : Allons, prenez votre écritoire. J'obéis, et il me dicta, sur cet événement, une épître burlesque, adressée à Charleval. J'en trouvois les plaisanteries bien forcées; mais, de temps en temps, je m'écriois : Que vous êtes heureux!..... Et ces exclamations l'animèrent tellement, qu'il finit par se livrer à une véritable gaîté; utile dissimulation, qui donne presque toujours le courage que l'on a feint d'avoir! Si, du moins, dans nos peines, nous retranchions toujours les murmures et les plaintes, nous ne serions jamais lâches, et nous souffririons beaucoup moins. La douleur, ainsi que l'amour, s'irrite et s'augmente par les confidences. Je connus, alors, un nouveau genre de

peine, celui de passer ma vie à faire la chose du monde qui répugnoit le plus à mon caractère, c'est-à-dire des sollicitations continuelles aux gens en place, et à nos amis, tantôt pour obtenir une pension, ou, du moins, une gratification, tantôt pour demander un emploi; car, M. Scaron, qui demandoit tout dans l'espoir d'obtenir enfin quelque chose, sollicita vivement la place d'historiographe de France (1). Le genre de son talent étoit un motif d'exclusion très-raisonnable; mais, quel homme de lettres sait se rendre justice? quel est celui qui ne pense pas qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'exercer avec succès dans un nouveau genre?

Parmi tant de personnes qui m'offroient ou qui me promettoient des

(1) Historique.

services, l'honnête Pélisson fut le seul qui m'en rendit (1); il demanda à Fouquet, pour M. Scaron, et il obtint une pension de seize cents francs. Depuis cette époque, les maux de M. Scaron empirant toujours, il me fut impossible de m'abuser sur son état. Pour lui, il souffroit depuis si long-temps, que les approches de la mort ne lui parurent qu'un redoublement de son mal. Il n'eut l'air de se croire en danger, que pour donner du prix à son courage. Il fit un testament burlesque qui ne prouvoit que la sécurité qu'il conservoit encore. Mais bientôt des symptômes menaçans, qui n'avoient plus rien d'équivoque, lui firent enfin envisager le terme de sa vie. Alors il eut les sentimens et le langage d'un chrétien;

(1) Historique.

il s'attendrit sur la situation dans laquelle il alloit me laisser ; il me remercia des soins que je lui avois rendus (1) ; et un moment avant d'expirer, il me tendit la main. Je vous laisse sans bien, me dit-il ; la vertu n'en donne pas ; cependant je suis sûr que vous serez toujours vertueuse (2). Je le pleurai sincèrement ; je perdois un ami généreux, et mon seul appui sur la terre !... La marquise de Montchevreuil m'emmena chez elle à la campagne (3). M. Scaron ne laissa que des dettes ; j'avois alors vingt-cinq ans ; je me trouvai dans une effrayante indigence. Le chevalier de Méré m'offrit sa main, et cependant je la refusai (4). J'avois

(1) Historique.
(2) Ses propres paroles.
(3) Historique. (4) Historique.

toujours vécu dans une telle dépendance, que la liberté me consoloit de tout, et je sens que je la préférerai toute ma vie à la fortune. En revenant de la campagne, je me mis au couvent. Mes amis me promirent de solliciter une pension pour moi. On est bien crédule quand on est malheureux, parce qu'on a besoin d'espérance. Je comptois entièrement sur le zèle et l'activité de ceux qui m'avoient prévenue par des offres de services faites de la manière la plus vive et la plus touchante : on m'avoit parlé avec sincérité. Les gens du grand monde ont presque tous des premiers mouvemens généreux : la pitié s'engage souvent avec imprudence ; la vanité promet si facilement de la protection ! Mais toutes ces impressions sont promptement effacées par les plaisirs, les affaires, ou

d'autres intérêts. Combien de fois, après tant de protestations affectueuses, j'ai cru devoir compter sur un plein succès ! Combien de fois je me suis dit : On écrira ce soir au ministre ; on parlera demain à la reine-mère !.... On n'avoit point écrit ; on n'avoit point parlé ! on ne me revoyoit qu'avec embarras..... On ne me parloit plus que de difficultés insurmontables..... On finissoit par me demander un nouveau mémoire ; on avoit perdu le premier. « Qu'on » doit peu compter sur les hommes !.... » Ah ! si j'étois dans la faveur, que » je traiterois différemment les mal- » heureux !... (1) ». Enfin, au bout de deux ans, quand je n'y comptois plus, cette pension me fut accordée

(1) Extrait de ses Lettres à madame de Chantelou.

tout à coup. Un homme qui ne m'avoit rien promis (1), m'obtint cette grâce, en disant à la reine-mère, dans une conversation générale, un mot en ma faveur. Je restai dans mon couvent, mais j'en sortois souvent pour aller souper à l'hôtel d'Albret et chez madame de Richelieu. Là, je retrouvois une grande partie de la société de M. Scaron, et je voyois de plus le maréchal de Bellefonds, l'homme le plus vertueux de la cour; le brillant comte de Guiche; Beuvron, qui, causant et chantant avec un égal agrément, mettoit en musique les chansons de Coulange; madame de Chalais (2), qui seroit la plus aimable de toutes les femmes, si elle n'avoit

(1) Le baron de la Garde.

(2) Depuis princesse des Ursins. *Voyez* ses Lettres.

pas pour les affaires le goût et les vues d'un homme d'état; mais ce génie, déplacé dans notre sexe, ne fait d'une femme qu'une intrigante; madame de Montespan, qui, avec le visage d'un ange, a un tour d'esprit si piquant et si malin (1); mademoiselle d'Aumale (2), la personne la plus spirituelle que j'aye connue; elle possédoit tout ce qui fait les femmes parfaites, un caractère froid, sage et réservé, un esprit observateur, juste, étendu (3); la Feuillade, courtisan singulier et fastueux, qui met sa vanité, non dans les honneurs qu'il obtient, mais dans les hommages éclatans qu'il rend à son souverain:

(1) On a dit d'elle, qu'elle avoit une langue de serpent dans une tête de colombe.

(2) Depuis maréchale de Schomberg.

(3) Mémoires de Dangeau.

quelque confidence; et moi, j'aurois bien voulu être à sa place, et rester avec ceux qui causoient si agréablement, et qui ne songeoient qu'à se divertir. On craignoit la finesse et la pénétration de madame de Chalais, on aimoit ma franchise et mon bon sens. On étoit sûr de trouver en moi discrétion et vérité. Quoique ces distinctions me causassent souvent beaucoup d'ennui, elles me flattoient; j'ai toujours préféré la considération au plaisir. Si quelque chose dans une femme pouvoit suppléer la vertu, je crois que ce seroit cette manière de penser (1).

Malgré tous les amusemens que m'offroit le monde, je retournois avec

(1) Tous ces détails sont extraits de ses Lettres; on a employé ses propres expressions.

joie dans mon couvent, j'y retrouvois deux amies pour lesquelles j'avois l'attachement le plus tendre. L'une étoit madame de Saint-Basile, religieuse, et l'autre la maréchale de Rantzaw (1), veuve du grand guerrier de ce nom (2). Ces deux personnes m'ont donné l'idée d'une perfection dont le modèle ne se rencontrera jamais dans le grand monde. Cette pensée suffiroit seule pour me faire aimer la solitude; le vice a toujours quelque chose de contagieux; se refuser à ce qu'il a de grossier, c'est dans le monde à quoi se borne à peu près tout l'effort de la vertu.

(1) Historique.

(2) Mort en 1650. Il perdit successivement, dans les combats, un œil, un bras et une jambe; ce qui donna lieu à la fameuse épitaphe qui finit ainsi : *Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.*

Pour y vivre irréprochable, il faudroit y être, sinon le censeur des autres, du moins en général silencieux et taciturne. Dans une société nombreuse, on est toujours un peu coupable lorsqu'on a de l'à-propos, des grâces piquantes, et qu'on paroît amusant. Combien de fois, inspirée par mes vertueuses amies, j'ai formé de bonnes résolutions en retournant dans le monde! combien de fois je me suis promis d'aimer assez mon prochain pour l'ennuyer avec persévérance!..... En effet, quand j'arrivois à l'hôtel d'Albret, j'étois pendant deux ou trois jours de l'insipidité la plus estimable, je passois les soirées à bâiller et à faire bâiller les autres (1); car je ne goûtois plus les agrémens auxquels je voulois renoncer. On n'ap-

(1) *Voyez* ses Lettres.

plaudit guère dans un cercle que le genre d'esprit que l'on croit avoir; l'orgueil produit souvent nos censures, et l'amour-propre se mêle à presque tous nos éloges. Que de profondeur dans ce mot : *Tout ici bas n'est que vanité!*.... Je cédois bientôt au désir de paroître aimable, j'abandonnois tout à coup ma vertueuse apathie, je redevenois dans la conversation, légère et médisante; je puis dire pourtant avec vérité que je me trouvois beaucoup plus heureuse dans mon cloître, avec mes deux amies, ou bien à la campagne, chez la marquise de Montchevreuil, dans une petite société composée de personnes parfaitement raisonnables. Le monde m'amuse quand j'y suis, il me déplaît quand je pense à ses assujétissemens et à ses dangers. J'aime la solitude, le repos, la paix et l'in-

dépendance; mais on ne peut être à la fois et libre et pauvre!..... S'il m'eût été possible de suivre mon véritable goût, j'aurois vécu à la campagne, dans une profonde retraite; mais posséderai-je jamais une petite maison et un joli jardin de deux arpens?.... Depuis mon veuvage, la nécessité m'a fixée à Paris, la reconnoissance et même l'intérêt de mon avenir, m'ont forcée de cultiver mes protecteurs, et m'ont jetée malgré moi dans le grand monde, du moins pendant une trop grande partie de ma vie. J'eus en effet besoin de secours et d'appui à la mort de la reine-mère, ma bienfaitrice; car je perdis ma pension. J'éprouvai dans ce temps un chagrin plus sensible, je vis mourir ma respectable amie la mère Saint-Basile. La maréchale de Rantzaw et moi, nous ne la pleurâmes que pour

nous; sa mort fut si sainte et si douce, que sa maladie et son agonie ne parurent à nos yeux que les avant-coureurs d'un bonheur éternel (1). La maréchale de Rantzaw, attaquée depuis long-temps de la poitrine, touchoit aussi au terme de sa vie; tout m'accabloit à la fois. Je suis d'autant plus capable d'amitié, que mon cœur n'a jamais éprouvé d'autre sentiment: j'interrogeai secrètement le médecin de la maréchale, qui me déclara qu'elle n'avoit pas six semaines à vivre. Nous étions au mois de septembre; je ne quittai plus mon amie, je voulus coucher dans sa chambre; les insomnies, l'inquiétude et la douleur, altérèrent tellement ma santé, que la maréchale en fut alarmée. Un soir après le souper, elle me proposa d'aller passer

(1) Historique.

une heure dans le jardin; il faisoit très-chaud, le temps étoit pur et serein; je donnai le bras à mon amie, elle étoit d'une extrême foiblesse, le moindre mouvement lui causoit de l'oppression : je la conduisis au bout d'une allée sur son banc favori, placé vis-à-vis une grande croix. Elle s'assit, et fut un moment sans parler, elle pouvoit à peine respirer. Elle me prit la main, et la serrant affectueusement dans les siennes : Mon amie, me dit-elle, nous ne sommes pas des hypocrites; quand nous parlons de résignation, de soumission parfaite aux décrets de la Providence, nous pensons ce que nous disons?..... Ah! sans doute! répondis-je, en m'efforçant de retenir mes pleurs. Eh bien! reprit-elle, pourquoi donc cette profonde tristesse qui vous accable? avec une foi vive, succombe-t-on à la dou-

leur ?..... Pour toute réponse, je serrai sa main en baissant la tête, je pleurois.... Écoutez-moi; me dit-elle: j'ai quarante-huit ans, et, durant toute ma jeunesse, durant tous mes beaux jours, j'ai souffert des douleurs dont le souvenir me fait encore frémir.... J'épousai celui que j'aimois!.... mais quelles larmes de sang m'ont fait répandre ses exploits! ce héros malheureux, en expirant, n'a laissé entre mes bras que la moitié de sa dépouille mortelle, et je ne puis me rappeler qu'avec horreur ses actions éclatantes; il n'en est pas une qui ne m'ait brisé le cœur! sa gloire m'étoit plus chère que ma vie, et cependant chacun de ses triomphes m'arrachoit sans retour une partie de mon bonheur! je suis privée du plaisir de parler avec détail de ses victoires, je n'aurois même pas le courage d'en en-

tendre le récit !..... Je n'avois pas trente ans lorsque je le perdis, je vins m'enfermer dans cet asyle, et j'ai pu lui survivre vingt ans !..... n'est-ce pas assez ? et quand Dieu, satisfait de cette longue épreuve, daigne enfin m'appeler à lui, l'amitié doit-elle s'en affliger ?..... J'étois hors d'état de proférer une parole, je fondois en larmes. La maréchale fixa ses regards sur la croix pendant quelques instans, ensuite elle leva la tête et contempla les cieux avec un ravissement qui se peignoit sur son visage ; la lune éclairoit parfaitement sa figure, qui me parut rayonnante et céleste, je crus voir une sainte. J'éprouvois une émotion si extraordinaire, que je me jetai à genoux en m'écriant : Oh ! priez pour moi !..... Oui, ma fille, dit-elle en me tendant les bras, je demanderai à Dieu de vous conserver vos

principes, et d'achever de vous éclairer..... Cette assurance me fit une impression qui ne s'effacera jamais de mon souvenir et de mon cœur. Deux jours après, cette femme angélique termina doucement sa vertueuse et pénible carrière, elle expira dans mes bras!.....

Ici finit le manuscrit. Le roi, profondément touché de cette lecture, se promit de la recommencer le lendemain, ce qu'il fit en effet. Il admiroit également le caractère et la conduite de cette femme si supérieure à toutes les autres, et qu'il trouvoit d'ailleurs si charmante. Il en parla vivement à madame d'Heudicourt, en lui rendant le manuscrit: Votre amie, lui dit-il, est une femme parfaite. Et cependant, sire, répondit la comtesse, ce manuscrit n'a pu faire

connoître à votre majesté toutes ses vertus; la modestie de l'auteur a supprimé une infinité de détails intéressans; elle n'a point parlé de la cause honorable de sa liaison avec la maréchale d'Albret. Le maréchal, éperdûment amoureux de madame Scaron, fut converti par elle, ainsi que Villarceaux (1). Fouquet, qui montra autant de fatuité en ambition qu'en amour, et auquel une présomption ridicule et des prodigalités extravagantes donnèrent, seules, aux yeux de ses partisans, un air de grandeur; l'inconsidéré Fouquet osa concevoir l'espérance, après la mort de Scaron, de séduire sa veuve; il ne recueillit pour tout fruit de sa galanterie financière, et de son insolente magnificence, que des refus, du mépris, et

(1) Historique.

le renvoi d'un écrin (1). L'insolent !... s'écria Louis, qui se rappeloit dans cet instant que jadis ce même Fouquet avoit fait la même tentative auprès de madame de la Vallière..... Enfin, reprit la comtesse, madame de Maintenon ne s'est point vanté des conquêtes brillantes qu'elle a constamment dédaignées; malgré les hommages du comte de Guiche, de Vardes, de Beuvron, de Barillon, elle refusa toujours de se fixer dans le monde, et de rester à l'hôtel d'Albret; rien ne put l'empêcher de consacrer la plus grande partie de sa vie à la retraite; elle a passé aussi sous silence le bien qu'elle a fait. Cette femme qui ne sut jamais ni demander, ni solliciter pour elle, devenoit d'une extrême activité, et réussissoit presque

(1) Historique.

toujours dès qu'il s'agissoit de rendre service (1), et malgré sa pauvreté, elle étoit si charitable, qu'elle croyoit devoir aux pauvres le quart de sa petite pension (2).

Cette conversation intéressa tellement le roi, qu'il la reprit plusieurs jours de suite. Une nouvelle nuance de faveur n'échappe point aux yeux des courtisans, et ce redoublement de bonté frappa tout le monde; on s'en demandoit la cause, madame de Montespan la devina sur-le-champ. Elle imagina facilement que l'on ne traitoit aussi bien madame d'Heudicourt, que parce qu'elle étoit l'amie de madame de Maintenon. Le roi avoit donc pour cette dernière un attachement véritable, un sentiment

(1) Historique.

(2) *Voyez* ses Mémoires et ses Lettres.

solide et nouveau pour lui, puisqu'il étoit fondé sur l'estime et sur l'admiration !..... Quel sujet terrible de jalousie, d'inquiétude et de haine !..... Qu'opposer à un tel danger ? il falloit y penser ; on s'en occupa profondément. La première idée de madame de Montespan fut de se liguer avec la duchesse de Richelieu, car elle avoit démêlé qu'elle n'aimoit plus madame de Maintenon. Ces deux personnes s'unirent étroitement, et formèrent un plan très-bien combiné pour perdre madame de Maintenon. Alors madame de Montespan reprit un peu de tranquillité, elle entrevoyoit la vengeance.

La duchesse de Richelieu avoit ce tact qui sait saisir les ridicules, et découvrir les artifices de la vanité, on lui trouvoit toujours de la finesse, on ne lui voyoit jamais de pénétra-

tion ; elle ne savoit observer que les choses superficielles et frivoles, elle ne pouvoit être la dupe d'une ruse, elle étoit incapable de deviner un grand dessein. Elle tiroit un heureux parti d'un esprit très-ordinaire, elle ne disoit jamais rien de neuf ou de saillant ; mais elle avoit perfectionné tous les lieux communs de la conversation, elle embellissoit la médiocrité par une sorte d'agrément, et par un grand usage du monde. Elle étoit toujours inspirée ou guidée par une excessive vanité ; on la trouvoit plus aimable chez elle que chez les autres ; elle s'y plaisoit, elle y dominoit mieux ; elle étoit obligeante, parce qu'elle aimoit à protéger ; les succès de ses amis ne la touchoient que lorsqu'ils étoient son ouvrage, ou qu'on pouvoit le croire. Ingrate par orgueil, un service éclatant n'étoit pour elle

qu'une dette embarrassante ; elle ignoroit qu'il n'en est point que le cœur ne puisse acquitter. Après avoir été long-temps la protectrice de madame Scaron, elle ne pouvoit supporter de lui devoir sa place, et la première place de la cour (1). On a déjà dit que madame de Maintenon la lui avoit obtenue par le crédit de madame de Montespan, qui, à cette époque, étoit brouillée avec la duchesse de Richelieu ; mais cette dernière, afin de se dispenser de toute reconnoissance pour madame de Maintenon, en affectoit beaucoup pour madame de Montespan. Madame de Maintenon n'avoit vu, dans cette conduite, qu'une politique de cour, qui ne lui laissoit aucune inquiétude sur les sentimens particuliers de son

(1) Celle de dame d'honneur de la reine.

amie, qu'elle avoit informée, dans le temps, de toutes ses démarches et des dispositions peu favorables de madame de Montespan.

Cependant madame de Maintenon, avec son jeune prince, poursuivoit tranquillement sa route, pour se rendre à Barrège, sans se douter des complots qui se tramoient contre elle à Versailles. Elle passa à Niort; elle voulut y séjourner (1). Le lendemain matin, elle se rendit à l'église où reposoient les cendres de sa mère. Elle y fit célébrer un service funéraire; ensuite, elle fut dans les prisons de la Conciergerie; elle n'entra pas, sans un profond attendrissement, dans cette triste enceinte, sa première patrie! Ce fut là que, pleurant sur le

(1) Presque tous les détails suivans sont historiques.

passé, et bénissant la Providence, elle renouvela à Dieu, du fond du cœur, la promesse de ne se réserver de sa fortune que le simple nécessaire, et de donner tout le reste aux infortunés. Avec quel plaisir elle délivra des prisonniers, dans ce lieu même où son malheureux père avoit gémi si long-temps. Elle prit des informations sur la chambre qu'avoit occupée, jadis, M. d'Aubigné et sa famille; on s'en souvenoit encore, on l'y conduisit. Elle entra seule, et n'y trouva qu'un pauvre vieillard, malade et couché. Elle reste debout et immobile, en regardant cette petite chambre où elle reçut le jour. Elle se rappelle si vivement les récits de sa mère, qu'elle cherche des yeux son berceau; elle croit le voir à côté du triste grabat du vieillard; elle croit entendre les plaintes et les gémisse-

mens de ses parens infortunés, et ses larmes inondent son visage!..... Cependant elle s'approche du vieillard, en disant : Vous êtes libre..... votre dette est payée, et ceci est pour vous. A ces mots, elle pose sur son lit une bourse qui contenoit trente louis.

Madame de Maintenon n'oublia pas les Ursulines, qui l'avoient gardée quelque temps par charité; elle fut les voir et les combla de bienfaits. Après avoir rempli tous ces devoirs, elle se remit en chemin. Elle arriva à Barnège vers le milieu du mois de juin. Elle avoit reçu, en route, deux billets du roi; ces billets étoient très-courts, le roi n'écrivoit qu'avec une sorte de timidité à l'une des femmes du monde qui avoit la réputation d'écrire le mieux. Mais, quoique le style de Louis ne fût pas aussi parfait

que son langage, madame de Maintenon en fut charmée; elle y trouvoit l'expression de l'amitié. Alors elle ne se borna plus à n'envoyer que des bulletins; elle mit dans ses lettres tout le charme de son esprit et de son caractère. En faisant parler le duc du Maine, elle embellissoit les grâces de l'enfance, en leur conservant toute leur naïveté; elle sut montrer au roi de la reconnoissance et de la sensibilité sans emphase, et de la raison dans ses plaisanteries les plus gaies. Cette variété de tons, que jamais personne n'a possédé mieux qu'elle (1), ce goût si noble et si pur, cette solidité unie à tant d'agrémens, furent appréciés par le roi, si bon juge du mérite en tout genre.

Les eaux causèrent d'abord dans

(1) *Voyez* ses Lettres.

la santé du duc du Maine une révolution effrayante ; il fut dangereusement malade durant quatorze jours. Madame de Maintenon le veilla pendant tout ce temps, et fut ensuite malade elle-même. Le roi sut tous ces détails par les bulletins de Fagon (1).

La santé de madame de Maintenon se rétablit promptement, lorsqu'elle n'eut plus d'inquiétudes sur le duc du Maine : elle fut dédommagée de tout ce qu'elle avoit souffert par la guérison presqu'entière de cet enfant. Tandis qu'elle s'applaudissoit du succès de son voyage et de ses soins, madame de Montespan et la duchesse de Richelieu travailloient avec ardeur

(1) Historique. Ce voyage fit la fortune de Fagon, qui, à la mort de Daquin, fut nommé premier médecin du roi.

à lui nuire. D'après le plan formé, il s'agissoit d'abord d'ôter à madame de Maintenon la seule amie véritable qu'elle eût à la cour ; il falloit, avant tout, la brouiller avec madame d'Heudicourt. On savoit combien pouvoit lui être utile, dans sa situation, une amie sincère et zélée, une femme sans prétentions, et qui plaisoit au roi. Mais comment désunir, sans retour, deux personnes qui, se connoissant depuis leur première jeunesse, s'estimoient mutuellement, et s'aimoient de bonne foi ? On n'ignoroit pas que les noirceurs, les faux rapports, les calomnies ne produiroient aucun effet ; comment donc s'y prendre ? quel moyen employer ? La duchesse n'en voyoit point ; le génie de madame de Montespan sut en trouver un ; elle eut tout l'honneur de l'invention, et elle en confia

l'exécution à la duchesse de Richelieu.

La comtesse d'Heudicourt s'aperçut que madame de Montespan la traitoit avec une froideur extrême : comme elle étoit fort liée avec madame de Richelieu, elle lui en parla ; c'étoit ce qu'on vouloit. Comment, lui dit la duchesse, vous ne devinez pas la cause du mécontentement de madame de Montespan ? Quoi ! répondit la comtesse, ce ne peut être mon amitié pour madame de Maintenon ; elle la connoît depuis si long-temps ! La duchesse se mit à rire. Non, non, dit-elle, ce n'est pas cela, et vous le savez bien. — Est-elle jalouse de la bonté que le roi me témoigne ? mais cette bonté n'est que relative. — Relative ?.... Eh bien ! voilà ce que personne ici ne croit. Ces paroles et le ton dont elles furent prononcées,

firent sur madame d'Heudicourt la plus singulière impression : elle fut excessivement surprise ; elle crut qu'on avoit une fausse opinion ; mais elle fut si flattée de cette idée, qu'elle n'eut pas le courage d'en désabuser franchement : elle sourit, elle haussa les épaules, en disant : Quelle folie !.... Je vous dirai plus, reprit vivement la duchesse ; c'est que ceci n'a rien d'étonnant. Le roi vous aima passionnément jadis ; il a toujours eu depuis un goût très-marqué pour vous ; maintenant, lassé de la galanterie, il a besoin d'une amie ; il a balancé un moment entre madame de Maintenon et vous : aujourd'hui son choix est fait. Vous supposez là des choses chimériques, répondit la comtesse : qu'est-ce que cette distinction de maîtresse et d'amie ?..... — Elle est très-réelle. Le roi, sans doute,

aura des maîtresses encore ; mais il n'y en aura plus de déclarées ; le règne de madame de Montespan est à peu près fini, et nous n'en verrons plus de ce genre. Cependant le roi, vous le savez, n'aime que le commerce des femmes; il en veut trouver une aimable, de trente-huit ou quarante ans, chez laquelle il puisse aller passer ses soirées avec ceux qu'il admet dans sa société particulière. Cette femme, qui ne sera que son amie, ne donnera point d'ombrage à la reine, ne causera point de scandale, n'aura point elle-même les jalousies et les caprices d'une maîtresse, ne craindra point et ne bannira point de chez elle les jeunes personnes. Voilà maintenant la liaison qu'il faut au roi. — Mais qui vous a dit tout cela? — Croyez que je suis bien instruite. — Est-ce le duc de Villeroy?

— Qu'il vous suffise de savoir que je ne vous ai rien dit dont je ne sois parfaitement sûre. — En ce cas, il est plus naturel que le roi choisisse pour amie la gouvernante de ses enfans. — Point du tout, les soins de cette éducation l'empêcheroient de se livrer à la société.... D'ailleurs, madame de Maintenon a répété mille fois, et en présence du roi, qu'elle n'aime que la solitude, qu'elle ne sera heureuse que dans la retraite, qu'elle n'aspire qu'au bonheur de s'y consacrer. Ou madame de Maintenon est une personne très-fausse; ou bien une place qui la fixeroit à jamais à la cour, contrarieroit tous ses projets et tous ses goûts, et par conséquent la rendroit fort malheureuse. Le roi a fait cette réflexion. J'avoue, dit la comtesse, qu'elle est très-juste. Cette pensée frappa beaucoup madame d'Heudi-

court; elle lui revint sans cesse à l'esprit depuis cet entretien. Madame de Maintenon n'aimoit que la liberté, l'indépendance, et un genre de vie tranquille et solitaire. La confiance et l'amitié du roi ne seroient pour elle que des chaînes d'autant plus pesantes, qu'il faudroit les porter toujours. Ce ne seroit donc pas trahir madame de Maintenon, que de ne plus désirer de la voir solidement établie à la cour..... Ces idées plaisoient, quoiqu'on n'eût encore ni plans, ni desseins, ni même une véritable espérance.

Il y a toujours, dans toutes les cours, un certain nombre de personnes dépourvues de goût, d'esprit et d'adresse, qui exercent le métier de courtisan sans aucun art, et, pour ainsi dire, à découvert. Il semble qu'elles n'ayent pu apprendre que le

fond des choses, et qu'elles ignorent entièrement les formes qu'il faut employer. Ces gens-là n'ont besoin ni d'un but, ni d'un dessein, pour être faux, flatteurs et rampans; ils sont tels, comme d'autres sont polis, par usage, par habitude; c'est leur savoir-vivre. La bassesse est en eux si naturelle, qu'elle peut presque toujours paroître désintéressée. Madame de Richelieu dit en confidence à deux hommes de ce caractère, que la comtesse étoit dans la plus haute faveur; alors, cette nouvelle circula sourdement, et la comtesse s'étonna de tous les hommages nouveaux qu'elle recevoit. La duchesse, à force d'artifices et de mensonges, acheva de lui tourner la tête. Madame d'Heudicourt avoit eu, dans sa jeunesse, du penchant pour le roi, et n'avoit jamais aimé que lui; sa raison, ses prin-

cipes même cédèrent aux chimériques idées qui séduisoient également son cœur et son amour-propre. Sa prévention lui fit voir, dans les bontés du roi, tout ce qu'on vouloit lui persuader; alors elle perdit toute espèce de prudence et de discernement.

La duchesse de Richelieu, la voyant disposée comme elle désiroit, lui reparla de madame de Maintenon, en l'assurant qu'elle s'étoit toujours abusée sur son caractère naturellement ambitieux et dissimulé. Elle nous a trompés tous, ajouta la duchesse; elle a le projet de gouverner le roi, elle y parviendra, si vous ne profitez pas de l'inclination que le roi a pour vous. La comtesse prit foiblement le parti de son amie; on la lui faisoit craindre. La duchesse se plaignit de madame de Maintenon, qu'elle accusa d'ingratitude. Ces plaintes furent accueillies;

on vouloit trouver coupable l'amie que l'on trahissoit. Ainsi, madame d'Heudicourt, aveuglée par de folles prétentions, tomboit dans tous les piéges qu'on lui tendoit. Elle se seroit défiée de madame de Montespan, mais malheureusement elle avoit toujours eu de la confiance en la duchesse. Madame de Montespan, qui, jusqu'à cette époque, avoit gardé un profond silence sur la comtesse, crut qu'il étoit temps de préparer le dénouement, et elle se permit quelques moqueries en présence du roi. Elle remarqua que, depuis trois semaines, madame d'Heudicourt avoit une recherche de parure et un certain air *conquérant*, qui frappoient tout le monde. Le roi ne vit, dans ces plaisanteries, que la malignité naturelle de madame de Montespan; il en rit, sans y attacher la moindre importance.

Madame de Montespan donna une petite fête au roi. Il y eut un bal. Louis dansa un moment; ensuite, voulant causer, il fut s'asseoir à côté de madame d'Hendicourt. Cette dernière rappela au roi les bals de sa première jeunesse. Le roi lui dit qu'elle étoit, alors, la plus belle danseuse de la cour, et il ne manqua pas de lui reparler des sentimens qu'il avoit eus pour elle. La comtesse répondit avec une coquetterie, qui ne parut au roi que de la gaîté; il aimoit à se retracer ce temps brillant de sa vie. L'entretien se prolongea et devint très-vif, et la crédule comtesse prit la galanterie du roi pour l'expression la plus formelle du sentiment le plus tendre. Louis n'eut pas le moindre soupçon de son erreur, seulement il la trouva plus piquante et beaucoup plus animée que de coutume. Le lendemain, il la revit

chez madame de Montespan; il venoit de recevoir une lettre charmante de madame de Maintenon, il avoit besoin d'en parler; mais la comtesse répondit froidement, et donna même à entendre que madame de Maintenon avoit peu de sensibilité. Le roi dissimula sa surprise pour s'assurer de l'intention qui, bientôt, ne fut plus douteuse. La comtesse, en louant avec sécheresse les vertus de madame de Maintenon, dit nettement qu'elle étoit incapable de reconnoissance et d'amitié, et que la duchesse de Richelieu, son ancienne bienfaitrice, avoit contre elle les plus grands sujets de plainte. Voilà, continua-t-elle, ce que je n'ai su, avec certitude, que depuis peu de jours, et ce qui ne m'autorise que trop à ne plus compter sur un cœur si peu semblable au mien.

Madame d'Heudicourt, novice dans

l'art de nuire, étoit incapable de mettre de l'adresse à une méchanceté; d'ailleurs, on n'a plus d'esprit, dès qu'on est entièrement sorti de son caractère. Le roi l'écoutoit en silence; aussitôt qu'elle eut cessé de parler, il se leva brusquement, et s'éloignant d'elle sans lui dire un seul mot, il la laissa confuse et consternée. Le lendemain, elle eut ordre de quitter Versailles, et de n'y plus revenir. Cette disgrâce fut affreuse, rien n'y manquoit. Elle étoit méritée, les remords et le ridicule en aggravoient l'amertume. Madame de Montespan fit, sur cette aventure, les moqueries les plus sanglantes; madame d'Heudicourt perdit toute sa considération, et fut cacher ses regrets et sa honte au fond d'une terre, à soixante lieues de Paris (1).

(1) Madame d'Heudicourt eut, en effet, de grands torts de ce genre avec madame

Louis avoit des qualités inappréciables dans les souverains; il pouvoit, à la vérité, comme tous les autres hommes, prendre d'injustes préventions contre ceux qu'il ne connoissoit pas, mais on les lui ôtoit facilement; et, comme il n'accordoit jamais légèrement son estime et sa confiance, ces sentimens étoient en lui si solides, que l'absence, les insinuations perfides, les calomnies, ne les altéroient jamais. Il avoit assez d'esprit et de lumières, pour bien juger ceux qu'il prenoit la peine d'étudier. Les princes, en général, ne sont inconstans, que parce qu'ils manquent de pénétration; s'ils savoient observer, s'ils connoissoient davantage les hommes, on pourroit mieux compter sur eux.

---

de Maintenon, que cette dernière pardonna généreusement dans la suite.

Cependant, madame de Maintenon, après avoir passé quatre mois à Barrège, ne songea plus qu'à retourner à la cour, et ce ne fut pas sans regretter la douce tranquillité dont elle avoit joui dans cette solitude. Elle ramenoit le duc du Maine en parfaite santé; elle alloit revoir le roi!.... Mais, combien le charme de cette pensée étoit troublé par l'idée de se retrouver exposée à souffrir les caprices hautains et les injustices de madame de Montespan!.... Elle avoit écrit au roi et à madame de Montespan, pour leur annoncer l'instant précis de son retour; mais elle arriva un jour plutôt, madame de Montespan étoit à Clagny (1). Madame de Maintenon, en arrivant au château, vole à l'appartement du roi; il étoit dans son ca-

(1) Sa maison de campagne, près de Paris.

binet; elle entre, et lui présente le duc du Maine qu'elle tenoit par la main, et qui ne boitoit plus. Ah! madame, s'écria le roi, quel plaisir vous me faites!... (1). Louis avoit les larmes aux yeux. Madame de Maintenon étoit si attendrie, qu'elle pouvoit à peine répondre. Il y eut, dans ce premier entretien, beaucoup d'émotion de part et d'autre; on ne dit rien de suivi; on ne causa point. On éprouva un certain embarras indéfinissable, produit par une sensibilité si vive, que l'on n'osoit la montrer toute entière; mais on se devina mutuellement, et l'on se sépara également touchés et satisfaits l'un de l'autre. Madame de Montespan, à laquelle on avoit envoyé un courrier, revint le soir. Elle prétendit qu'on n'étoit arrivé un jour plutôt, que dans l'espoir du

(1) Ses propres paroles.

ne la pas trouver à Versailles. Elle montra beaucoup d'aigreur et de mécontentement. Madame de Maintenon, charmée du roi, ne pouvoit se fâcher de rien. Madame de Montespan, frappée de son excessive douceur, en conclut que le roi l'avoit reçue froidement. Cette femme, qui découvroit avec tant de sagacité les artifices de l'amour-propre et les desseins de l'ambition, ne sut jamais lire dans le cœur si sincère de madame de Maintenon. Ne croyant jamais aux sentimens que l'on montroit, elle cherchoit toujours à pénétrer ceux que l'on devoit dissimuler; et, lorsqu'on ne cachoit rien, elle supposoit des chimères. Avec beaucoup d'esprit et de finesse, elle ne pouvoit bien juger que les personnes artificieuses; la franchise la déroutoit et lui paroissoit inexplicable.

Le roi vint, sur le soir, chez ses enfans, à l'heure où madame de Montespan étoit toujours chez la reine; il eut une longue conversation avec madame de Maintenon; il lui conta tout ce qui s'étoit passé entre lui et madame d'Heudicourt. Ce récit causa la plus grande surprise à madame de Maintenon; et comme le roi n'avoit pas expliqué clairement le dessein de la comtesse: Mais, sire, dit madame de Maintenon, quelle étoit donc sa prétention?—De vous remplacer.—Quoi! sire, elle désiroit être gouvernante de vos enfans?...—Non, elle vouloit devenir ma plus chère amie.....—Ah! sire, étoit-ce vouloir me supplanter?...—Pourriez-vous l'ignorer?—Je sais que l'amitié se déclare et se prouve par la confiance, les bontés de votre majesté ont dû

me faire connoître ses sentimens; mais il y a des degrés dans l'amitié..... — Il faudroit avoir une âme bien commune, pour ne vous aimer que foiblement. — Ah! sire, quelle idée vous me donnez de mon bonheur!..... Et quelle est celle que vous devez avoir de mon attachement!..... — Je compte sur votre cœur, ne doutez jamais du mien; dites-moi toujours la vérité. — Pourrois-je vous la taire, quand je la crois utile? — Elle peut me fâcher quelquefois, mais jamais elle ne me déplaît dans votre bouche; cependant, je vous trouve souvent bien sévère. — Votre majesté changera d'opinion, quand la reine n'aura plus à se plaindre. — Vous aimez donc bien la reine? — Son bonheur m'est si cher! il fait une partie de votre gloire.

Cette conversation exalta tous les

sentimens de madame de Maintenon pour le roi. Quel titre elle venoit de recevoir!..... Elle étoit l'amie la plus chère du plus grand roi du monde, et de l'homme le plus aimable à ses yeux!.... Louis venoit de dissiper toutes ses craintes, de vaincre tous ses dégoûts, et de fixer sa destinée. Nulle autre femme n'avoit obtenu de lui le sentiment qu'il avoit pour elle. Louis, elle n'en doutoit pas, la préféroit à ses favoris et à sa maîtresse même, il n'avoit qu'en elle une confiance entière; ainsi, non-seulement elle étoit *sa plus tendre amie*, mais l'objet qu'il aimoit le mieux. Quelle pensée!.... Dans tout autre temps, elle eût senti vivement l'infidélité de la comtesse d'Heudicourt; dans ce moment, elle ne pouvoit penser qu'au roi. Elle venoit d'apprendre que la comtesse, avant qu'elle eût

cessé d'être son amie, avoit prêté au roi le manuscrit qui contenoit son histoire. Elle possédoit l'original, écrit de sa main ; elle passa le reste de la soirée à le relire avec un intérêt inexprimable : elle aimoit à se représenter l'effet que chaque mot avoit pu produire sur l'esprit et sur le cœur de Louis. Souvent elle se repentoit de n'avoir pas appuyé davantage sur une réflexion vertueuse, ou de n'avoir pas profité mieux d'une occasion de faire valoir ses sentimens et son caractère. Elle se disoit qu'elle auroit rendu cette histoire bien plus intéressante, si elle eût pu prévoir que Louis un jour la liroit. Elle se trompoit : une idée semblable eût fait perdre à son style ce naturel et cette simplicité, qui faisoient le plus grand mérite de sa narration. Toutes ses lettres au roi avoient le même charme, le cœur

seul les avoit dictées. Mais, quand on écrit *sa vie entière*, ou pour le public, ou pour l'objet dont on désire avec passion l'estime et le suffrage, il est bien difficile, il est impossible, peut-être, de laisser aller rapidement sa plume, en ne consultant que sa mémoire.

Madame de Maintenon se rappeloit aussi avec délices ces paroles : *Dites-moi toujours la vérité*..... Elle se promettoit bien de la lui dire avec plus de force que jamais; elle désiroit si vivement pouvoir le rendre à la vertu! c'étoit aussi le rapprocher d'elle, et l'arracher à madame de Montespan..... Ces pensées l'occupèrent toute la nuit. Cette imagination, jusqu'alors si calme et si sage, s'enflammoit; ce cœur que les passions n'avoient point usé, s'attendrissoit sans défiance. Elle se disoit bien : Je l'aime

comme je n'ai jamais aimé, mais elle l'admiroit trop pour s'en étonner. Elle devenoit jalouse, elle étoit agitée, et elle croyoit n'avoir que du zèle. La vertu autorisoit sa jalousie, et la reconnoissance lui déguisoit ses sentimens.

Louis le lendemain fit la revue de sa maison, en parut fort satisfait, et loua surtout beaucoup ses mousquetaires, troupe leste et brillante qu'il aimoit particulièrement. Madame de Maintenon étoit à cette revue, et le roi remarqua qu'elle avoit l'air sérieux et rêveur. Le soir, il lui en demanda la raison : Sire, répondit-elle en riant, je pensois que tous ces mousquetaires que vous aimez tant sont de francs libertins, que leur grande jeunesse les excuse, mais que ceux qui les commandent ne valent guère mieux (1). Ainsi donc, dit le

(1) Sa réponse, sans nul changement.

roi en souriant, vous me croyez étourdi et léger comme un mousquetaire? — Mais, sire, si l'un de ces jeunes gens avoit enlevé publiquement une femme mariée, quand cette action seroit faite par le plus brave de tous, si vous le saviez, resteroit-elle impunie? non, sans doute, le coupable, j'en suis sûre, ne coucheroit pas ce soir à l'hôtel..... (1). — N'ai-je pas raison de dire que vous êtes sévère?.... — Votre majesté ne m'a-t-elle pas ordonné de lui dire la vérité? — Je ne me rétracterai jamais. — Et quelles louanges, sire, pourroient vous honorer davantage que la liberté que j'ose prendre?..... — Ce désordre m'afflige et me gêne! il est affreux de punir dans les autres la foiblesse à

(1) Historiques, et ses propres paroles. *Voyez* ses Mémoires.

laquelle on se livre soi-même aux yeux de tous. Mais si vous saviez combien il est difficile de rompre de certains engagemens..... — Oui, pour des âmes vulgaires....— Vous n'ignorez pas que depuis long-temps cette liaison m'importune et me fatigue. Mais l'habitude et je ne sais quel sentiment m'attachent encore..... Il semble qu'il y ait des chaînes que le temps fortifie par cela même qu'il les appesantit. — Ah! que la vôtre seroit promptement brisée si vous osiez compter sur la force de votre grande âme. A ces mots Louis soupira, il garda le silence un moment, ensuite reprenant la parole : N'en doutez pas, dit-il, j'aurai ce courage..... Il me coûtera bien moins que vous ne le croyez peut-être!..... Cependant, poursuivit-il d'une voix basse, je ne puis me passer d'un attachement..... Je veux que dé-

sormais le mystère en augmente le bonheur, en maintienne la décence, que l'estime en soit la base, que la confiance en assure la solidité..... Ici le roi s'arrêta..... Chaque mot qu'il venoit de prononcer avoit excité dans le cœur de madame de Maintenon un trouble toujours croissant qui se peignoit naïvement sur son visage; ses regards craignant de rencontrer ceux de Louis, étoient devenus errans; elle n'osoit baisser les yeux, c'eût été montrer un embarras qu'elle vouloit cacher!..... Elle avoit successivement rougi, pâli, elle respiroit à peine..... Le roi vit, à n'en pouvoir douter, qu'elle avoit tout compris, et qu'elle souffroit; il n'eut pas le courage de poursuivre. Dans ce moment, le duc du Maine rentroit en courant dans la chambre. Pensez-y, madame, dit

le roi en se levant pour sortir, pensez à cet entretien!....

Cette recommandation n'étoit pas nécessaire. Madame de Maintenon inquiète, blessée, surprise, n'eut plus qu'une seule pensée : le roi venoit de lui proposer *la place* de madame de Montespan!.... Cette offre étoit révoltante, mais l'amour la faisoit faire!.... L'amour! se disoit madame de Maintenon, qui, malgré elle, s'arrêtoit à cette idée; l'amour! et j'ai quarante-deux ans!.... Et tant de belles personnes, dans tout l'éclat de la jeunesse, se disputeroient son cœur si elles osoient y prétendre!..... Ces réflexions disposoient à l'indulgence, mais ne pouvoient séduire une âme si fière et si vertueuse; bientôt même, en y pensant mieux, elle ne sentit plus que de la douleur et de l'humiliation. Quoi! disoit-elle, malgré les

principes que je lui montre, il peut croire que je consentirois à remplacer madame de Montespan!..... Il me promet le *mystère :* grand dieu! ne voit-il donc en moi qu'une hypocrite!.... Ah! que j'étois heureuse hier! il m'avoit donné le titre de sa première amie! C'étoit m'élever à la dignité la plus glorieuse et la plus chère à mon cœur!..... Mais aujourd'hui, quel abaissement!.... Moi, me déshonorer! et dans l'âge où les foiblesses sont à la fois inexcusables et ridicules! moi, perdre l'espoir de le ramener à la vertu, et le droit de lui en parler!.... Et m'aimeroit-il comme il aima la Vallière?.... Quel sentiment auroit-il pour moi! quel seroit ce languissant et méprisable attachement, froidement calculé pour sauver l'indécence d'un scandale éclatant! un amour adultère *de convenance*.... Ah! com-

biner ainsi avec les bienséances de si coupables projets, c'est profaner, c'est avilir la raison!.....

Madame de Maintenon n'étoit pas seule agitée; Louis éprouvoit de son côté les plus vives inquiétudes : lassé des caprices et de la jalousie de madame de Montespan, il avoit à la fois besoin d'une liaison de ce genre et d'un sentiment doux, solide et tendre qui lui fît oublier les tourmens d'une passion tumultueuse. La tendresse de madame de Maintenon étoit pour lui un dédommagement et un repos : il n'avoit pas pour elle cet attachement passionné qu'il eut jadis pour madame de la Vallière, ni cet amour impétueux que lui avoit inspiré madame de Montespan; mais le sentiment qu'il éprouvoit avoit d'autant plus d'empire sur son cœur, qu'il ne pouvoit le comparer à nul autre; il

lui sembloit que madame de Maintenon eût ouvert dans son âme une nouvelle source de sensibilité. Depuis qu'il existoit, il n'avoit trouvé dans aucune femme un esprit qui lui convînt mieux, un goût qui eût autant de rapport avec le sien, des opinions qui s'accordassent si bien avec toutes ses idées, et un caractère aussi parfait. La raison ne lui paroissoit en elle qu'un charme de plus, qu'elle possédoit exclusivement, parce que dans sa bouche une touchante douceur ou la gaîté la plus piquante en déguisoient toujours la sévérité. Louis n'aimoit véritablement à s'entretenir qu'avec elle; dans son absence il ne mettoit presque plus d'amour-propre dans la conversation. Il croyoit n'être parfaitement entendu et apprécié que par elle; il étoit bien mieux que subjugué. Attiré par l'attrait le plus doux,

retenu par la réunion de toutes les convenances du cœur et de l'esprit, il étoit enfin fixé. Il n'avoit aucun doute sur la sincérité de la vertu de madame de Maintenon ; mais il pensoit qu'il n'étoit pas impossible d'en triompher. Il étoit encouragé par la double présomption d'un amant, et par celle d'un roi. Il avoit séduit l'innocence, il avoit enchaîné une coquette, il lui restoit à conquérir une femme aussi spirituelle que vertueuse, et dont l'expérience et les réflexions avoient affermi tous les principes. Cette femme étoit belle et remplie de grâces ; elle avoit, sinon l'éclat de la jeunesse, du moins toute la fraîcheur de la pureté, charme si doux à tous les yeux, et si puissant sur l'imagination.....

Louis brûloit d'impatience de revoir madame de Maintenon ; mais,

par une sorte de crainte qu'il ne pouvoit surmonter, il ne désiroit pas se retrouver tête-à-tête avec elle dans cette même journée. Il imaginoit que, malgré les témoins, il devineroit facilement, par ses regards et par ses manières, l'effet qu'avoit produit sa déclaration. Il se rendit chez madame de Montespan, de meilleure heure que de coutume; et son chagrin fut extrême, en apprenant que madame de Maintenon venoit de partir pour Paris, et qu'elle n'en reviendroit que le surlendemain.

Louis trouva la conversation aussi ennuyeuse qu'insipide; toutes les plaisanteries de madame de Montespan lui parurent froides ou déplacées; il eut de l'humeur, et craignant de la marquer par de la tristesse, il ne la montra que par de la désobligeance, le défaut le plus éloigné de son ca-

ractère. Il eut ce ton sec et laconique si terrible dans un souverain, parce qu'il intimide et qu'il inquiète. Plus d'un courtisan, mal reçu ou repoussé, se crut perdu, et passa la nuit entière à chercher, avec effroi, la cause de sa disgrâce. Madame de Montespan, plus pénétrante, ne connut que trop que l'on ne devoit attribuer l'humeur du roi qu'à l'absence de madame de Maintenon. Elle vit que ce sentiment, qu'elle ne pouvoit concevoir, prenoit sur le cœur de Louis un véritable empire. Le mal devenoit pressant; elle imagina, pour y remédier, de former une ligue formidable contre celle à qui l'on avoit enlevé déjà sa seule amie. Le duc de Villeroy resta neutre ; c'étoit tout ce qu'on lui demandoit : mais le prince de Marsillac, qui avoit eu de l'amitié pour madame de Maintenon, entra dans cette conju-

ration, ainsi que Louvois et beaucoup d'autres (1). Alors on se flatta que l'on parviendroit à perdre, sous peu de temps, une personne fière, sensible et franche, incapable d'intriguer et de nuire; une personne sans parens pour la soutenir, sans amis pour la faire valoir, ou pour l'avertir de ce qui se tramoit contre elle. La droiture et la vertu devoient triompher de tous ces complots; exemple unique peut-être à la cour, et qui fait encore plus d'honneur au grand caractère de Louis, qu'au mérite de madame de Maintenon.

Le jour où madame de Maintenon revint à Versailles, elle fut sur-le-champ chez madame de Montespan, elle y trouva le roi, elle évita de rencontrer ses regards; mais lorsqu'il lui

(1) Historique.

parla, il fut impossible de remarquer en elle le moindre changement. Il n'y avoit dans la chambre, outre madame de Montespan, que deux ou trois personnes; on ne pouvoit s'entretenir en particulier; la conversation fut toujours générale : on parla des amours vertueux de Louis XIII et de mademoiselle de la Fayette; madame de Montespan s'en moqua; elle prétendit que pour vaincre la résistance de mademoiselle de la Fayette, il n'avoit manqué au feu roi que d'être plus aimable et plus amoureux. Si le roi, poursuivit-elle, vouloit être sincère, il conviendroit qu'il n'a jamais trouvé de rigueur soutenue dans les femmes qu'il a véritablement aimées. En parlant ainsi, madame de Montespan ne songeoit qu'à excuser sa propre foiblesse, et à confondre avec elle toutes les autres femmes. Ma-

dame, lui répondit le roi en souriant, je ne prendrai point cela pour une flatterie.... mais je vous assure qu'il s'en faut bien que j'aye été toujours heureux par mes sentimens; et, puisque vous le désirez, je vais vous conter un de mes revers. Une des premières personnes que j'aye aimées, fut mademoiselle d'Argencourt, fille d'honneur de la reine-mère (1); elle m'écouta avec douceur, ne m'ôta point l'espérance, refusa de me donner un rendez-vous, reçut mes billets, et me prescrivit le plus grand mystère. Cette intrigue duroit depuis six semaines; je n'avois que des espérances, mais chaque jour les fortifioit, lorsqu'un soir, chez la reine, j'appris que mademoiselle d'Argencourt étoit malade. Les jours suivans,

(1) Historique.

elle ne parut point; je n'osois demander de ses nouvelles, et ne pouvant supporter mon inquiétude, je résolus de prendre un confident. Chamarante étoit alors mon premier valet de chambre; je lui confiai mon amour et ma peine, et je le chargeai de prendre les informations les plus détaillées sur la santé de mademoiselle d'Argencourt. Je fus très-frappé de l'air surpris et consterné dont Chamarante reçut ma confidence, et plus encore, de l'embarras mortel avec lequel il me rendit compte de sa commission. J'eus des soupçons; je fis épier et suivre Chamarante, et je découvris, avec certitude, qu'il étoit depuis long-temps l'amant heureux de mademoiselle d'Argencourt (1). Mon indignation ne tomba point sur

(1) Historique.

lui ; j'avois vu clairement, à sa surprise, qu'il avoit ignoré jusqu'alors mes prétentions sur le cœur de sa maîtresse. Je sentis combien la pensée de me venger d'une telle préférence seroit au-dessous de moi (1) ; je ne dis rien à Chamarante ; j'écrivis un billet, que je lui ordonnai de porter à mademoiselle d'Argencourt ; il obéit avec une douleur qui se peignoit sur son visage. Il accabla sans doute de reproches sa maîtresse, en lui remettant ce billet ; mais elle fut étrangement surprise en y trouvant ces mots :

« Je vous permets d'épouser mon » valet de chambre, si vous pouvez » l'y déterminer ; la reine y consent. » Chamarante conservera sa place. » Je lui donne vingt mille francs pour

(1) Historique.

» les frais de noce. Je vous défends » de reparoître désormais à la cour ».

Chamarante épousa mademoiselle d'Argencourt, et resta à mon service, où vous le voyez encore (1). Comme le roi achevoit ce récit, plusieurs personnes entrèrent; Louis s'approcha de madame de Maintenon, et lui dit à demi-bas : Convenez, madame, que vous n'aviez pas besoin d'entendre ce que je viens de conter, pour savoir que je puis aimer, sans qu'on réponde à mes sentimens. Sire, répondit-elle, sans partager le sentiment qu'on inspire, on peut aimer mieux.... Non, reprit vivement le roi, *on ne peut aimer mieux*!.... Madame de Maintenon ne répondit que par un regard..... jamais sa bouche n'eût osé dire ce que ses yeux expri-

(1) Historique.

moient dans ce moment. Ce regard, qui pénétra Louis jusqu'au fond du cœur, n'échappa point à madame de Montespan ; elle s'approchoit dans cet instant de madame de Maintenon. Cette dernière rougit en la voyant si près d'elle : il lui sembloit qu'elle devoit deviner sa pensée. Madame de Montespan, en effet, vit tout d'un coup-d'œil, et, malgré ses soupçons et ses pressentimens, sa surprise égala son dépit et sa colère. Hors d'état de se contraindre : Pardonnez mon indiscrétion, dit-elle du ton le plus ironique, mais assez bas pour n'être entendue que du roi et de madame de Maintenon ; je vois que je dois me retirer. A ces mots, elle s'éloigna. Madame de Maintenon ne pouvant dissimuler son trouble, se leva et disparut. Le roi s'approcha de madame de Montespan, et lui parla à l'oreille.

Tout le monde sortit, et Louis se trouva (non sans quelqu'embarras) tête-à-tête avec madame de Montespan. Alors cette dernière éclata avec véhémence. Tout le monde, dit-elle, voit, ainsi que moi, la perfidie de la femme ingrate qui me doit tout. — Que voulez-vous dire? — Ce que dit toute la cour, que vous aimez madame de Maintenon, et que vous êtes d'accord. — On dit que je suis l'amant de madame de Maintenon? — On le voit. — Lorsqu'on a toujours été irréprochable, on ne prend point un amant à quarante ans. — On prend un roi quand on le peut. — Oui, une ambitieuse, madame de Maintenon ne l'est pas. — Elle cachera son ambition, comme elle a caché sa coquetterie. — Vous m'avez mille fois vanté sa vertu. — Vous savez maintenant que j'avois tort. — C'est peut-

être la seule chose sur laquelle vous m'ayiez dit l'exacte vérité. A ces mots, la fureur de madame de Montespan n'eut plus de bornes. La querelle fut très-violente, et finit par des pleurs, qui touchèrent le roi. Un froid raccommodement termina cette scène.

Madame de Montespan venoit de faire une grande mal-adresse, en disant à Louis, pour avoir le droit de se plaindre, que tout le monde le croyoit amoureux de madame de Maintenon (1). Si l'on devinoit cet amour, que rien n'avoit manifesté, non-seulement on ne le trouvoit pas ridicule, mais il ne paroissoit même pas extraordinaire : c'étoit, en quelque sorte, approuver son choix. Cette idée ôtoit à Louis une espèce de crainte, qu'il eût surmontée beau-

(1) Historique.

coup moins facilement que celle d'un blâme fondé. Madame de Montespan n'eut point d'explication avec madame de Maintenon; elle se contenta de la surveiller, de l'épier et de l'empêcher, par tous les moyens possibles, de se trouver tête-à-tête avec le roi.

Malgré cette surveillance, Louis revit madame de Maintenon en particulier; mais il trouva, dans son maintien et dans ses discours, une certaine réserve, qui lui en imposa tellement, qu'il n'osa jamais lui reparler de ses sentimens. Madame de Maintenon, le voyant assez intimidé à son gré, reprit sa grâce ordinaire. Elle fit seule, pendant plus d'une demi-heure, les frais de la conversation; et, comme le roi gardoit le silence, elle s'engagea dans d'assez longs récits; elle conta plusieurs petites histoires naturellement amenées, et ce

fut avec tant de charme et de gaîté, qu'elle amusa le roi malgré lui. A la fin, il sourit, en disant : Vous avez donc tout à fait renoncé à la dévotion ? — Pourquoi donc, sire ? — Mais, dans vos principes, ne faut-il pas ennuyer son prochain ? J'ai lu cela dans votre histoire. — J'en conviens, je le pense ; mais c'est le seul principe que je ne puisse conserver avec votre majesté. — Vous y manquez avec tant d'autres ! — Non, sire, quand vous n'êtes pas présent. — Je suis bien sûr que vous êtes aimable en mon absence. — Que m'importeroit alors de l'être ? — Ah ! c'est à moi de parler ainsi !.... j'exprimerois la vérité, et vous ne venez de dire qu'une chose spirituelle. — Ah ! sire, je n'ai point d'esprit avec vous. — Que je le voudrois ! Quelle préférence !.... Mais, madame, d'où viendroit-elle ?

— Du plus tendre des sentimens.....
— Vous partagez donc les miens ?
— Sire, j'ose vous le dire, je vous aime comme on ne vous a jamais aimé; vous ne changerez point pour moi, parce que mon attachement sera toujours le même;..... vous ne me verrez point de caprices, de jalousie....
—Tant pis; que ne donnerois-je pas pour que vous eussiez cette injustice!.... — Cela est impossible; je méprise la place qu'on envie. Je suis fière de la mienne!... l'estime me l'a donnée, je ne craindrai jamais de la perdre. Mais, cependant, je ne le vois que trop, je ne serai parfaitement heureuse que dans quelques années....
— Comment ? — Quand la conduite de votre majesté sera, sur tous les points, conforme à ses principes.

Cette conversation se prolongea, sans que Louis osât s'expliquer mieux.

Il trouvoit madame de Maintenon si tendre, si aimable, qu'il ne voulut pas risquer de lui redonner de la sévérité, ou de lui causer de l'embarras. Il la quitta mécontent, et néanmoins charmé d'elle (1).

Madame de Maintenon, enorgueillie de la timidité du roi, se rassura sur les sentimens qu'elle inspiroit; il lui sembloit qu'elle ne devoit plus les craindre, puisqu'elle savoit en réprimer l'expression; mais avec quelle nouvelle ardeur elle s'intéressoit à la gloire et au salut du roi!.... Elle n'eut plus d'autre pensée que celle d'employer tout son ascendant à rendre Louis à la religion, et à le rapprocher de la reine.

---

(1) Elle dit dans ses Lettres : *Je le renvoie toujours mécontent, et jamais désespéré.*

Louis, toujours attiré par le charme d'une conversation qui lui devenoit tous les jours plus nécessaire, étoit, cependant, profondément blessé de la résistance sévère et franche qu'on lui opposoit. Il sentoit que rien, désormais, ne pourroit remplacer auprès de lui madame de Maintenon. Sa confiance en elle étoit parfaite, parce qu'il avoit éprouvé mille fois, que, toujours équitable et sincère, elle étoit incapable de donner un conseil intéressé. Elle n'envisageoit en toutes choses que la gloire du roi; elle sacrifioit, sans effort, à cette considération si puissante, tous ses ressentimens personnels. Elle adoucit souvent Louis irrité contre Louvois, quoiqu'elle n'ignorât pas que Louvois étoit son ennemi; mais Louvois avoit de grands talens, elle désiroit de bonne foi qu'il

conservât sa place (1). Le roi la louant un jour de cette générosité : Mais, sire, répondit-elle, quel mérite ai-je donc à cela, puisque je sais qu'il vous sert bien, et qu'il vous est de la plus grande utilité ? Lorsqu'un tel sentiment est vrai, et qu'un souverain du caractère de Louis-le-Grand n'en doute pas, on est pour jamais affermi dans sa place. Peu de jours après, Louvois, au sujet d'un emploi important demandé par plusieurs personnes, dit au roi que madame de Maintenon s'étoit vantée qu'elle seule le feroit donner. Le roi répondit sèchement : Je suis sûr que cela n'est pas vrai. Ce qu'il y a de certain, reprit Louvois, c'est que madame de Maintenon se mêle de tout : car, dans toutes les affaires, je vois son nom,

(1) Historique.

et j'y trouve bien rarement celui de madame de Montespan (1).

Louis, dans cet instant, compara l'animosité de Louvois à la douceur et à l'équité de madame de Maintenon. Il vit, de plus, que madame de Montespan avoit gagné Louvois ; ce fut tout l'effet que produisit ce discours.

On sait qu'auprès d'un prince sans lumières, on peut, avec de certains ménagemens, décrier ses ennemis, en conservant des apparences de douceur et de générosité ; cet art hypocrite n'est que trop exercé dans le grand monde, et il est si raffiné dans les cours!.... On loue seulement dans ceux qu'on n'aime pas, les qualités que personne ne leur refuse ; mais ces louanges sont sèches, et toujours

(1) Historique. *Voyez* ses Lettres et les Mémoires de Baumelle.

un peu au-dessous de l'opinion que l'on connoît aux autres. Un éloge plus foible qu'il ne doit l'être est une injustice. Le silence, dans ce cas, n'en seroit pas une. On n'est pas alors obligé de déclarer ce qu'on pense ; mais quand on porte un jugement, il faut qu'une parfaite équité s'y trouve. La haine, qui s'efforce de paroître impartiale, n'a jamais pour la louange le mot propre, parce qu'elle ne cherche que des termes qui puissent affoiblir la vérité qu'elle exprime à regret. Mais, quand on critique l'objet que l'on craint ou qu'on envie, le langage auroit naturellement de la vigueur et de l'énergie, si l'on se livroit à son impulsion. Les courtisans n'ont pas cette imprudence ; ils composent leurs regards, leur maintien, de manière à ne montrer que de la douceur, ou du moins de

l'insouciance, et quelquefois de la distraction, qui laisse échapper un mot que l'on n'oseroit pas hasarder avec l'air de la réflexion. Enfin, les réticences perfides, le silence affecté dans certaines occasions, sont encore des moyens employés souvent avec autant de succès, que s'ils n'étoient pas usés depuis des siècles. Toute cette dissimulation n'auroit pu abuser un prince qui avoit un tact si fin, et tant d'expérience et de pénétration. Il n'eut une confiance sans bornes en madame de Maintenon, que parce qu'il ne vit qu'en elle une franchise inaltérable, une impartialité et une grandeur d'âme qui ne se démentirent jamais.

Madame de Montespan, à force d'artifices, étoit parvenue à ne retirer aucun fruit de sa finesse, de son esprit et de l'expérience qu'elle avoit acquise à la cour; le roi connoissoit

son caractère et ses ruses; il pénétroit tous ses desseins. Lorsqu'elle ne faisoit une épigramme que pour dire un bon mot, elle n'y revenoit plus et n'y pensoit plus; mais, quand c'étoit pour nuire, elle faisoit naître mille occasions de reproduire et d'envenimer la médisance ou la calomnie, tous ses amis la secondoient; cet acharnement et ce concert de méchanceté dévoiloient au roi un genre d'intrigue dont il avoit jadis été souvent la dupe, et qui, répété tant de fois, ne servoit plus maintenant qu'à l'éclairer. Madame de Montespan, dans tous ses entretiens particuliers avec Louis, lançoit les traits les plus mordans sur le caractère de madame de Maintenon. D'un autre côté, Louvois l'accusoit d'ambition, et laissoit entendre qu'elle se vantoit de mener le roi. Le prince de Marsillac, n'osant dire du mal

d'elle, parloit sans cesse de *Scaron*; on faisoit mille contes burlesques du *Cul-de-jatte* (1); on espéroit que le ridicule qu'on vouloit attacher à ce nom, rejailliroit, aux yeux de Louis, sur sa veuve. Et Louis dit à madame de Maintenon : Marsillac est votre ennemi. — Je ne le crois pas, répondit-elle; pourquoi le seroit-il ? — Parce que je vous aime, et que je n'ai de véritable confiance qu'en vous. — Ah! sire, puisse-t-il me haïr toujours !....

Ainsi, sans amis, sans appui, environnée d'envieux, de détracteurs et d'ennemis, ayant contre elle la maîtresse du roi, les favoris et les ministres, madame de Maintenon, uniquement soutenue par sa droiture et par l'estime du roi, voyoit chaque

(1) Historique.

jour augmenter sa faveur. Le roi l'éclairoit sur ceux qui la trahissoient; tout devoit être extraordinaire dans cette liaison d'un genre si nouveau : c'étoit le souverain qui avertissoit son amie des embûches qu'on lui dressoit, et des intrigues qui se tramoient contre elle; c'étoit lui qui se plaignoit à elle des efforts réunis pour la perdre auprès de lui. Il aimoit à guider celle qui ne lui donnoit jamais que les plus sages et les plus nobles conseils; il trouvoit une douceur extrême à lui prouver ainsi la fermeté de son caractère, la pénétration de son esprit, la solidité de son amitié. Et madame de Maintenon s'attachoit avec passion à ce maître si digne d'avoir des sujets fidèles et dévoués, à cet ami si tendre et si sûr, dont les sentimens se fortifioient par tout ce qui les détruit ou les affoiblit dans les âmes vulgaires.

Les personnes intrigantes ont un dangereux défaut, qui finit toujours par leur être nuisible; elles s'agitent trop pour se faire valoir; elles hasardent trop. Dans ce grand nombre de démarches, il est impossible qu'il n'y en ait pas de déplacées, d'imprudentes, de ridicules : ceci tient à la passion, l'esprit n'en sauroit préserver. On ne joue point la modération, il n'y a point en ce genre d'hypocrite à la cour; on ne pourroit tromper à cet égard, sans risquer d'être pris au mot; on se garde bien de faire de la dissimulation un usage aussi maladroit. Si le hasard place sur la route de la fortune une personne sage, paisible, dénuée d'ambition, elle fera, sans projet et sans calcul, tout ce qu'il faut pour réussir, surtout si elle a des rapports directs avec un souverain d'un mérite supérieur; sa réserve

et sa droiture seront appréciées, son insouciance même sur ses intérêts lui sera comptée. Au milieu de l'agitation qui l'environne, et des intrigues multipliées des autres, elle paroîtra non-seulement estimable, mais originale et piquante. Les ennemis de madame de Maintenon, et la cabale formée contre elle, l'eussent perdue peut-être quinze ans plutôt; mais, comme on l'a dit, le roi joignoit à son esprit naturel, à ses grandes qualités, une longue expérience. On ne l'abusoit plus sur les choses dont il pouvoit juger par ses propres observations; il trouva de la douceur et de la gloire à se déclarer le protecteur et l'ami du mérite éclatant qui causoit tant d'ombrage, et qui inspiroit tant de jalousie et de haine.

Le duc du Maine avoit près de huit ans, il passa enfin entre les mains des

hommes. Madame de Maintenon acquitta d'anciens services d'amitié, en faisant nommer pour gouverneur le marquis de Montchevreuil : les ennemis même de madame de Maintenon furent forcés d'approuver ce choix. Le marquis de Montchevreuil, fier et désintéressé, n'avoit jamais rien demandé, quoiqu'il eût un beau nom, des talens et peu de fortune; il n'avoit paru jusqu'alors à Versailles que pour faire sa cour au roi; il aimoit son souverain, sans désirer l'approcher davantage, et sans en rien attendre. Depuis sa nomination à la place de gouverneur du duc du Maine, on compta de plus, à la cour, un homme aussi vertueux, et d'un aussi grand caractère que les ducs de Beauvilliers et de Montausier.

Tous les soirs, on amenoit le duc du Maine chez sa mère, a l'heure

où le roi s'y trouvoit; cet enfant, qui montroit l'esprit le plus précoce, étoit adoré du roi et de madame de Maintenon. Cette vive affection resserroit encore, entre ces deux personnes, les liens puissans de la confiance et de l'amitié. Madame de Montespan étoit jalouse, à la fois, de la tendresse maternelle de sa rivale pour son fils, et de la reconnoissance du roi pour tant de soins prodigués depuis sept ans à cet enfant si cher, dont l'esprit et la grâce ne paroissoient être, aux yeux du roi, que l'ouvrage heureux de la gouvernante. Un jour, le grand Condé, chez madame de Montespan et en présence du roi, se plaignant du bruit que faisoit le duc du Maine : Plût à Dieu, monsieur, dit le jeune prince, que j'en puisse faire un jour autant que vous (1)!....

(1) Historique.

A cette jolie réponse, le roi et madame de Maintenon, de premier mouvement, se regardèrent. Madame de Montespan avoit, sans doute, le droit de réclamer ce regard de Louis; mais elle n'étoit pas assez bonne mère pour se plaindre avec justice de ne l'avoir pas obtenu.

Cependant Louis, uniquement aimé de Madame de Maintenon, n'obtenoit d'elle que l'assurance et les preuves de la plus vive amitié; soit qu'il voulût se distraire de la peine que lui causoit une si constante rigueur, soit qu'il eût le dessein de lui donner de la jalousie, il parut disposé à former un nouvel engagement. Il eut l'air de remarquer mademoiselle de Guédani (1). Cette jeune per-

(1) Fille naturelle de Jules de Bourbon, duc d'Enghien, légitimée, et mariée, depuis, au marquis de Lavray.

sonne, âgée seulement de quinze ans, avoit cette espèce de naïveté sans timidité, qui annonce plus d'étourderie qu'elle ne montre d'innocence; à l'aisance avec laquelle elle faisoit et disoit des folies, on voyoit que, malgré son inexpérience, elle n'ignoroit pas qu'à son âge tout ce qu'on dit est sans conséquence, et peut avoir de la grâce quand on est jolie. Connoître ce privilége, c'est déjà trop savoir; en user, c'est manquer de modestie. Madame de Nevers, fille de la comtesse de Thianges, donna une inquiétude plus sérieuse à madame de Montespan, on crut que le roi balançoit entr'elle et la duchesse du Ludre. Cette dernière ne cachoit pas ses prétentions : un jour, Madame (1), tenant un compas, lui dit

(1) Seconde femme de Monsieur, frère du roi.

en riant : « Il faut que je crève ces » deux yeux-là qui font tant de mal ». « Crevez-les, madame, répondit-elle, » puisqu'ils n'ont pas encore fait tout » celui que je voulois (1) ».

Louis ne se décida point, ne devint point amoureux, ou du moins ne le fut qu'un instant; ces petits écarts le refroidirent encore pour madame de Montespan : rien ne fatigue davantage que la jalousie d'une ancienne maîtresse. Les hommes calculent les années d'un attachement; et, quand ils en peuvent compter plusieurs, ils ne trouvent plus que de l'injustice dans les reproches d'infidélité.

Louis, excédé de l'aigreur de sa maîtresse, n'en écouta qu'avec plus de plaisir les douces remontrances de son amie. On parla de vertu, de

(1) Historique.

religion, de conversion ; Louis fut touché, il promit presque de réformer ses mœurs. On étoit sur la fin de l'hiver, le carême fit cesser les bals et suspendit les spectacles. Une voix forte et sévère vint se joindre à la voix persuasive de madame de Maintenon, Bourdaloue parut à Versailles. Il prêcha. Il étonna Bossuet ; il émut le roi, fit pâlir les courtisans, jeta l'effroi dans le cœur de madame de Montespan, et fortifia la plus chère espérance de madame de Maintenon.

Non-seulement madame de Montespan craignit la conversion du roi, mais elle prévit la sienne ; c'étoit pour elle un double sujet de frayeur. On redoute long-temps ses propres remords avant d'y céder. Les femmes, alors, pouvoient s'éloigner de la religion, mais elles ne l'abjuroient jamais. Parmi les femmes galantes de

ce temps, Ninon fut la première qui fit du vice une doctrine; elle seule a formé la secte, devenue depuis si nombreuse, des esprits-forts de son sexe; elle marcha avec intrépidité dans la carrière que nulle autre de ses contemporaines n'osa parcourir toute entière. Elle continua de prêcher le déisme, l'indépendance et la loi naturelle; elle eut des amans jusque dans sa vieillesse, et elle mourut dans l'impiété. Il n'est donc pas étonnant que les plus illustres philosophes du siècle suivant ayent honoré sa mémoire par tant d'hommages éclatans, et qu'on ait publiquement fait son éloge dans le sein même d'une célèbre académie (1).

Madame de Montespan, agitée par

(1) *Voyez* l'éloge de Christine, reine de Suède, par d'Alembert.

les remords, eut l'idée bizarre d'aller consulter sœur Louise de la Miséricorde, qu'elle n'avoit pas vue depuis sa retraite aux Carmélites (1). Pour ne pas laisser madame de Maintenon sans elle à Versailles, elle voulut l'emmener. Madame de Maintenon fut très-surprise de cette étrange fantaisie, mais elle se garda bien de s'en moquer; elle espéra que la vue et les discours de la sainte carmélite pourroient produire une salutaire impression sur le cœur de madame de Montespan. En arrivant aux Carmélites, madame de Montespan laissa madame de Maintenon dans un parloir, et montrant un papier qui contenoit un ordre de l'archevêque, elle se fit ouvrir la grille; elle entra dans le couvent, et demandant madame de la Vallière,

(1) Historique.

on la conduisit dans sa cellule. Sœur Louise étoit à l'église; on fut la chercher. Madame de Montespan, seule dans cette cellule, regarde avec saisissement cet humble et triste asyle de la pénitence, qui ne contient qu'un crucifix, une tête de mort, un priedieu, une chaise de bois et un cercueil..... Dieu! dit-elle, la duchesse de la Vallière habite depuis trois ans cette lugubre prison!.... Cette idée, qui confondoit son imagination, lui fit oublier le dessein qui l'amenoit; elle ne songea qu'à la situation de madame de la Vallière. L'aspect de cette cellule l'étonnoit, comme si elle n'eût jamais entendu parler des Carmélites : car les personnes légères, enivrées du monde, ne se représentent vivement que les choses qui peuvent flatter leurs goûts ou leurs passions : aussi sont-elles souvent plus

frappées que d'autres, lorsqu'elles rencontrent, pour la première fois, des objets imposans et terribles : elles n'en avoient jamais auparavant eu l'idée. Madame de Montespan sentit enfin quelques mouvemens de compassion pour cette femme intéressante, dont elle avoit trahi la confiance et l'amitié avec tant de perfidie. Ce fut le désespoir, dit-elle, qui lui fit prendre un parti si violent, et j'en suis la cause!..... De quel œil me verra-t-elle?.... Que viens-je faire ici? Oser y paroître, n'est-ce pas insulter ma victime?... Ah! plutôt fuyons cette infortunée!..... Comme elle avoit cette pensée, la porte s'ouvrit, et sœur Louise parut!.... Madame de Montespan tressaille, et sa surprise est extrême, en jetant les yeux sur madame de la Vallière, qu'elle s'attendoit à trouver changée,

exténuée par un tel genre de vie. Trois années d'une austère pénitence n'avoient rien fait perdre à sa beauté; avec la paix de l'âme, elle avoit même repris toute sa fraîcheur; cette robe d'étamine, ce scapulaire, ces voiles noirs, faisoient ressortir, avec un éclat éblouissant, la blancheur si pure de son teint : il sembloit que ces vêtemens simples et religieux fussent inventés pour cette figure modeste et touchante, et pour donner à ce visage angélique tout le charme céleste qu'il pouvoit avoir. Sa seule présence embellissoit sa cellule; elle y apportoit la piété, le calme, la paix. Madame de Montespan n'éprouva plus que de l'admiration et la confusion secrète la plus pénible : elle sentit, pour la première fois, qu'il existe un bonheur indépendant des passions et des affections humaines,

et que ce bonheur doit surpasser tout ce que la seule imagination peut concevoir, parce qu'il est d'une nature divine. Honteuse d'elle-même, ne regardant plus qu'avec respect et tremblement tout ce qui l'environnoit, dépouillée enfin de toute son audace, madame de Montespan restoit immobile à sa place..... Sœur Louise s'approcha d'elle, et avec une sérénité pleine de douceur : Vous voulez me parler ? lui dit-elle ; asseyons-nous. A ces mots, prononcés avec ce son de voix enchanteur qui pénétroit jusqu'au fond de l'âme, madame de la Vallière présente à madame de Montespan l'escabelle de bois, et elle s'assied sur son cercueil. Il y eut un long silence ; madame de Montespan vouloit en vain cacher un trouble combattu par son orgueil ; cependant, prenant la parole : Ah ! s'écria-t-elle,

que vous m'en imposez ici!.... combien je vous y trouve de grandeur et de supériorité!.... Que dites-vous? reprit madame de la Vallière. Ah! c'est ici que tout doit me rappeler mes foiblesses! Si j'eusse vécu dans l'innocence, je n'aurois jamais eu la vertu d'y venir! La charité chrétienne ne m'admit dans cette enceinte que pour m'y faire expier mes fautes. Qui suis-je au milieu de ces saintes filles, dont la vie fut si pure, qu'elles n'ont eu l'idée des égaremens d'un cœur livré aux passions, que par ma déplorable histoire!... Qui suis-je parmi ces anges! une criminelle, indigne de servir celles qui daignent m'admettre au rang de leurs compagnes..... Et moi, grand Dieu! s'écria madame de Montespan, que suis-je donc à vos yeux? Hélas! répondit l'humble et douce pénitente, ce que je fus

moi-même!.... Qui peut vous plaindre autant que moi?..... — Je n'aurai jamais le courage d'imiter les rigueurs de votre pénitence ; mais l'état où je suis me fatigue et m'effraie.... — Vous êtes donc moins aimée?..... — Ah! le détail de mes peines seroit trop long!.... Pourrai-je m'arracher de ce séjour plein d'illusion, où rien ne m'attache, où tout me retient?..... Conseillez-moi ; comment fîtes-vous pour rompre tout à coup tant de liens? — « En me jetant dans les bras » de Dieu, en aimant avec transport » celui que j'avois tant offensé (1) »! Cet entretien se prolongea ; mais ces deux personnes, qui se ressembloient si peu, finirent par ne plus s'entendre : l'une ne parloit que des

(1) Phrase d'une de ses Lettres au maréchal de Bellefonds. *Lettre xxi, p.* 185.

regrets de l'amour; l'autre n'exprimoit que ceux de l'ambition et de la vanité, et madame de Montespan étoit hors d'état de concevoir que l'amour de Dieu pût dédommager des hommages de la cour la plus brillante de l'Europe. Cependant madame de la Vallière attirant sa confiance, elle se plaignit avec amertume de ce qu'elle appeloit l'ingratitude de madame de Maintenon. C'est mon amie, dit-elle, qui m'enlève le cœur du roi. Votre amie!..... reprit madame de la Vallière, qui ne put s'empêcher peut-être alors d'admirer en secret la Providence; votre amie! Ah! que vous devez souffrir!.... Mais, poursuivit-elle, on vante tant la vertu de madame de Maintenon! Elle ne veut sans doute que ramener le roi à la religion: ne devez-vous pas seconder un tel dessein? Que ne donnerois-je

pas pour le voir réussir !..... — Vous priez pour sa conversion ? — Ah ! chaque jour..... et pour la vôtre aussi. — Vos prières doivent tout obtenir..... Je vous en conjure, ne demandez pas que je me fasse carmélite..... — Mais, en le quittant, que vous en coûteroit-il de renoncer à tout ?..... — Enfin je ne prétends point à l'éclat d'une telle conversion. — Si vous saviez comme on est heureuse ici !..... — Je le vois, je le crois, et je ne puis le concevoir..... — Quoi ! pouvoir se livrer à toute sa sensibilité, non-seulement sans crainte, sans folie, sans jalousie, mais en remplissant le plus sacré de tous les devoirs !..... Comme elle disoit ces mots, on entendit le son d'une cloche qui appeloit sœur Louise dans la salle de la communauté ; elle s'y rendit avec madame de Montes-

pan : on y trouva madame de Maintenon et toutes les religieuses; on tira une petite loterie de livres de piété et d'images donnés par madame de Montespan (1). Ce fut avec un vif intérêt que madame de Maintenon examina madame de la Vallière; elle ne se lassoit point de regarder cette femme que Louis avoit si tendrement aimée; en la contemplant, elle croyoit étudier le cœur du roi. Assise à l'écart pendant tout le petit tumulte causé par le tirage de la loterie, madame de Maintenon, les yeux fixés sur madame de la Vallière, ou sur madame de Montespan, garda le plus profond silence. Au bout d'une demi-heure, quelqu'un lui demandant à quoi elle pensoit : *Je réfléchis*, dit-elle, *sur Madeleine pécheresse, et sur Madeleine pénitente* (2).

(1) Historique. (2) Historique.

Madame de Montespan étoit si légère, que la gaîté de toutes ces religieuses effaça presque entièrement de son esprit les impressions qu'elle avoit reçues dans la cellule de madame de la Vallière. En s'en allant, elle lui demanda si elle vouloit la charger de dire quelque chose de sa part *au frère de Monsieur?* Non, madame, répondit sœur Louise; je ne parle de lui qu'à Dieu (1).

De retour à Versailles, madame de Montespan vit Bossuet, qui lui parla de la part du roi; il n'annonça ni exil, ni disgrâce; mais il conseilla d'aller passer trois mois à Clagny. Ce conseil étoit un ordre; il fallut promettre de le suivre. Madame de Maintenon reçut des plaintes mêlées de reproches et d'emporte-

(1) Historique.

mens (1); elle triomphoit; la douceur ne lui coûta rien; elle trouvoit même au fond de son cœur un sentiment qui la disposoit naturellement à la pitié; elle concevoit combien il en devoit coûter de se séparer du roi : elle s'attendrit, elle donna de sages conseils. Il faut rompre, lui dit-elle, une liaison coupable; mais il faut, et je désire que ce sacrifice soit à la fois utile à votre réputation, à votre bonheur, à celui de la reine, qu'il paroisse volontaire, que la religion en ait tout l'honneur. Eloignez-vous pour le temps prescrit, et qu'à votre retour, le roi ne voie plus en vous qu'une amie. Déclarez vous-même ce dessein, soyez-y fidèle, et vous trouverez le prix d'un si noble effort dans l'estime publique et dans l'atta-

(1) Historique.

chement du roi. Ces discours ne consolèrent pas madame de Montespan; mais elle partit.

Louis pressé, persuadé par madame de Maintenon, se rapprocha de la reine. Cette princesse admit dans son intimité celle qui seule avoit produit cette heureuse réunion. La duchesse de Richelieu cacha son dépit; mais quand la reine, tête-à-tête avec elle, se louoit de madame de Maintenon, elle gardoit le silence, en affectant cet air froid et contraint qui annonce si clairement que l'on ne veut pas expliquer sa pensée. Un jour, pressée par la reine de répondre : Madame, dit-elle, d'après une longue expérience, je me suis fait la loi de ne juger jamais madame de Maintenon sur ses premières démarches; car j'ai reconnu que personne au monde n'en peut deviner les véritables motifs.

Ce peu de mots produisit l'effet qu'on en attendoit; il jeta un germe de défiance dans le cœur de la reine.

Cependant madame de Maintenon ne voulut plus voir Louis que chez la reine; elle s'y rendoit tous les jours, y passoit toutes les soirées; les courtisans, confondus, ne savoient plus que penser; cette conduite étoit trop pure pour qu'elle leur parût simple (1). Madame de Maintenon jouissoit avec délice de son ouvrage: le roi n'avoit plus de maîtresse! Devoit-elle se reprocher la joie que lui causoit cette idée; pouvoit-elle s'intéresser moins au salut du roi?....

Plus libre par l'absence de madame de Montespan, elle donna beaucoup plus de temps et de soins à son école de Noisy, dans laquelle se trouvoient

(1) *Voyez* ses Mémoires.

rassemblées quarante-quatre jeunes orphelines. Cet établissement, que de Neuilly elle avoit, depuis deux ans, transféré à Noisy, en l'augmentant du double, n'étoit connu de personne; madame de Maintenon n'en avoit jamais parlé, pas même au roi. Le bien est toujours facile à cacher; on ne le soupçonne point, et nul espion n'est chargé de le découvrir. Cependant plusieurs personnes savoient, depuis quelques mois, cette bonne action de madame de Maintenon; mais elles n'étoient nullement empressées d'en instruire le roi, qui n'en fut informé que par hasard. Il voulut voir, et admira cet établissement. Madame, dit-il à madame de Maintenon, vous n'êtes pas assez riche pour faire une telle dépense; je m'en charge à l'avenir. Sire, répondit madame de Maintenon, j'accepte

avec joie ce nouveau bienfait ; mais que votre majesté mette le comble à ses bontés en daignant m'associer à cette bonne œuvre.—Ne faites-vous pas plus que moi, puisque c'est vous qui prenez la peine d'instruire ces enfans? — Sire, permettez-moi d'en doubler le nombre à mes frais. En effet, deux mois après, l'hospice de Noisy contenoit quatre-vingt-huit orphelines ; et Louis voulut encore augmenter ce nombre. Madame de Maintenon, ne faisant plus alors un mystère de cet établissement, en donnoit tout l'honneur au roi. C'est son ouvrage, disoit-elle ; je ne fais qu'exécuter ses ordres. Ce fut dans ce temps qu'elle écrivoit à une de ses amies : *Jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre demoiselles, qui sont présentement*

à Noisy (1). Sa charité ne se bornoit pas là. Ayant jadis habité Avron, elle avoit trouvé dans ce lieu beaucoup de pauvres qui l'intéressèrent tellement, qu'elle ne les perdit jamais de vue. Elle alloit toutes les semaines, ou du moins deux fois par mois, visiter les chaumières de ces environs, et y porter des vivres, de l'argent et des vêtemens (2). Toujours mise avec la plus grande simplicité, défrayée de tout à la cour, comme gouvernante des enfans du roi, elle pouvoit faire ces charités immenses, quoiqu'elle n'eût alors qu'un revenu très-borné; mais elle avoit l'âme la plus sensible et la plus élevée, elle croyoit que l'on n'est pas chrétienne quand on n'est pas charitable; enfin,

(1) *Voyez* ses Lettres.

(2) Mémoires de mademoiselle d'Aumale.

elle méprisoit le faste ; elle disoit et elle pensoit *que la magnificence est la passion des dupes* (1).

On étoit à la fin de l'hiver ; la guerre s'étant rallumée, Louis partit pour la Flandre ; la campagne fut courte et brillante. Au retour de Louis, madame de Montespan revint à la cour, elle y reparut plus belle que jamais ; le roi lui-même fut étonné de sa beauté, dont une parure éblouissante relevoit l'éclat ; quatre mois d'absence lui rendoient presque le charme de la nouveauté. Après le jeu de la reine, Louis s'approcha d'elle, l'emmena dans une embrasure de fenêtre, lui parla un quart-d'heure..... Les exhortations de Bossuet et les conseils de madame de Maintenon furent bientôt oubliés (2). Louis revit madame

(1) Ses Lettres.

(2) Mémoires de Maintenon.

de Maintenon avec embarras; il fut agréablement surpris, en retrouvant en elle la même douceur et presque la même gaîté; il s'attendoit à des reproches, on n'en fit point. Madame de Maintenon conserva toujours son empire, parce qu'elle ne confondit jamais le rôle d'une amie sincère et courageuse avec celui d'un censeur. Louis, reconnoissant et vivement touché de cette indulgence, accabla publiquement madame de Maintenon de nouvelles marques d'estime. Il donnoit souvent, à la campagne, de petites collations aux dames de la société; les hommes y servoient les dames et s'y tenoient debout; le roi, ainsi que les autres, par le même motif de galanterie, ne se mettoit point à table, mais, sur la fin de la collation, il s'asseyoit derrière celle des dames qu'il avoit servie. Pendant plusieurs

jours de suite, madame de Maintenon fut le seul objet de ses soins et d'une préférence si désirée et si généralement enviée (1).

Cette marque éclatante de faveur confondit, intimida tous les ennemis; les indifférens, et ceux qui, jusques-là, sans se décider, s'étoient partagés entre les deux rivales, n'hésitèrent plus, et se déclarèrent ouvertement pour madame de Maintenon; les courtisans les plus consommés admirèrent profondément la politique et le génie d'une femme qui avoit su acquérir l'estime et la bienveillance de la reine, captiver le roi, et conserver sa réputation. Il falloit ne louer que son caractère et sa vertu. Mais on croira toujours à la cour que les succès sont les fruits de l'adresse et de l'intrigue.

(1) Mémoires de Maintenon.

On ne suppose jamais qu'un souverain puisse prendre de l'amitié de son propre mouvement. On fait tant d'efforts et de brigues pour lui plaire et pour gagner son estime, qu'il semble que son affection, mise au concours, ne doive être obtenue que par le plus habile dans l'art de cabaler et de séduire. Madame de Maintenon parvint à ce haut degré de faveur, parce qu'elle convint au roi et qu'il l'aima; cette pensée si simple fut la seule qui ne vint à personne.

Madame de Montespan ne garda plus de mesures; sa colère et sa jalousie se manifestèrent par des scènes et des emportemens qui achevèrent de fatiguer le roi et d'instruire toute la cour que son règne enfin étoit fini. Tous les hommages furent adressés à madame de Maintenon. Le duc de Villeroy revint à elle de bonne foi.

La duchesse de Richelieu, entraînée par le torrent, désira une réconciliation, et demanda une explication. Le prince de Marsillac fit la même démarche. Madame de Maintenon auroit pu se rattacher par l'intérêt, tous ceux qui par intérêt l'avoient trahie. Il falloit avoir l'air de les croire. Elle étoit incapable de se venger et de feindre. On vit qu'elle n'étoit la dupe ni des protestations, ni des mensonges. Elle assura qu'elle ne conservoit aucun ressentiment; on ne compta point sur cette promesse; on s'étoit flatté de la trouver crédule, on n'attendit rien de sa générosité, et l'on conserva au fond de l'âme toute la haine à laquelle on auroit renoncé, si l'on avoit pu la tromper. Cependant elle prouva bien qu'elle savoit pardonner; elle fit rappeler la comtesse d'Heudicourt, la reçut à

bras ouverts, la remit dans les bonnes grâces du roi, lui rendit son amitié qu'elle lui conserva toujours, et que la comtesse sut mériter par une reconnoissance et un dévoûment qui ne se démentirent jamais (1). Madame de Maintenon, à cette époque, se chargea d'une des filles de madame d'Heudicourt, enfant âgée alors de six ou sept ans. Madame de Maintenon l'éleva elle-même, la garda toujours avec elle, et, par la suite, la maria et fit sa fortune (2).

Madame de Maintenon, accablée de visites, de flatteries qu'elle méprisoit, et d'importunités, menoit un genre de vie qui contrarioit tous ses goûts. Elle écrivoit à la marquise de Montchevreuil: *La philosophie nous*

(1) Historique.
(2) Historique.

met au-dessus des grandeurs, rien ne nous met au-dessus de l'ennui (1). Néanmoins, une soirée passée avec le roi la dédommageoit d'une journée fatigante écoulée dans la contrainte. La haine et la méchanceté, forcées de rendre un hommage public à un mérite supérieur qu'on ne pouvoit plus contester, eurent recours à ces vils moyens si méprisables, si méprisés, mais qui peuvent être si dangereux avec les princes foibles et bornés. On fit paroître, contre madame de Maintenon, des satires sanglantes et des libelles infâmes, en prose, en vers, et même en chansons. On s'étoit flatté qu'il seroit facile de calomnier avec succès, aux yeux de Louis, une personne qui n'avoit paru à la cour qu'à trente-

(1) Ses Lettres.

six ans, et qui n'avoit commencé à y jouer un rôle qu'à quarante. Les gens de la cour qui auroient pu rendre un témoignage si honorable de la jeunesse de madame Scaron, ou étoient devenus ses ennemis, ou ne prenoient pas à elle un intérêt assez vif pour la défendre avec chaleur. On ne manqua pas de mettre tous ces écrits sous les yeux du roi. Pour avoir le droit de les lui montrer, on feignoit une violente indignation contre les auteurs anonymes, on cria vengeance, on eut même l'air d'être profondément affecté des traits les plus sanglans que l'on ne manqua pas de citer. C'étoit montrer qu'on attachoit une grande importance à ces libelles; c'étoit faire entendre qu'ils portoient atteinte à la réputation de celle que l'on calomnioit si grossièrement. Le roi reçut froidement ces

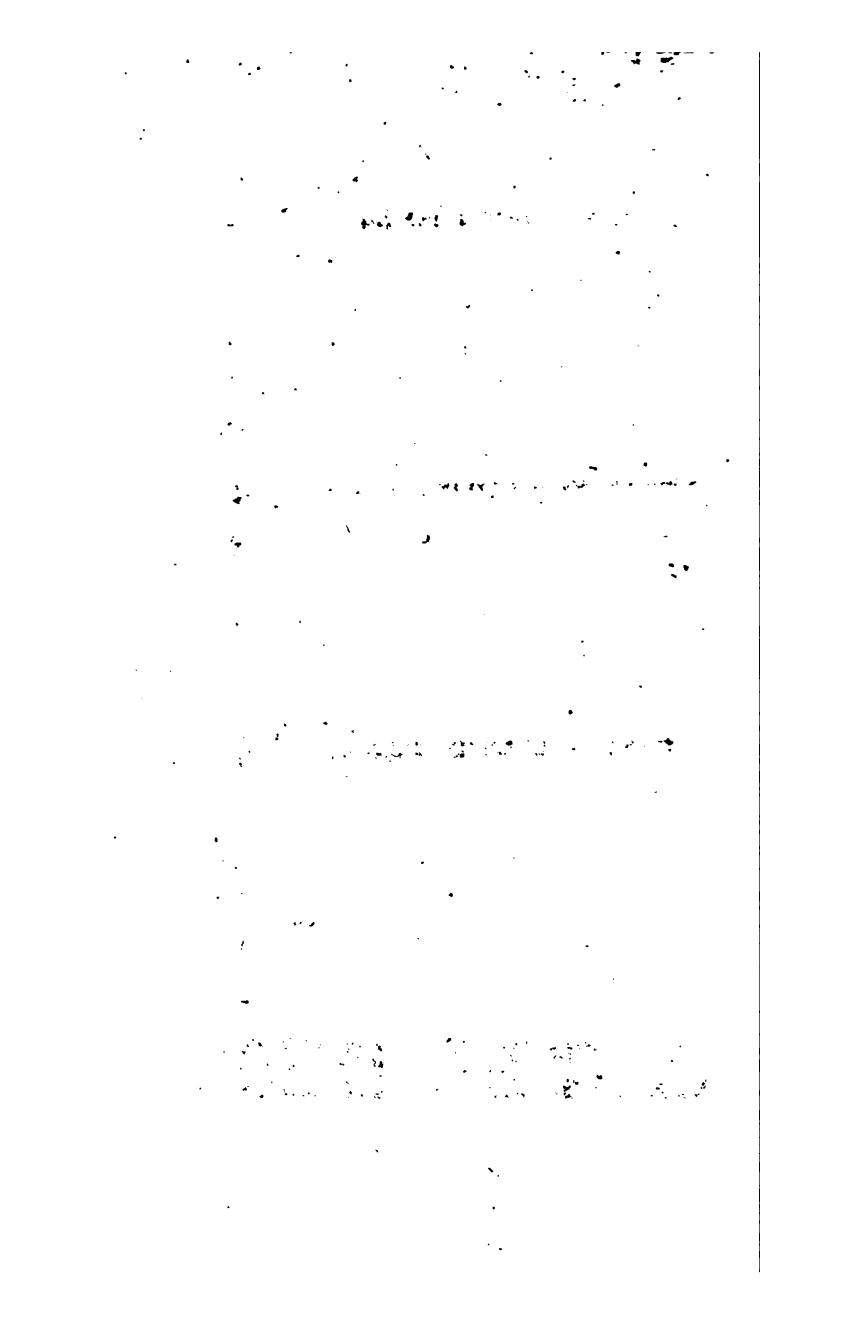
dénonciations artificieuses, et se contenta de répondre : Cela ne mérite que le mépris.

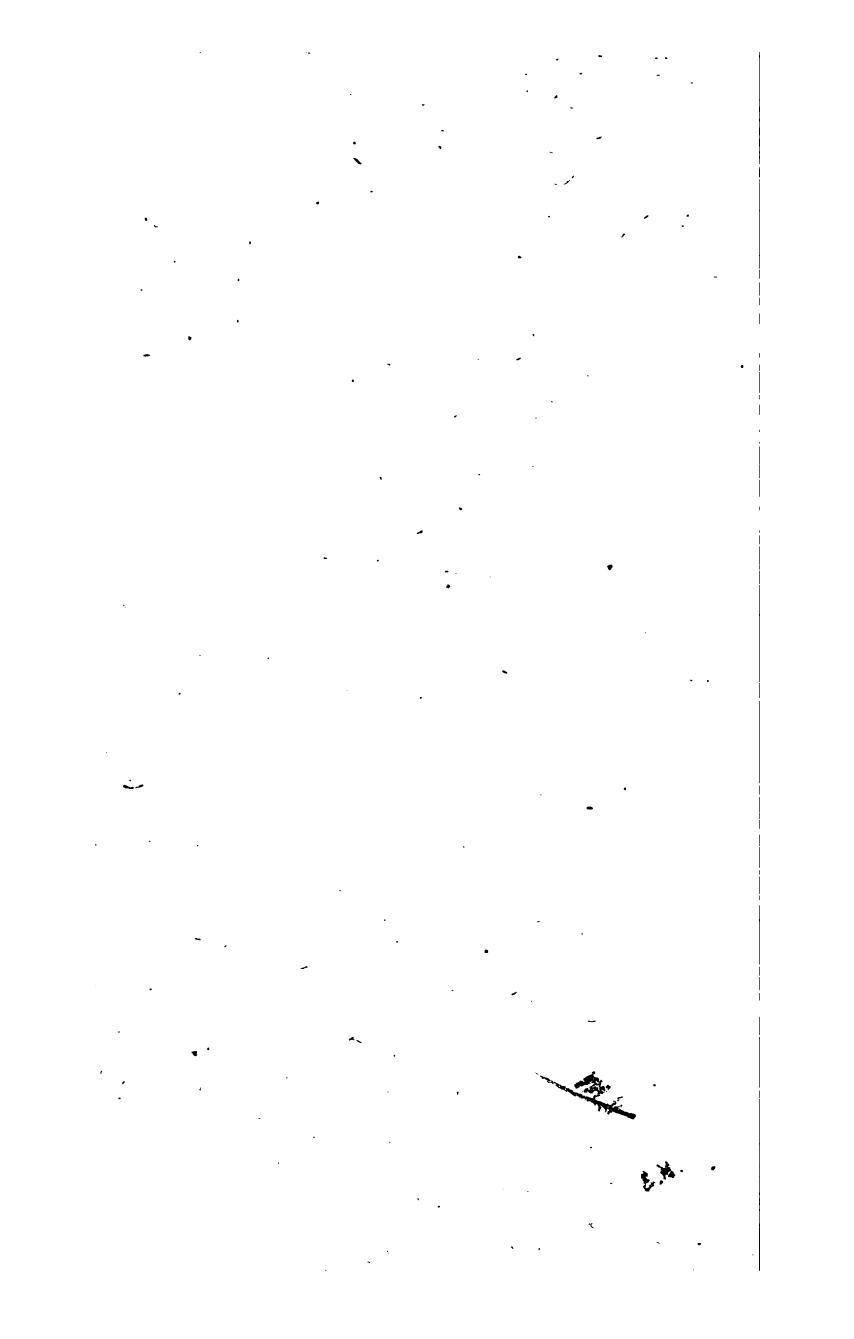
Madame de Maintenon n'ignora pas ces noirceurs ; beaucoup de gens par malignité, d'autres par curiosité (pour observer ce qu'elle éprouveroit), vinrent successivement l'en instruire. On lui donnoit des moyens pour arrêter le débit de ces libelles, on lui désignoit les auteurs, on lui conseilloit des vengeances. Elle rejeta cette idée avec indignation ; elle confondit les observateurs par son calme et par son insouciance : Si le roi m'en parle, dit-elle, il ne pourra voir en moi, à cet égard, qu'une indifférence parfaite ; ce sera lui montrer la juste confiance que m'inspirent son caractère et ses bontés. On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant (1).

(1) Ses propres paroles.

Cette belle maxime, qui fut également justifiée par sa conduite et par sa fortune, étoit vraie sous le règne de Louis-le-Grand, et cessa de l'être sous les deux règnes suivans, et durant l'anarchie qui termina le dernier. Quand on eut alors assez de grandeur d'âme *pour dédaigner la calomnie*, on en fut toujours la victime.

FIN DU PREMIER VOLUME.





FEB 2 6 1931